



M. Kielly

LETTRES

DE

EUGÈNE DELACROIX

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PHILIPPE BURTY

MAITRES

ET

PETITS MAITRES

Mme O'Connell, J. P. M. Soumy, Th. Rousseau, E. Le Roux, C. Flers, Ch. Meryon, J. de Goncourt, A. Dauzats, P. Huet, Gavarnie, J. F. Millet, Victor Hugo, N. Diaz, Sainte-Beuve, l'Enseignement du dessin, les Salons de Diderot.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

LETTRES
DE
EUGÈNE DELACROIX

RECUEILLIES ET PUBLIÉES
PAR
PHILIPPE BURTY

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

TOME PREMIER
(1804-1847)

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1880

A

M. PAUL MANTZ

Au critique loyal et délicat

J'OFFRE CES *LETTRES DE EUGÈNE DELACROIX*

EN GAGE D'ESTIME ET D'AMITIÉ

PH. BURTY

Paris, novembre 1878 — avril 1880.

Au moment où, ramené de sa chère maison de Champrosay dans un état d'épuisement extrême, Eugène Delacroix eut le sentiment de sa fin prochaine, il anéantit un testament antérieur, fit appeler les notaires et, sans s'interrompre, pendant trois heures, avec une lucidité de mémoire et de parole surprenante, il dicta ses nouvelles et définitives dispositions.

Ce testament offre en résumé l'histoire de son génie et de son cœur.

L'art et l'amitié avaient été les mobiles et les soutiens constants de la vie de Delacroix, l'art et l'amitié interviennent seuls dans ses préoccupations suprêmes. Avant tout, il pense à assurer le repos de ceux qui l'ont touché de près : de son parent et ami le peintre Léon Riesener, de son élève Pierre Andrieu, qui l'a secondé avec une si rare abnégation;

de sa gouvernante Jenny Le Guillou, dont les soins passionnés et jaloux ont prolongé son souffle frêle, toujours menacé. Il envoie à chaque ami un souvenir. Puis il impose à son légataire universel l'obligation d'une vente publique de ses études, de ses cartons, de ses esquisses, de ses toiles, sorte de confession publique qui le vengera des dédains, des déboires, des négations recueillis presque sans interruption dans le cours de sa carrière d'artiste. Enfin il veut reposer sous un noble tombeau, tout opposé, par le style, à ce qui a fait la fortune de ses imbéciles persécuteurs.

Voici ce précieux document; nous n'en avons réservé que quelques paragraphes ayant trait à des arrangements de famille, sans intérêt général.

Par-devant maîtres....., notaires à Paris, soussignés, en présence de MM....., témoins instrumentaires requis, etc.,

A comparu :

M. Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, peintre, membre de l'Institut, demeurant à Paris, rue Furstemberg, n° 6,

Sain d'esprit, mémoire et entendement, ainsi qu'il est apparu auxdits notaires et témoins par ses discours et conversation, mais malade de corps; trouvé par lesdits notaires et témoins couché dans un lit dans sa chambre à coucher, éclairée par une croisée sur un jardin, dépendant de l'appartement

qu'il occupe au premier étage de ladite maison, entre cour et jardin, où lesdits notaires et témoins s'étaient rendus sur l'invitation qui leur a été faite par M. Delacroix;

Lequel, dans la vue de la mort, a dicté son testament auxdits notaires en présence desdits témoins, ainsi qu'il suit :

CECI EST MON TESTAMENT :

Je révoque tout testament et toutes dispositions antérieurs au présent testament.

J'institue pour légataire universel M. Piron, *ancien administrateur des Postes; je le prie de vouloir se charger de l'exécution de mes dernières volontés.*

Je vais disposer au profit de Divers de la presque totalité de ma fortune; il restera fort peu de chose pour mon légataire universel, car cela dépendra du prix que produira la vente de mes objets d'art; mais je compte sur son amitié, et je sais qu'il n'hésitera pas à remplir mes dernières volontés. D'ailleurs, je ne lui aurais pas imposé une charge semblable si je n'avais la certitude que le produit de la vente sera supérieur aux legs que je fais ci-après.

Dans le cas où M. Piron *ne voudrait ou ne pourrait accepter ce legs universel, j'institue pour légataire universel, à son défaut, M. le baron* Rivet, *administrateur du chemin de l'Ouest.*

Je charge mon légataire universel du paiement des legs ci-après :

Je lègue à M. Léon Riesener, *mon cousin, une somme de*

vingt mille francs (20,000 fr.) et la toute propriété de ma maison de campagne de Champrosay, avec toutes ses dépendances et tous les meubles meublants la garnissant. Tous les tableaux, objets d'art et livres s'y trouvant ne sont pas compris dans ce legs. Je lui lègue en outre le portrait de mon cousin Henri Hugues, le portrait de son père à la mine de plomb, plus la pendule et les flambeaux en bronze garnissant la cheminée de ma chambre à coucher de Paris, plus une grisaille que j'ai peinte d'après lui, plus le petit portrait de mon frère couché (1). *Je le prie de reprendre les peintures de lui qui se trouvent chez moi.*

Je lègue à M. Andrieu, *peintre, une somme de quinze mille francs (15,000 fr.), plus une esquisse de la Chapelle de Saint-Sulpice, plus un* Lion couché *peint par moi sur papier reporté sur toile, et une copie par lui des* Femmes d'Alger, *plus les croquis que j'ai faits pour le Salon de la Paix.*

Je le prie de reprendre les esquisses qu'il a faites d'après l'ensemble des travaux du Salon de la Paix, à l'Hôtel de Ville.

Je lègue à Jeanne-Marie Le Guillou *une somme de cinquante mille francs (50,000 fr.), plus ce qui sera à sa convenance dans mon mobilier..., en un mot ce qu'il lui plaira de choisir pour se composer le mobilier d'un petit appartement convenable;*

Plus plusieurs croquis ou peintures que j'ai désignés pour lui appartenir en l'écrivant au dos de ces objets (2);

(1) Toutes ces œuvres sont de Delacroix. Elles datent de sa jeunesse et offrent un grand intérêt. Elles ont été conservées par la famille Riesener.

(2) Jenny ou Jeanne Le Guillou, dont le rôle auprès de De-

Plus l'un de mes deux portraits en buste, peints par moi (celui ayant un gilet vert écossais), plus deux médaillons en terre cuite, cadres dorés, de mon père et de ma mère, ainsi que les miniatures de mon père et de mes deux frères.

Je lègue à M. le commandant Delacroix, *mon cousin, une bague en or, donnée à mon frère par le prince Eugène, avec ces mots :* Fidélité, Valeur; *plus un petit revolver, un sabre donné à mon frère par le prince Eugène (le nom du prince Eugène est gravé sur la lame), un tromblon anglais venant de mon frère, plus la grande médaille d'or que j'ai reçue à l'Exposition de* 1855.

Je lègue à M. Berryer, *mon parent, le* Portrait du pape *par Lawrence (gravure), plus une belle aquarelle de Fauvel* (Vue d'Athènes).

lacroix pourrait être dénaturé injustement, n'était pas une nature vulgaire. C'était une paysanne des environs de Brest, douée d'instincts délicats. Quelquefois, dans l'atelier, elle disait spontanément en face d'un croquis ou d'une peinture : « Monsieur, je trouve cela très bien. — Cette Jenny s'y connaît, s'écriait Delacroix ravi! Eh bien, Jenny, je vous le donne! » Et il écrivait son nom au revers. De là à renouveler l'anecdote de la servante de Molière, la distance est grande. — Malheureusement, vers la fin, malade, soupçonneuse, elle fit le vide autour de son maître qui ne pouvait se passer de ses soins.

En mourant, Jenny légua au Louvre le portrait de Delacroix, « en gilet vert écossais. » Placé d'abord dans un angle du Salon carré de la peinture française, ce portrait est actuellement dans une des salles du haut.

Les deux médaillons du père et de la mère de Delacroix étaient signés : « Chinard, de l'Institut national et de l'Athénée de Lyon, à Marseille. » M. Bornot (de Valmont) en possède des moulages en plâtre pris sur les terres-cuites.

A. M. Auguste Bornot, *mon cousin, le portrait de ma grand'mère, les deux portraits de mes deux frères enfants, les peintures et les dessins que j'ai eus de la succession de mon cousin Bataille.*

A M. le baron Rivet, *sus-nommé, copie du portrait de* Charles II, roi d'Espagne, *d'après Velasquez; fleurs sur carton mince avec un cadre étroit (peinture); tableau inachevé de Bonington* (Chevalier et Page) *et une petite toile portant deux sujets en grisaille du même.*

A. M. le baron Schwiter, *mon petit tableau de Watteau* (les Apothicaires), *tableau de Chardin* (Raisins, poires, etc.), *un grand paysage inachevé de Th. Fielding.*

A M. Louis Guillemardet, *un petit Enfant en marbre, un vase de porcelaine forme bouteille, bleu céladon; quarante jetons environ en argent, offerts autrefois à mon père par la ville de Bordeaux; quatre flambeaux dorés style Louis XV, une petite médaille d'or de Lucius Verus, qui m'a été léguée par notre cher Félix.*

A M. Ferdinand Leroy, *directeur de la caisse des Travaux de Paris, un beau pastel à son choix parmi mes Etudes de paysage.*

A M. Sagnier, *rue du Mail, n° 13, un pastel semblable, à son choix.*

A M. Thiers, *un bronze de Germain Pilon et un petit Lion antique, également en bronze.*

A M. Charier, *conseiller maître des Comptes, la* Revue du Premier Consul (*gravure*), *plus les Œuvres de Regnard venant de M. Vieillard, plus un serre-papier de bronze représentant une petite Diane.*

A Mme la baronne de Forget, *un petit coffre en porcelaine*

de Sèvres doublé de métal, une petite bague antique en or, avec pierre fouillée par l'outil; une petite miniature de l'impératrice Joséphine. Elle voudra bien faire reprendre le volume qu'elle m'a prêté des Antiquités d'Herculanum.

*A M*me *la baronne de* RUBEMPRÉ, *une copie de* Sainte en buste, tenant une palme et une épée, *d'après Alonzo Cano.*

*A M*me SAND, *un petit couteau turc, un serpent en plomb qui lui avait été donné par M*me *Dorval, une grande esquisse représentant le* Sabbat de Faust (*effet de nuit*).

A M. HARO, *la collection de médailles qui m'a été donnée à l'Exposition universelle comme membre de la Commission impériale. J'ai le regret d'avoir distrait celle de bronze.*

A M. François DE VERNINAC, *président du tribunal à Tulle, un grand bureau à cuivres dorés qui me vient de mon beau-frère.*

*A M*me DUBIEZ DE VERNINAC, *le portrait de ma sœur par David, le buste en marbre de M*me *de Verninac* (1), *trois portraits de mon neveu, l'un se trouvant à la tête de mon lit et le second en ébauche dans mon atelier; le troisième est un*

(1) Eugène Delacroix regardait avec raison ce grand portrait comme un des chefs-d'œuvre de David. Il avait toujours exprimé l'intention formelle de le léguer au Louvre. David a peint, d'un pinceau souple et coloré, une belle et svelte jeune femme, le corps de profil, assise sur une chaise à l'antique, laissant pendre un de ses bras, reposant l'autre sur le dossier. Je disais un soir à M. Delacroix que Ingres, dans ses portraits, s'est approché de son maître. — C'est vrai, reprit-il vivement, mais comme ceci est moins tendu!

Le buste, non moins remarquable dans son genre, mais d'une vérité moins sévère, est de Chinard, de Lyon.

*petit buste de face, la tête grandeur de nature; deux portraits de mon père et de mon frère, les masques en bronze de mon père et de mon neveu Charles, un dessin allégorique d'*Androclès, *fait à Lyon en l'honneur de mon beau-frère, et des Vues de Constantinople encadrées de noir, ainsi qu'un tableau représentant la série des Empereurs turcs.*

Je le prie de vouloir bien répartir entre M. son frère et son excellente sœur, Mme PERRUGUES, *ces souvenirs de famille.*

A M. COURNAULT, *à Malzéville, près Nancy, mes deux coffres de Maroc et tous les objets venant d'Alger, armes, vêtements, coussins, écharpes, etc.*

A Mme CAVÉ, *deux vases en faïence avec des cordes pour ornements.*

Je lègue à M. MARÉCHAL, *de Metz, plusieurs pastels d'études pour* Sardanapale, *plus la belle copie de Géricault d'après* les Géants *de Paul Véronèse.*

Je lègue à M. DEVILLY, *à Metz, une répétition ébauchée du* Christ portant sa croix, *plus un dessin à son choix dans mes Études de Maroc.*

Mon tombeau sera au cimetière du Père-La-Chaise, sur la hauteur, dans un endroit un peu écarté. Il n'y sera placé ni emblème, ni buste, ni statue; mon tombeau sera copié très exactement sur l'antique, ou Vignoles ou Palladio, avec des saillies très prononcées, contrairement à tout ce qui se fait aujourd'hui en architecture.

Après ma mort, il ne sera fait aucune reproduction de mes traits, soit par le moulage, soit par dessin ou photographie; je le défends expressément.

J'entends formellement qu'il y ait vente publique et aux

enchères, par commissaire-priseur, de tout ce qui m'aura appartenu en dehors des objets que j'ai légués,

Et j'impose à mon légataire universel l'obligation rigoureuse de faire procéder à cette vente dans les deux ans qui suivront mon décès.

Je désire, sans en faire une loi, que la vente des objets d'art soit dirigée par MM. PETIT *et* TEDESCO.

Je prie MM. PÉRIGNON, DAUZATS, CARRIER, *baron* SCHWITER, ANDRIEU, DUTILLEUX *et* BURTY *de s'entendre avec mon légataire universel et de classer mes dessins.*

Chacun d'eux voudra bien accepter et choisir un dessin important.

J'entends expressément qu'on comprenne dans la vente un grand cadre brun représentant des Fleurs, *comme posées au hasard sur un fond gris, et un* Centaure *à la mine de plomb.*

Enfin, je lègue à MM. CARRIER, HUET, SCHWITER *et* CHENAVARD *toutes les esquisses de Poterlet et les dessins de M. Auguste.*

Je lègue à M. CHENAVARD, *sus-nommé, peintre, une copie de moi du* Christ au tombeau, *du Titien, plus un dessin de lui d'après une* Madone *du Corrège.*

A M. HUET, *toutes mes lithographies de Charlet.*

A M. PEDRON, *receveur des douanes, à Mijoux, près Saint-Claude (Jura), toutes mes gravures antiques des bas-reliefs de Rome, plus un grand volume rare gravé d'après Teniers (Collection de l'archiduc Léopold).*

A M. PETIT, *un petit tableau représentant* le Centaure et Achille.

A M. TEDESCO, *un tableau sur toile de* 30 *à* 40, *représentant un* Grec à cheval et un Combat dans le fond.

Je m'en rapporte à MM. Petit *et* Tedesco *pour les soins qu'ils mettront à la mise en vente de mes objets d'art.*

Mon légataire universel choisira aussi dans mes objets d'art deux peintures et deux dessins.

Tout le surplus se vendra aux enchères.

Je lègue à M. Blondel, *conseiller d'Etat, mon portrait non tout à fait achevé, le fond est très obscur (l'habit noir). Je regrette vivement de ne pas être en mesure de lui donner un autre gage de mon amitié.*

Ainsi que je l'ai dit, le prix de la vente de mes objets d'art servira à solder les legs en argent; s'il y a lieu, il appartiendra pour le surplus à mon légataire universel.

Les frais d'emballage et envoi des objets légués seront à la charge de ma succession.

Dans le cas où il y aurait lieu à la réduction des legs particuliers ci-dessus faits, cette réduction aura lieu seulement proportionnellement entre les legs des sommes d'argent; les legs d'objets mobiliers, comme le legs de ma maison de campagne, ne subiront aucune réduction.

J'ose prier M. Legrand, *avoué près le tribunal civil de la Seine, demeurant à Paris, rue de Luxembourg, n° 45, qui m'a toujours témoigné tant de sympathie, d'aider de ses conseils mon légataire universel, et je le nomme à cet effet mon exécuteur testamentaire.*

Je le prie d'accepter une réduction du tableau de Sardanapale, *un grand tableau de* Fleurs *en hauteur, plus un beau vase du Japon, monté en cuivre doré, plus deux lampes Barbedienne, d'un assez beau modèle.*

. . . .

Ce testament a été ainsi dicté par M. Delacroix... l'an mil huit cent soixante-trois, le trois août, de une heure à trois heures de l'après-midi.

Le jeudi 13 août 1863, à sept heures du matin, Eugène Delacroix s'était éteint doucement. Quelques privilégiés ont pu voir, s'enlevant sur le blanc de l'oreiller en ton olivâtre à peine jauni et sortant d'une haute cravate de mousseline empesée, ce visage à la puissante ossature, aux lèvres pincées, au front haut encadré par des mèches de cheveux noirs sans reflet. Ils n'oublieront pas la perçante attention de ces yeux bruns seulement demi-clos, ni cet air d'aristocratie exotique qui faisait penser aux princes des miniatures persanes. Ceux qui l'avaient bien connu auraient pu croire qu'il écoutait, qu'il allait répondre. Il était passé de vie à trépas, sans regrets, sans appréhensions, sans défaillance, en stoïcien.

Peu de jours après, MM. Pérignon, Dauzats, Carrier, baron Schwiter, Andrieu, Dutilleux et Burty, prévenus du grand honneur que leur avait fait Dela-

croix au moment où il réglait les intérêts les plus chers de sa vie et de sa mémoire, se réunirent dans l'atelier et, en présence de M. Piron, le légataire universel, de M. Legrand, l'exécuteur testamentaire, et de l'expert M. Francis Petit, se livrèrent à une étude sommaire des dessins, des pastels, des aquarelles, des calques, des croquis au crayon ou à la plume, des eaux-fortes, des lithographies, qui emplissaient une trentaine de cartons de toute taille. Il y en avait au delà de six mille! Personne ne les avait jamais vus, sauf M. Andrieu, qui vivait depuis plusieurs années auprès du maître et l'aidait dans ses travaux. Personne, même les plus intimes amis, n'avait jamais reçu la confidence de ce labeur énorme. Aussi quelle émotion pour nous quand nous passions, des académies d'après le modèle dans l'atelier Guérin et à l'École des Beaux-Arts, si soignées, à ses carnets de voyages, couverts d'écriture chevauchant les croquis pris, en canot, sur la Tamise, au Maroc, sur le pommeau de la selle, à Angerville, sur les bancs du parc, à Champrosay, dans les bois, en Belgique dans les musées! Quelle admiration quand les projets d'ensemble, quand les études isolées pour le salon du Roi, pour les pendentifs et les culs-de-four de la bibliothèque de la Chambre des députés, pour l'hémi-

cycle de la Chambre des Pairs, pour le plafond d'Apollon, pour la chapelle des Saints-Anges, pour les caissons du salon de la Paix, nous mettaient sous les yeux les variantes de sa pensée et de sa main, le travail incessant de sa mémoire et de sa pensée, la sûreté de son jugement, l'anxieux et noble trouble de sa science en face de la nature! Quel charme quand les calques de ses tableaux nous faisaient feuilleter son œuvre dispersé! Ces poursuites de costumes, d'animaux, de fleurs, de vagues, de levers et de couchers de soleil, de figures nues ou drapées dans des attitudes familières ou héroïques, d'essais d'après les antiques et les maîtres, répétées à l'infini, nous livraient le secret entier du poète et du peintre, la souple manifestation de sa science et de sa grâce.

Il avait, à plusieurs reprises dans sa vie, épuré ces cartons, brûlant ce qu'il jugeait indigne de lui survivre. Jamais il ne les avait vidés pour en tirer profit. Il voulait qu'après sa mort ses dessins vinssent, comme un argument solennel, protester contre les reproches amers d'improvisation et de facilité dont on l'avait poursuivi, et prouver qu'une « improvisation » aussi abondante et aussi solide que celle dont il avait fait preuve dans ses travaux décoratifs et ses tableaux, qu'une semblable « facilité » à ex-

primer par la forme et la coloration le sentiment et l'idée, à adapter l'esprit du dessin et l'éloquence de la couleur aux convenances du sujet choisi, eussent été, sans le secours préalable de l'étude la plus persistante et la plus méthodique, des phénomènes sans exemples dans l'histoire de l'Art.

Au bout d'une semaine, la commission se sépara en désignant M. Burty pour la mise en ordre définitive des dessins et des carnets, et M. Andrieu pour la toilette des études peintes, esquisses, tableaux inachevés, copies d'après les maîtres, etc.

Je passai près de quatre mois dans l'atelier à chercher et à établir des classifications qui laissassent un souvenir sérieux de ce grand héritage, et qui permissent à l'expert de ne pas jeter sur table ces trésors à la brassée. Nous renvoyons au catalogue que nous avons dressé pour la vente. Si sommaire qu'il soit dans les désignations, il donne une idée claire de la succession et de l'ensemble de l'œuvre. La vente dura, avec les jours d'expositions privée et publique, du mardi 16 février 1864 au lundi 29. Il y eut presque constamment vacation double dans la journée et le soir, et presque tout le même public assista sans interruption à cette dispersion d'un œuvre qui offrait quelque morceau à tous les appétits délicats. Ce fut

une réhabilitation et une ivresse. On vit, on aima Delacroix. La vente, estimée à l'origine à moins de cent mille francs, en produisit plus de trois cent soixante mille. Et la spéculation, qui devait faire plus tard de l'hôtel Drouot un terrain tellement redoutable, ne s'était point encore organisée ! Tout, tableaux, esquisses ou dessins, tout fut disputé, moins par les marchands que par des amateurs passionnés ou par des artistes (1).

Sur ces dessins, revus soigneusement carton par carton et un à un lorsque mon travail de classement fut terminé, couraient souvent des remarques techniques, des pensées sur les arts, que Delacroix notait rapidement, sans s'interrompre dans son jet d'improvisation ou d'étude. La commission, frappée de leur originalité, de leur abondance, du complément que ces jets de génie apportaient à la figure si mal connue du maître, fut d'avis qu'il fallait les relever et les réunir en une publication, à laquelle on

(1) Tableaux.	209,711 fr.
Dessins et aquarelles	117,833
Eaux-fortes et lithographies	5,719
Ustensiles d'atelier, tableaux par divers, cartons de gravures, livres, etc.	3,963

joindrait le dépouillement que j'avais déjà fait des albums de voyages en Angleterre, au Maroc, en Espagne, en Belgique, dans les Pyrénées, etc. (1).

En même temps, les membres de cette commission qui avaient tous été en relation suivie avec Delacroix depuis des dates plus ou moins éloignées, — je ne l'avais abordé que depuis deux ou trois ans, — me remirent les lettres de lui qu'ils avaient conservées et me promirent d'en chercher de nouvelles dans leur entourage.

C'est ainsi que naquit et que prit forme l'idée première du livre que nous publions aujourd'hui seulement.

Depuis, je ne cessai d'augmenter mon trésor. Je fis à plusieurs reprises des appels dans les journaux et les revues de la France et de l'étranger. Je reçus les communications les plus précieuses et j'acquis

(1) La réunion de ces pensées sur les arts, de ces notes de voyage et aussi de souvenirs inédits, paraîtra prochainement.

le droit d'en extraire tout ce que permet le respect dû aux morts comme aux vivants (1). Le fils de ce Soulier, qui fut l'ami le plus sûr, et dont on va voir si souvent reparaître le nom, m'envoya une copie collationnée de plus de quatre-vingts lettres transcrites par son père sur les originaux, et Mme veuve Pierret me confia sans réserve la correspondance de Delacroix avec son mari.

C'est dans ces lettres que l'on retrouvera l'expression la plus touchante de ce sentiment qui fut la caractéristique du cœur d'Eugène Delacroix : l'amitié, la constance. Aux épanchements de la jeunesse succèdent les préoccupations de la virilité, les tristesses de l'âge mûr, l'horreur de « l'injure de la vieillesse. » Son cœur ne vieillit pas, ses épanchements sont toujours aussi tendres.

Çà et là, on rencontrera les preuves de son intimité avec les hommes éminents de son temps. Et combien de dossiers ont dû disparaître ! Rien à Thiers, rien à Stendhal, rien à Mérimée ! Ses jugements piquants et toujours loyaux sur ses contemporains prouvent que l'envie seule et la sottise de certains

(1) J'ai acquis quelques autographes dans les ventes. Feu Gabriel et M. Étienne Charavay recevront ici le témoignage de ma reconnaissance.

de ses confrères purent tromper sur son génie et son caractère.

Vingt-neuf lettres, adressées au peintre Dutilleux, artiste dont les mérites se sont en quelque sorte éteints dans l'obscurité de la vie de province, m'ont fourni l'occasion de montrer Delacroix dans sa haute sollicitude pour tout ce qui touchait à la peinture (1). Que feu Piron, le légataire universel, Mmes la baronne de Forget, la duchesse Colonna, la baronne Rivet ; que MM. le baron Larrey, Baptistin Guilhermoz, Paul de Saint-Victor, Auguste Vacquerie, Eugène Tourneux, Johan Duseigneur fils, Arsène Houssaye, Pierre Andrieu, E. Moreau, Charles Blanc, Pierre Petroz, Pingard, Benjamin Fillon, Villot fils, Gigoux, Lassalle-Bordes, J. J. Arnoux, le docteur Auguier, Michaux, Marquiset, Cottenet..., reçoivent nos remerciements pour leur concours à une publication dans laquelle mon rôle était de me dissimuler, de coudre seulement par de courtes notes une suite ininterrompue de documents personnels, qui va de 1804 à 1863, de la maison paternelle au tombeau.

(1) Ces lettres ont été reproduites en fac-similé et tirées à vingt-cinq exemplaires, pour les amis du maître, par le gendre de Dutilleux, M. A. Robaut. M. A. Robaut s'occupe avec passion et intelligence de la reproduction de l'œuvre de Delacroix.

Par-dessus tout, le concours de Léon Riesener, qui quitta brusquement la vie presque au moment où j'achevais ces lignes, m'a été utile. Nous avons souvent agité ensemble le projet d'une notice biographique, que pour ma part je jugeais inutile, étant peu porté, par mes habitudes de critique, à me substituer à ceux qui peuvent prendre eux-mêmes la parole, et la série de ces lettres composant une réelle autobiographie, sincère et animée. Aujourd'hui, le bon et spirituel Léon Riesener n'est plus là pour m'encourager et me rectifier; j'ai jeté mon manuscrit au feu. Je crois ne pouvoir faire mieux que de transcrire ces curieuses notes que, dans sa modestie, le parent et l'ami d'Eugène Delacroix ne m'avait remises que comme matériaux.

Depuis la publication de la première édition, M. Lassalle-Bordes a rendu le même service à la mémoire du Maître. Les notes qui ouvriront le second volume, prises pendant la période des grands travaux décoratifs, aident à compléter définitivement la physionomie d'Eugène Delacroix.

Voici les notes de Léon Riesener.

« ... Je vais tâcher de rassembler mes souvenirs... Dans les relations où a puisé Véron (un manuscrit autobiographique que lui avait prêté Delacroix et dont il fut publié une partie dans les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*) vous trouverez les incidents de sa jeunesse, les dangers qu'il a courus d'être brûlé, d'être noyé dans le port de Marseille en tombant des bras d'un fidèle serviteur entre deux vaisseaux de guerre (son père, alors préfet, visitait en cérémonie un de ces vaisseaux); son enfance, chez sa mère, avec Mlle Cervoni, fille du général italien Cervoni, les leçons de musique, sa vocation pour cet art, ses premières impressions de peintre, à propos des *Martyrs* du Corrège, qui nous ont été enlevés en 1815, vous sont connus. Déjà sa tendance était tracée, car je connais, dans ses cartons, des compositions représentant la *Saint-Barthélemi* et des sujets analogues où les assassins tâtent du doigt la finesse de leur pointe avec les expressions terribles et profondes qui sont le tempérament de sa peinture. Un sculpteur italien qui modelait le médaillon de son père lui fit une grande impression. Il ne rencontrait plus un plâtre sans se demander :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Puis l'atelier de mon père, son oncle, qu'il vit plusieurs fois peignant. Ce fut mon père qui lui conseilla l'atelier

de M. Guérin. Delacroix venait de perdre sa mère. Il avait perdu son père beaucoup avant, et toute la fortune de ses parents dans un procès où il s'agissait de forêts en Champagne. Il ne resta en tout à l'orphelin, de la fortune de ses parents, qui avaient occupé une si haute position, que deux couverts d'argent et un pot à l'eau en porcelaine dorée. Sa mère habitait au premier étage de l'une des maisons qui font face au bureau de poste du Palais-Bourbon, rue de Bourgogne. Delacroix quitta l'appartement maternel pour mener la vie d'étudiant. Sa mère, qu'il aimait beaucoup, était fort aimable et du grand monde d'alors. Delacroix avait pris auprès d'elle des relations et des façons de monde qu'il ne cessa de cultiver. Il me disait que le jour des obsèques de sa mère, regardant machinalement au travers de la vitre les apprêts funéraires, il se reprochait de ne pas trouver dans son cœur de sanglots à la hauteur d'un tel malheur. Il se trouvait froid, concentré, et exprimant médiocrement son chagrin, quand il vit s'arrêter sous les fenêtres une pauvre femme habituée à y recevoir régulièrement quelque aumône : « Ah ! dit-il à la pauvresse » en lui-même, elle n'est plus, celle qui te donnait, pau- » vre femme ! » Les sanglots le suffoquaient, il pleura et se désespéra jusqu'à inquiéter sa sœur et ceux qui étaient présents.

» Les relations de Delacroix lui conservèrent dans le monde les manières délicates qu'il avait prises chez sa mère. Arrivant à l'atelier bien élevé, il se lia avec Scheffer, Champmartin, les principaux élèves de M. Guérin. Le talent ne se développe pas inopinément. Delacroix

m'a parlé de l'influence qu'un certain Champion avait eue sur le talent de Géricault lui-même et sur tous les élèves de l'atelier Guérin.

» C'est au retour en France de mon père (1) que je connus Delacroix. J'eus pour lui de suite une amitié de jeune frère. Delacroix aimait beaucoup ma mère, qui, devenue veuve, se retira à la campagne, dans la vallée de Montmorency. Nous allions souvent la voir ensemble, même l'hiver. Je me rappelle des promenades dans les bois couverts de neige, bien égayés par un rayon de soleil et par l'aimable esprit de mon ami.

» Après le *Massacre de Scio*, M. de La Rochefoucauld fit appeler Delacroix. Ce n'était pas pour lui commander des travaux, mais pour lui recommander « de dessiner d'après la bosse. » Depuis, Delacroix rencontra souvent, chez des amis communs, M. de La Rochefoucauld, redevenu homme de sens depuis qu'il n'était plus dirècteur des Beaux-Arts. Ils rirent souvent de la scène d'alors et de la recommandation.

» Le roi Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, commanda des tableaux à Delacroix, entre autres le *Cardinal de Richelieu disant la messe*, qui périt en 1848, mais il n'aimait pas sa peinture. M. de Cailleux, au nom du roi, offrit deux mille francs des *Femmes d'Alger*, pendant qu'au même Salon on payait trois ou quatre mille francs à Decaisne un tableau insignifiant, de mêmes dimensions, l'*Ange gardien*. Delacroix ne voulait pas

(1) Le père de Riesener était allé peindre des miniatures en Russie.

subir cette maladroite comparaison. Le roi insista, promettant de « revaloir la différence sur un autre tra» vail. »

» Pour les *Croisés à Constantinople*, Delacroix avait proposé une esquisse fort belle. M. de Cailleux lui fit entendre que le roi désirait autant que possible un tableau « qui n'eût pas l'air d'être un Delacroix. » C'est au respect humain et non à l'estime que nous devons ce que nous avons de lui dans les galeries de Versailles.

» Delacroix vécut quelque temps avec Fielding. Pour faire du café le matin, on ajoutait de l'eau et un peu de café sur le marc de la veille, dans l'unique bouilloire, jusqu'à ce qu'on fût forcé de la vider. De temps en temps, on avait un gigot en provision dans l'armoire, auquel on coupait des tranches pour les rôtir dans la cheminée. Mais un jour, les deux amis partageant ce déjeuner se fâchèrent. Fielding disait très sérieusement qu'il descendait du roi Bruce; Delacroix l'appelait « sire. » Mais Fielding ne pouvait, sur ce sujet, admettre la plaisanterie, et se fâcha pour toujours.

» Delacroix me racontait comment, dans sa jeunesse, amoureux d'une petite Anglaise, femme de chambre de sa mère (il a conservé d'elle un petit portrait charmant, un chef-d'œuvre), il s'était glissé à tout hasard, la nuit, dans un corridor. Dans l'anxiété et la maladresse d'une pareille échappée, il accrocha une immense échelle que des maçons appelés pour réparation avaient laissée debout contre le mur. Voilà l'échelle qui grince peu à peu, et s'abat enfin avec un grand fracas, et, pour l'éviter, le jeune aventureux se jette dans un tas de plâtre. — Sa

jeunesse ne fut pas toujours aussi malencontreuse.

» Il conserva la vie simple, et aimait les retours aux façons de sa jeunesse. Les dîners à la barrière, à la campagne, le petit vin lui plaisaient ; et cependant il aimait le bon, mais en petit comité de trois ou quatre amis, et l'on y parlait peinture, drôleries, philosophie. Pendant longtemps, lui, Henri Hugues, fils d'une sœur de sa mère, et moi, nous nous réunissions une fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle, ou chez le restaurateur. Il apportait dans ces dîners une gaieté aimable, toujours conciliante, et une amitié attentive, affectueuse pour le cousin Henri, notre aîné, homme charmant, ingénu, chevaleresque, que Delacroix aimait de tout son cœur, et dont le souvenir lui est resté cher constamment. Il en a fait un beau portrait qu'il me donna. Henri, employé dans l'administration des Postes, poëte par délassement, était plus que négligé dans sa toilette. Je me rappelle qu'une fois, à grand'peine, nous sortions d'une représentation extraordinaire de l'*Auberge des Adrets*, donnée, je ne sais pourquoi, le jour, par Frédérick-Lemaître. Le chapeau et la tenue de Henri sortant du théâtre étaient réellement plus que comiques. Delacroix, très élégant et recherché dans sa toilette, lui donnait impassiblement le bras en plein boulevard, et, gai comme un pinson, jouissait de l'esprit de son vieil ami : c'est à l'amitié de ces deux hommes que je dois ce que j'ai de bon, à mes yeux.

» A Valmont, en Normandie, nous avons passé quelques vacances. Tantôt il était tout feu pour le travail, et faisait des aquarelles délicieuses qui ont été vues à sa

vente; tantôt ne pouvant s'y mettre (1), il se mettait à mouler avec passion des figurines qui ornent les tombeaux des moines d'Estouville, fondateurs de l'abbaye de Valmont. Nous travaillions à ces moulages quelquefois après dîner, à la lanterne, malgré les observations du domestique du propriétaire absent, car l'église servait de bûcher. C'était dans l'arrière-saison. L'eau gelait. Le toit de l'église était à jour. Les rayons de la lune y pénétraient et étincelaient dans les feuillages couverts de rosée qui poussaient dans la nef. Nous nous donnions, l'un après l'autre, le spectacle des ombres immenses que nous projetions avec art sous les colonnades des bas-côtés. Delacroix a toujours eu cette particularité d'être jeune par l'imagination. Il a eu l'ennui des chagrins, l'ennui des mécomptes, mais la jeunesse de son esprit a toujours effacé ces maux au moindre répit. Disposé à ne pas attendre grand bien de l'humanité, à compter peu sur le cœur humain, il aimait ses amis tels quels, parce qu'il les aimait de sympathie. Il était d'une indulgence extrême pour leurs défauts. Il rapprochait de lui, par un intérêt véritable et une franche cordialité, les ouvriers, les domestiques qu'il trouvait intelligents et dévoués, et se plaçait dans ce cas, vis-à-vis de ses inférieurs, dans une véritable égalité. Vizentini fut un de ses

(1) J'ai maintenu les négligences du style, de même que, dans la transcription des lettres de Delacroix, j'ai fait conserver autant que possible l'orthographe, laquelle est d'ailleurs caractéristique du temps. Malheureusement, je n'ai pas toujours eu les originaux sous les yeux, et les copistes n'avaient point mes scrupules.

modèles et serviteurs d'affection. Il fut le même pour ses marchands de tableaux, son maçon, son serrurier, qu'il estimait très haut. Ce qui le charmait, c'était l'intelligence naturelle et la vraie bonté. L'esprit ne lui suffisait pas.

» Il était très fin, soupçonneux et détestait les manéges, qu'il exagérait peut-être dans ses soupçons. Il aimait la louange et ne se plaignait pas qu'elle prît une forme exagérée. Mais il connaissait le prix de la sincérité. L'hiver dernier (1), il me témoignait son embarras à propos d'un petit tableau qu'il ne savait comment finir et qui ne lui plaisait pas. Je lui donnai de ces avis toujours faciles à celui qui arrive avec la clairvoyance du premier aspect. Il les trouva bons. Une semaine après, dès qu'il me vit entrer, il me montra son tableau tout changé et m'en remercia. Je repoussai ses remercîments, disant que tout le monde lui en eût dit autant. « Non, me dit-il, ce n'est pas ainsi que tu le penses. Il faut » qu'un véritable ami se trouve là, à propos, qu'il soit » éclairé et qu'il vous dise ce qu'il voit. Tu me l'as dit, » et je t'en remercie comme d'un grand service. » Que de bonne et sainte camaraderie dans un aussi grand talent !...

» Son art a été le but de sa vie. Il lui a tout sacrifié et même en dernier lieu sa vie elle-même. Pour avoir la tête plus lucide, pour être plus propre au travail, il avait fini par supprimer le déjeuner et ne mangeait qu'une fois par jour. Les médecins l'ont prévenu qu'il se tuerait.

(1) Quelques-unes de ces notes avaient été prises en 1863, peu après la mort du maître.

Il prétendait sentir mieux qu'eux ce qui lui convenait; s'il déjeunait, il ne pouvait travailler, et il ne pouvait se résoudre à cesser le travail.

» Jouffroy, dans son Discours à l'Académie, lui fait un trop gros mérite d'avoir rendu justice à M. Ingres. Quand j'étais élève, ce fut lui qui me montra le mérite des tableaux de M. Ingres. Les académiciens d'alors s'en moquaient. Ses principes sur l'Art étaient généreux et grands, et mêlés d'une foule d'observations tirées de la nature. Il l'étudiait continuellement, en omnibus, au spectacle, partout, au point de vue des lois naturelles, de l'effet et de la construction humaine. Il cherchait dans la nature des principes généraux plutôt que des personnalités intéressantes. Il avait du sentiment, la grâce des lignes et le lien des figures, la vérité expressive du geste et toutes les qualités supérieures de la composition, qu'il approfondit par l'étude. Ses lithographies, d'après des médailles antiques et étrusques, font foi de son intelligence profonde de cet art.

» Il était convaincu que les tableaux du Titien et de Rembrandt avaient été faits clairs et naturels, et que l'art moderne était malade de l'imitation des vieux tableaux. « Si Titien et Rembrandt pouvaient voir ce qu'on » admire d'eux, disait-il, ils seraient bien étonnés et se » croiraient dans un monde d'imbéciles. Quoi! demanderaient-ils, vous croyez que j'ai fait cela? » Dans le premier moment, il fut contre les restaurations de Villot. A la fin, il avait changé d'avis, « et même pour la *Kermesse*, » me dit-il un jour.

» Voilà, cher monsieur, ce que j'ai pu me rappeler

jusqu'à l'époque où vous connaissez Delacroix aussi bien que moi. Quant aux amphigouris, aux répétitions et aux obscurités de mes phrases, excusez-les. Je ne peux pas penser à la fois, me rappeler et bien dire. Il m'aurait fallu corriger et je ne suis pas à cela près avec votre amitié que je veuille lui cacher mes faiblesses... »

L. R.

—◇—

Nous ne voulons pas arrêter plus longtemps le lecteur sur le seuil de cette publication. Qu'il entre. Delacroix va parler. Ce sera partout sur le ton d'un lettré, d'un homme de bonne compagnie; souvent sur le ton d'un fin critique et plus souvent encore d'un philosophe du siècle dernier. Ses premières confidences sont d'une juvénilité charmante.

Mais ce recueil de lettres, — quelques soins que nous ayons apportés à le faire aussi complet que possible, et malgré les documents nouveaux qui nous sont arrivés, — renferme plus d'une lacune. Si quelqu'un des amis du maître, si quelque collectionneur d'autographes n'ont point eu connaissance de

nos appels, nous espérons qu'une fois avertis par ce volume, ils voudront bien nous faire part de leurs richesses. L'accueil fait à la première édition a prouvé combien l'Étranger et la France ont pris de respect pour l'École romantique et quelle part est faite à Eugène Delacroix dans cette réhabilitation.

Une pareille constatation était faite pour nous payer, et au delà, de tous nos soins.

LETTRES
DE
EUGÈNE DELACROIX

M. Piron, dans son livre sur Eugène Delacroix, avait donné une généalogie de son ami qui offrait quelques lacunes. M. Léon Riesener a bien voulu dresser pour nous un double tableau généalogique, et par le fait rectificatif.

Ces deux tableaux nous éviteront toute explication de filiation lorsque les noms qu'ils renferment se présenteront au lecteur dans le texte des lettres.

TABLEAU DE LA FAMILLE MATERNELLE
DE EUGÈNE DELACROIX

Jean-François Œben, ébéniste du Roi, à Paris, demeurant enclos de l'Arsenal, marié à	1° Victoire Œben, mariée à Charles Delacroix.	Henriette. Charles. Henri. EUGÈNE.
Françoise-Marguerite Vandercruse, laquelle, en second mariage, a épousé	2° Adélaïde-Denise Œben, mariée à Charles Pascot, négociant, puis intendant de la duchesse de Bourbon.	Alexandrine, mariée à M. Lamey, président de cour à Strasbourg.
Jean-Henri Riesener, ébéniste du Roi, demeurant à Paris, cour des Vétérans, à l'Arsenal, né le 11 juillet 1734, à Gludbeck (électorat de Cologne), de Hermann Riesener, huissier de justice de la Chancellerie de Cologne, mort à Paris le 7 janvier 1806.	3° Françoise-Mecktilde Œben, mariée à M. Hugues, homme de lettres.	Henri Hugues, chef à l'administration des Postes.
	Henri-François Riesener, peintre.	Louis-Antoine-Léon Riesener, peintre.

TABLEAU DE LA FAMILLE PATERNELLE

Claude Delacroix, régisseur du comte de Belval, et sa femme, Marguerite-Louise Flize, décédés à Givry en Argonne, eurent huit enfants :	1° Charles Delacroix, avocat au Parlement, ancien premier commis du contrôle des finances, préfet à Bordeaux et à Marseille, ministres des Affaires étrangères.	Henriette Delacroix (Mme de Verninac). Charles Delacroix, général, aide de camp du prince Eugène. Henri Delacroix, mort, engagé volontaire, à Friedland. EUGÈNE DELACROIX.
	2° Jean Delacroix (d'Antis).	Henriette Delacroix. Philogène Delacroix, colonel.
	3° Anne-Françoise Delacroix, mariée à Louis-Cyr Bornot.	Louis-Cyr Bornot, officier d'artillerie.
	4° Marguerite-Françoise Delacroix, mariée à Nicolas Bataille.	Alexandre-Marie Bataille. Le général Nicolas-Auguste Bataille, aide de camp du prince Eugène.
	5° Thérèse Delacroix, mariée à Fr. Dubois.	M. Dubois. Mme Lerozay.
	6° Marie-Jeanne-Rosalie Delacroix, mariée à Nicolas Jacquinot.	Le colonel Jacquinot, sénateur. Le général Charles Jacquinot. Alexandrine Jacquinot. Thérèse Jacquinot. Rosalie Jacquinot (Mme Salle).
	7° Marie-Anne Delacroix, mariée à Nicolas-Laurent Jacob.	Charles Jacob. Élise Jacob (Mme Georges). Léon Jacob. Zacharie Jacob.
	8° Marie-Louise Delacroix, mariée à Jean-Baptiste Monceaux.	Louise-Marguerite Monceaux, mariée à M. Flize.

Voici l'acte de naissance de Eugène Delacroix, transcrit sur les registres de la commune de Charenton, sur le territoire de laquelle son père possédait une maison de campagne :

DÉPARTEMENT
DE LA SEINE

ARRONDISSEMENT
DE SCEAUX

Canton
de Charenton.

COMMUNE DE SAINT-MAURICE

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL

NAISSANCE DELACROIX

FERDINAND VICTOR EUGÈNE

Aujourd'huy huit Floréal de l'An sixième de la République Françoise une et indivisible, par devant moy, Louis Buran, agent municipal de la commune de Charenton Saint Maurice et en cette qualité chargé de recevoir les actes de naissances, mariages et décès des Citoyens en la salle de la Maison commune, est comparu le citoyen Jean Henry RIESNER, *beau-père de la citoyenne* OEBEN, *le citoyen Ferdinand Pierre Marie Doroté* GUILMARDET, *Législateur, âgé de trente-trois et la citoyenne Adélaïde-Denize* OEBEN, *âgée de trente ans, domiciliés à Paris, témoins. Lesquels m'ont déclaré que Victoire* OEBEN, *épouze de légitime mariage du citoyen Charles* DELACROIX, *Ministre de la République Françoise près celle*

Batave, est accouchée hier, dans son appartement de la maison qu'il occupe en cette Commune, d'un enfant mâle auquel ils ont donné les prénoms de Ferdinand Victor Eugène.

D'après cette déclaration que le citoyen Ferdinand Pierre Marie Doroté GUILMARDET, *et la citoyenne Adélaïde Denize* OEBEN *ont certifié conforme à la vérité et la représentation qui m'a été faite de l'enfant sus nomé, j'ai rédigé en vertu des pouvoirs qui me sont délégués le présent acte que les deux témoins et le citoyen Jean Henri* RIESNER *ont signé avec moy.*

Signé : ADELAIDE DENIZE OEBEN
femme PASCOT, RIESENER, GUILLEMARDET
et DURAND, ag^t^. m^al^.

Le père, Charles-Constant Delacroix, alors « ministre de la République Françoise près celle Batave, » était né en 1740, en Champagne. Il avait été avocat au Parlement, secrétaire de Turgot, qu'il avait suivi à Limoges, puis député de la Marne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans sursis, après avoir rejeté l'appel au peuple. Il appartenait au parti modéré, se joignit, à la fin de 1794, aux plus fougueux thermidoriens et fit partie du Conseil des Anciens. La rentrée de Talleyrand lui fit quitter sa position de ministre des Relations extérieures pour le poste d'ambassadeur en Hollande. Approbateur du 18 brumaire, il accepta la préfecture des Bouches-du-Rhône, et plus tard celle de la Gironde. Il mourut à Bordeaux, en 1805.

La mère, la citoyenne Victoire OEben, était de famille d'artisans. L'ébéniste OEben est qualifié « fameux » dans les catalogues de grandes ventes du siècle dernier, celle

du cabinet Gaignat, par exemple. Il paraît avoir eu la spécialité de sculpter des bordures pour Mme de Pompadour. Élève de Boulle, il réparait les œuvres de son maître. A en juger par le prix que les cotait à la Marquise le marchand-bijoutier ordinaire du Roy, Lazare Duvaux, ces travaux devaient offrir la perfection : « *de* 8 *mai* 1752, *trois bordures d'estampes payées au sieur Oebenne* 180 *livres*; *les trois glaces et garnitures*, 9 *livres.* » Au mois de juin de la même année : « *Une petite bordure à fleurs pour une estampe*, 48 *livres.* » Et, dans le mois d'août suivant : « *Sept bordures d'estampes en bois d'amaranthe incrusté à fleurs*, 372 *livres*, » etc. Les ascendances maternelles sont loin d'être sans intérêt dans l'étude de la vie des artistes.

Le témoin Ferdinand-Pierre-Marie-Doroté Guillemardet, « législateur, » était un des collègues du père. Né en 1765, il exerça la médecine à Autun jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut envoyé à la Convention par le département de Saône-et-Loire. Il suivit Delacroix dans ses évolutions politiques et fut nommé préfet de la Charente-Inférieure, puis de l'Allier. On retrouvera dans ce volume le nom de ses fils, qui furent des plus intimes amis de Delacroix.

L'autre témoin, Jean-Henri Riesener, était fils du Riesener, un des célèbres fabricants de ces meubles délicieux qui font la gloire du XVIIIe siècle. Le fils qu'il eut de la veuve OEben, Henri Riesener, élève de Vincent et de David, peignit avec distinction le portrait à la miniature et à 'huile. Eugène Delacroix, pendant ses vacances, fréquentait son atelier et l'on peut croire que les encouragements de cet oncle artiste décidèrent de sa vocation.

Sur un petit calendrier relié en maroquin rouge avec le

titre : le Lever du Rideau, *pour l'an douzième de la République française* (*année* 1804, *ancien style*), on rencontre des dessins enfantins à la mine de plomb : une marguerite, un profil de jeune homme, deux urnes, deux bonshommes debout; puis ce gentil envoi, écrit d'une grosse plume, entre des traits rayés :

Mon cher Henri, je t'aime de tout mon cœur, je pense à tout moment à toi, je voudrais te voir pour te caresser. Reviens bien vite pour faire notre bonheur.

Eugène Delacroix.

Cet « Henri » était son frère, que nous verrons mourir à Bordeaux, et qu'il aima toujours passionnément.

L'original de la lettre suivante, — qui nous a été confiée par M. Benjamin Fillon, le riche et libéral collectionneur d'autographes, — porte en tête « le 25 Août ou *Auguste* si cela vous plaît. » Elle est adressée « à monsieur, monsieur Jules Allard, rue St. Jacques, n° 297, à Paris. » On n'a conservé aucun souvenir de ce M. Jules Allard, qui ne fut sans doute qu'un ami de collège et ne pénétra pas dans les intimités continuées. On lit sur l'adresse, écrit par une main étrangère, « 5 Auguste 1813. » Il faut vraisemblable-restituer « 1815. » En 1815, Delacroix était encore au lycée impérial Louis-le-Grand.

Nous avons, — pour cette fois, comme pour le plus souvent qu'il nous était possible, — conservé scrupuleusement l'orthographe.

Que les résolutions humaines sont peu de chose! Qu'il est vrai que nous ne batissons que sur du sable, que nous voyons s'écrouler *sous le brillant édifice qu'il soutenait* (continuation de la métaphore). Si jamais on a parlé philosophie avec raison, je crois que l'occasion en est assez belle et qu'il sera difficile de trouver lieu à plus de beaux raisonnements sur l'instabilité des choses d'ici bas. Je comptais, mon cher ami, te voir samedi dernier; j'ai vu mes espérances trompées sans te soupçonner d'inexactitude; pensant bien que tu avais été retenu par des empechements majeurs. Ce qui me contrariait surtout était de ne pouvoir te presenter à Mr Guillemardet qui eut été enchanté de te voir et qui ne t'attendait pas avec moins d'impatience que moi. Mais ce n'est pas là le pis de l'histoire. Je dois t'avoir parlé dans ma derniere lettre, si je ne me trompe, d'un voyage que je me voyais sur le point de faire. Tu me donnes rendez vous pour demain à 11 heures et je pars à six heures du matin! Je suis au désespoir de ce contre temps. Juges si j'ai sujet de philosopher. Il faut cependant bien se consoler en pensant que je serai de retour dans un mois et que nous aurons encore le temps de nous voir amplement avant la fin des vacances. Pour ne pas nous oublier entierement, nous ecrirons, je pense, regulierement. L'endroit n'est pas très-loin et nos ports de lettre nous couteront moins que d'ici à Angoulême.

J'ai été ce matin chez M. Guérin lui faire mes adieux. J'y ai admiré les beaux tableaux qu'il exposera au curieux, le Salon prochain. J'ai du regret de ne pouvoir cette année etudier chez lui, mais, quand je ne serai plus à ce Lycée, je veux y passer quelque temps pour avoir au moins un petit talent d'amateur. Je m'aperçois de la longueur énorme de ma lettre. Jamais, je crois, je n'en ai écri d'aussi volumineuse; et quand je t'entretiendrais pendant une heure de mille autres sottises qui ne t'interessent guère je n'en serais pas moins affligé de te quitter, ni plus attaché à ta personne.

Sois assuré, mon cher ami, du sincere attachement que je te voue pour la vie.

EUGÈNE DELACROIX.

P. S. Tu ne trouveras pas mauvais sans doute que je fasse lire cette lettre à Guillemardet, qui a dîné aujourd'hui avec moi, et que je regarde déjà comme ton futur ami.

Adresse moi tes lettres, à Vallemont, Seine Inférieure.

A propos pour que tes lettres me parviennent franc de port tu n'auras qu'à les mettre chez nous, un monsieur se charge de me les faire tenir.

Philarète Chasles a tracé de souvenir, dans ses *Mé-*

moires (1), un portrait de l'Eugène Delacroix d'alors, qui semble avor été fort ressemblant :

« ... J'étais au lycée avec ce garçon, olivâtre de front, à l'œil qui fulgurait, à la face mobile, aux joues creusées de bonne heure et à la bouche délicatement moqueuse. Il était mince, élégant de taille, et ses cheveux noirs, abondants et crépus, trahissaient une éclosion méridionale...

» Eugène Delacroix couvrait ses cahiers de dessins et de bonshommes. Le vrai talent est chose tellement innée et spontanée, que, dès sa huitième et neuvième année, cet artiste merveilleux reproduisait les attitudes, inventait les raccourcis, dessinait et variait tous les contours, poursuivant, torturant, multipliant la forme sous tous les aspects avec une obstination semblable à de la fureur... Tout était véhément chez Delacroix, même son amitié qu'il m'a conservée jusqu'à la mort... »

Le docteur Véron, dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, s'est donné aussi pour un des compagnons de classes de Delacroix. Les vrais amis furent Guillemardet, Piron et Soulier.

—◇—

A PIERRET

11 décembre 1817.

M. Pierret travaillait comme secrétaire chez Baour-Lormain, poète et dramaturge.

Viens me voir, mon cher ami, tu me feras un

(1) T. Ier, p. 329; édition Charpentier, 1877.

grand plaisir. C'est bien fâcheux que tes soirées soient occupées chez Baour; mais si tu pouvais en sacrifier une petite, tu serais bien aimable. Je suis dans une drôle de position. Je ne sais comment ça se fait, je suis toujours sur l'escalier, et toute le journée je descends dans la cour pour remonter et pour redescendre. Certain bruit de porte que tu connais retentit à tout moment à mon oreille, et souvent j'entends, quand rien ne retentit. J'ouvre la porte, je m'avance d'un air indifférent et une face à culottes sort de cette porte maudite qui fait tant de train à mon tympan. J'entends encore le bruit, j'accours comme un fou, et je m'arrête la main sur le loquet; je balance, j'écoute au travers des fentes et j'ouvre; je met le nez dehors, j'entends un frou-frou de sylphide. Le porte d'en haut se referme et je n'ai rien vu. Cependant la persévérance est une belle chose.

Je ne veux pas me rendre intéressant et te dire que je n'ai qu'une seule idée. J'en ai d'autres, mais elles me ramènent toujours à une qui les colore toutes et qui me tient dans une douce moiteur d'âme, tantôt chaleur, tantôt frisson. Je dévore ma journée. C'est une corde que je file en tirant à moi les nœuds. Il me semble que j'attends quelque chose qui ne vient jamais. Quand je lis, les caractères se brouillent. Je pose le livre et je me prends la tête en fermant les yeux, les pieds sur les tisons. Et bien, ce n'est pas encore ça qu'il me faut. Je me lève et je me pro-

mène et je décroche ma guitare, et je suis sur l'escalier une guitare dans la main.

Sait-tu bien qu'au milieu de tout cela je ne m'avoue pas vaincu? C'est une fumée qui me fascine un moment; mais je vois qu'au bout du compte, et franchement, cela ne durera qu'autant que je ne me monterai plus la tête. Et puis, vogue la galère...

Franchement aussi cela vaut la peine. Les jolis yeux! Limpides comme de belles perles, et fins et doux comme un velours. Pardon de l'image qui n'est qu'une bêtise. Le nez est assez original; la narine est retroussée fièrement et s'enfle de temps en temps à l'unisson des prunelles qui se dilatent et se remuent. La bouche est d'une élégance charmante. Mais le triomphe de cette tête c'est dans son contour. La joue, le petit double menton, la manière dont tout cela se porte sur le col vaut des autels. Oh! la singulière petite femme! Je ne sais que penser!...

Ton ami.

A M. PIERRET

Mardi soir.

Oh! mon ami ; je veux absolument te parler ce soir, parce que je suis plein ; et si plein que

tout est en confusion en moi et que je ne sçais que dire, ni par où commencer. Ce soir j'ai fait à coups de dictionnaire une pauvre lettre qui dira ce qu'elle voudra ; je ne la comprends pas plus qu'il ne faut et Dieu sçait si elle sera comprise d'autrui. Mon âme était en suspens et tiraillée d'un côté par l'oreille, de l'autre par l'envie de dire des choses qui aient le sens commun.

A neuf heures je fus averti et en quatre sauts je fus en haut. J'y trouve qui tu sais, fidèle à sa douce coutume. J'avais aujourd'hui le sang plus fouetté qu'à l'ordinaire et je la trouvais dix fois plus aimable. Un instant après mon argus en tablier gras s'avise de sortir pour aller chercher quelque godiveau ou quelque chair à saucisse, pour sa daube qu'elle est en train de farcir. Grande affaire pour elle, bonne affaire pour nous ! Pan ! je mets les verroux et nous voilà seuls, assis sur une chaise, et bientôt genoux contre genoux. O Dieu, jamais je ne sentis mon cœur battre avec cette force. Yorick penche sa tête sur le sein d'Eliza. Yorick saisit Eliza par sa taille légère et l'attire à son tour près de ses lèvres... Mais un moment, arrête, que te figures-tu ? Peut-être t'ai-je donné à entendre que j'avais conquis le but. Hélas, au milieu de ma tension physique et morale, au moment où les désirs effrontés donnent à l'âme le courage d'un demi-Dieu, on frappe... Au diable le frappeur et j'embrasse sur l'autre joue... Je m'arrête, nous

écoutons et deux haleines précipitées et suspendues écoutent le silence, comme dit le poète, et je n'entends que les pulsations de mon cœur. Ami de la vertu ! c'était ma sœur... Loquet fut tiré et la beauté déconcertée se voila de rougeur. Froidement irritée, ma sœur fit son entrée d'un air boudeur à faire fuir les petits garçons dans les rues ; elle n'en voulait qu'à sa daube et cherchait sa cuisinière. Elle était fâchée, il y avait peut-être de quoi pour elle. Au fait, c'est un sot métier de venir se casser le nez contre une porte où on fait l'amour : mais que diable, il faut que l'amour se fasse et tant pis pour les rabatjoies. Enfin que te dire j'étais furieux et j'aurais écrasé la maison si j'avais eu à ma disposition un tonnerre. Heureusement le fleuve est rentré dans son lit et je vais me mettre dans le mien, un peu plus calme qu'il y a une heure. Enfin adieu, bonsoir, aime bien ta Fanchette et ton ami

YORICK.

Dans l'un des extraits qui suivent (donnés par M. Piron), on voit déjà poindre un désir de ce voyage en Italie, qui était pour tous les jeunes artistes d'alors l'idéal du complément d'éducation, et que ne réalisa jamais Delacroix.

A F. GUILLEMARDET

1818.

... Il y a une chose qu'on regrette toujours, quelque part qu'on la laisse : c'est l'amitié. Je crois ne t'avoir pas vu depuis un an. Combien nous est-il arrivé de rester ainsi sans nous voir? Toi-même, il y a peut-être des semaines que tu n'as vu P..., mais, quand on respire le même air, c'est presque comme si tu le voyais. On se sent proche les uns des autres, parce qu'on sait qu'en faisant quelques pas on se retrouve. Maintenant au contraire je cherche à me rappeler vos traits. Hier, en trottant sur la grande route, je me disais tout en rêvant : « Où sont-ils à cette heure? Peut-être à table, peut-être à la queue du spectacle à s'entretenir de l'absent. » Il y eut pendant quelques instants un ciel magnifique que j'admirais avec bonheur, et je pensais que peut-être vous en faisiez autant. Je ne puis en vérité penser sans un serrement de cœur aux longues années que je passerai en Italie loin de vous et loin de tous ceux qui peuvent s'intéresser à moi...

A FÉLIX G.

De la forêt d'Axe, 1818.

... Qu'il vaut bien mieux n'avoir d'autre souci que de causer avec ses amis, et lire de l'Horace au coin de son feu!... Horace est à mon avis le plus grand médecin de l'âme, celui qui vous relève le mieux, qui vous attache le mieux à la vie dans certaines circonstances, et qui vous apprend le plus à la mépriser dans d'autres. J'ai fait un peu de latin pendant ces vacances...

A FÉLIX GUILLEMARDET

1818.

... Dis-mois encore, à travers toutes ces choses, quels sont tes travaux, tes pensées et tes projets. Moi, je n'ai pas plutôt revu cet endroit auquel j'aspirais, que je me suis pris tout de suite à regretter ce que j'avais laissé à Paris dans toi et dans Piron. La chasse est une chose fort agréable; mais comme je suis peu adroit et que cet exercice demande une fixité d'idées sur une seule chose qui n'est que fati-

gante pour celui qui n'en est pas passionné, je me dégoûte facilement : aussi c'est avec plaisir que je retrouve la lecture quand je rentre tout fatigué et tout crotté. Et toi, te reposes-tu avec Virgile et Horace de tes plaisirs campagnards?...

A PIERRET.

A la maison des Gardes, de la forêt de Boixe,
18 septembre 1818.

Il n'y a rien de plus facile, mon cher ami, que de promettre d'écrire, et rien de plus difficile que d'écrire. Depuis près de quinze jours que je suis arrivé, je mène ici une vie de paresseux, et cependant je n'ai pas encore trouvé le temps de t'envoyer de mes nouvelles et de te demander des tiennes. Il me semble que je suis ici dans un pays inconnu du reste de la terre, où il n'y a ni almanachs ni pendules, et où j'oublie moi-même que j'existe. Tu peux te figurer la vie que je mène, d'abord par mon logis et par sa situation. Je suis placé à peu près au centre d'une forêt de 4,500 journaux d'étendue, à l'endroit où se croisent deux allées d'une trentaine de pieds de large, dont une a de longueur et en ligne droite deux

grandes lieues des environs de Paris. C'est dans ce lieu, que l'on appelle dans le pays *la Croisée*, qu'apparaît, quand on a le nez dessus, une maison blanche à contrevents verts dont le premier étage manque, ce qui par conséquent la réduit à un seul rez-de-chaussée. Au dehors elle n'a point l'apparence de certaines maisons du pays; mais au dedans elle est aussi commodément et même aussi élégamment distribuée qu'une maison de Paris; ce qu'elle n'a point de commun non plus avec les habitations des gens riches de la contrée, ce sont partout de grands et véritables poulaillers, avec des papiers de cabaret sur les murs du salon et point sur les autres murs, de grandes poutres déjetées dans les plafonds et les planches enfoncées sous les pieds : ce qui rend notre maison un objet de jalousie pour tous les voisins, j'entends pour ces voisins de deux ou trois lieues de distance. Je me lève de fort bonne heure; quelquefois avec le soleil. Je sors quelquefois seul, quelquefois accompagné, mais toujours avec un chien et avec un bon fusil qui ne me quitte presque point. Je marche pendant trois ou quatre heures sans m'arrêter, brûlant de la poudre et me déchirant à poursuivre du gibier dans des fourrés et dans de verdoyantes clairières.

Je me plais beaucoup à chasser. Quand j'entends le chien aboyer, mon cœur palpite avec force et je cours après mes timides proies avec une ardeur de

guerrier qui franchit des palissades et s'élance au carnage; je ne suis pas mécontent de mes essais et je ne me serais pas cru capable de brillantes prouesses à la chasse; j'ai déjà tiré au vol deux beaux perdreaux rouges sans compter le menu volatile; et tu dois savoir qu'il est fort difficile de tirer au vol surtout pour un apprenti. Les gardes admirent ce qu'ils appellent de beaux coups et me pronostiquent de l'habileté. Si tu n'as pas encore tué de perdreaux, je t'avertis que c'est une des jouissances de la vie qu'il te reste à éprouver. Rien même qu'en voyant tomber un oisillon on se sent ému et triomphant comme celui qui découvre dans l'instant que sa maîtresse l'aime.

Au moment où je t'écris ceci je ne puis m'empêcher d'éprouver un contre-coup qui me ramène en d'autres idées qui me reviennent souvent dans le cœur. Il me ramène aussi à te parler un peu, non pas de tout ce que je fais ici, qui est peu fait pour t'intéresser, mais de toi, mais de notre amitié à tous deux, mais des sentiments de l'un et de l'autre, étrangers à notre amitié, mais que la confiance mutuelle a rendus communs à tous deux. Quelque plaisir que l'on trouve dans une vie nouvelle et agissante, elle ne peut éteindre la mémoire des doux nœuds que l'âme a formés dans d'autres lieux, dans d'autres temps. On ne conserve dans la vie que la mémoire des sentiments touchants; tout le reste est moins même que

e qui s'est passé, parce que rien ne lui prête plus le couleurs dans l'imagination. Avec quel bonheur e me rappelle nos douces conversations, nos chers panchements! Avec quel plaisir je t'embrasserai à non retour, toi, mon bon ami, qui as écouté toutes nes folies! Que tu vas trouver froid à ton tour le ommencement de cette lettre! Au milieu de mes ccupations dissipantes, quand je me rappelle quelques beaux vers, quand je me rappelle quelque ublime peinture, mon esprit s'indigne et foule aux ieds la vaine pâture du commun des hommes. De nême quand je pense à mes affections, mon âme mbrasse avec ardeur la trace fugitive de si chères dées. Oui, j'en suis sûr, la grande amitié est comme e grand génie, le souvenir d'une grande et forte mitié est comme celui des grands ouvrages des énies... Quelle vie ce doit être que celle de deux oètes qui s'aimeraient comme nous nous aimons! e serait trop grand pour l'humanité. Te souviens-tu le certaine conversation que nous eûmes quelques ours avant mon départ? Je t'ai dit que c'était à haque ami à sentir la part d'affection qu'il a droit l'attendre dans les affections de son ami. Je te le rééte et je désire que tu sentes juste.

Je t'ai promis de t'écrire le premier : comme Félix ne l'a demandé aussi, vos deux lettres partiront en nême temps; c'est ce qui m'a empêché de vous les aire parvenir par Piron, parce qu'alors il aurait fallu

lui écrire le premier aussi. J'attends de vous deux la plus longue lettre possible, surtout moins de retard que je n'en ai mis moi-même. Viennent donc les soirées d'hiver qui chassent les soucis au coin d'un bon feu, et cette soirée de la Saint-Sylvestre où nous renouons chaque année un pacte fraternel. Adieu, mon cher ami, je te quitte pour le dîner; c'est bien mal à moi sans doute, mais comme on ne peut pas vivre sans dîner et qu'on ne peut pas s'aimer sans vivre, je vais dîner. Adieu, adieu, adieu. Ces trois mots-là me furent chers dans un temps. Malheureux temps! heureux temps!... Adieu.

Ton ami pour la vie,

EUGÈNE DELACROIX.

Poste restante à Maules (département de la Charente).

La Saint-Sylvestre, dont il est question ci-dessus, et dont il sera question bien souvent encore, avait été réglée de telle façon que l'on devait la fêter, à tour de rôle, chez chacun des trois amis. M. Pierret avait conservé dix-huit albums, consacrant tous, par des dessins, le souvenir de ces solennités cordiales. Il y en a dix jusqu'à 1842. Il manque un dessin dans l'album de 1832. On verra plus loin où était Delacroix à cette date. Après la mort de M. F. Guillemardet (1840), et jusqu'en 1854, l'ordre fut moins strictement suivi. Quelques Saint-Sylvestre se célébrèrent chez M. Frédéric Villot, quoique celui-ci ne fût pas un des amis de la première heure.

A PIERRET.

A la maison des Gardes, 23 octobre 1818.

J'ai reçu ta lettre hier soir seulement. Il y avait longtemps que l'on n'avait envoyé des messagers à Maule pour en retirer, et moi qui ne faisais attention qu'à ton silence, je trouvais bien long le temps qu'elle mettait à venir. Fou que tu es, ton cœur qui parle toujours plus haut que ton esprit te fait illusion sur cet esprit simple et juste; ta lettre est une lettre éloquente, car, comme dit Jésus-Christ, c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle, et ton cœur était plein, j'en suis sûr, comme est le mien quand je t'écris. Mais prends garde d'être la dupe de ce cœur; en lisant certaines lignes de ta lettre, je n'ai pu me défendre d'une tendre indignation et il ne m'en reste à présent que de tendres reproches à te faire. Mon pauvre ami, tu ne me connais pas mieux que tu ne te connais toi-même, et je suis loin de me connaître entièrement. Ce n'est pas entre nous au moins qu'il peut se glisser quelque dissimulation sur ces petites idées d'amour-propre qui très-souvent ne m'ont pas été étrangères et tu t'en souviens bien, mais qui n'étaient pas de longue durée. Ce n'est pas à dire que je me crois capable de quelque chose, et ce que je t'écris ici je ne veux le dire à personne.

Mais c'est un mystère si confus, qu'il n'y a que toi encore qui en connaisse un coin, j'en suis sûr, et cela, parce que j'ai eu la vanité de te parler quelquefois de moi. Mais il y a bien loin des rêves d'un enfant à ce rameau dor, qu'il n'est donné de cueillir qu'aux favoris de la Nature, et rien qu'en écrivant ces lignes, je me trouve si véritablement ridicule, qu'il me prend envie de les anéantir, de les oublier et d'oublier de même tous les endroits de ta lettre qui réveillent ces idées dans mon esprit.

Représente-toi ta lettre, trouvée par quelqu'un de ma connaissance, quels éclats de rire, quelle pitié! Mais mon ami, je t'afflige ici, je n'en doute pas, car comme je suis sûr que tu m'aimes, la seule idée de voir rire de ton ami doit te révolter et ainsi fait-elle chez moi. Que nous importe le génie, à nous autres, bons amis? Si nous en avons, heureux si nous l'ignorons jusqu'au moment où l'envie viendra nous le révéler. Le bonheur d'un homme qui sent la nature, c'est de la rendre.

Cent fois donc heureux celui qui la réfléchit comme un miroir sans s'en douter, qui fait la chose pour l'amour de la chose et non pas avec la prétention d'être le premier. C'est ce noble abandon qu'on trouve dans tous les vrais grands hommes, dans les fondateurs des arts. Je me figure le grand Poussin, dans sa retraite, faisant ses délices de l'étude du cœur humain, au milieu des chefs-d'œuvre des an-

ciens et peu soucieux des académies et des pensions de Richelieu. Je me figure Raphaël dans les bras de sa maîtresse, passant de la Fornarina à la *Sainte-Cécile*, faisant des tableaux et des compositions sublimes, comme les autres respirent et parlent, tout cela avec une inspiration douce et sans recherche. O mon ami, quand je songe à ces grands modèles, je ne sens que trop que je suis loin non pas seulement de leur divin esprit, mais même de leur candeur modeste. Apprends-moi à étouffer des élans ambitieux, et quand j'aurai le bonheur de te revoir, retiens-moi dans la route ferme et humble que je me suis tracée.

... Toute ta lettre n'a pas été comme les rêveries dont je te parlais là-haut. Ah! la bonne lettre. Que tu as bien trouvé le secret de m'intéresser! J'y pense toujours. Il y a un an que je l'ai connue. J'y pense presque toutes les nuits. Il y a tant de douceurs dans cette amertume même que je fais mon bonheur de me ronger et de me persécuter en roulant de mille manières cette image dans mon esprit. Que deviendrais-je sans les longues soirées d'hiver où j'affrontais le froid avec tant de plaisir pendant des heures, pour une ou deux minutes de bonheur! Que peut-on comparer à cette douce attente dans l'obscurité des nuits, à cette entrevue furtive qui s'évanouit dans l'instant, et vous laisse muet, et, le cou tendu, suivre des yeux ce que vous ne voyez plus? Et pourtant à

quoi s'en tenir ? Quel abîme que ces cœurs charmants! Quand je revenais de passer une bonne soirée avec toi, je faisais déjà mes plans, je calculais toutes les possibilités, je réunissais toutes les chances que j'aurais de dire ce soir-là deux ou trois mots, toujours les mêmes, et souvent rien; car le plus souvent je ne savais rien dire que demander toujours ce qu'il me fallait toujours prendre. Tu as raison, la douleur de perdre ces biens-là est trop vive. Quand je pense à la dernière lettre, aux derniers adieux qu'on m'y signifie, et, en même temps, à la dernière entrevue si longuement scellée aux jours qui suivirent la séparation, je ne sais sur quel côté dormir et je me remue comme un homme qui a la fièvre.

... Il faut, cet hiver, nous voir bien souvent; lire de bonnes choses. Je suis tout surpris de me voir pleurer sur du latin. La lecture des Anciens nous retrempe et nous attendrit; ils sont si vrais, si purs, si entrants dans nos pensées! Je vais te mettre ici un petit morceau mal traduit, mais qui te donnera l'envie de lire l'original. J'ai été ému jusqu'aux larmes en le trouvant. Il y a dans ces vers un abattement, un malaise, le dégoût d'un homme qui se heurte partout pour trouver des distractions, et à qui tout rappelle son déboire. J'espère, dans le papier qui me servira de supplément, trouver encore de la place pour te parler encore d'autre chose que de Virgile. Mais je n'ai pas résisté au plaisir de te faire lire ceci. Il y

a, du reste, quelques rapports peu éloignés de ma propre situation. C'est peut-être ce qui me l'a fait sentir avec tant d'ardeur. Ne t'attaches donc point au style, mais à la manière dont je peux avoir senti et indiqué quelques intentions. C'est dans l'églogue dixième. Virgile feint que Gallus, son ami, abattu par la perte de sa maîtresse qui l'avait abandonné pour suivre à la guerre un officier romain, s'est retiré dans les forêts, et que les dieux s'intéressant à son sort font tous leurs efforts pour le tirer de sa noire mélancolie (1). « Mais Gallus, accablé de tristesse : au moins, dit-il, Arcadiens, vous chantez tout cela dans vos montagnes ; Arcadiens, vous seuls êtes habiles à chanter. Oh ! que mes os reposeront mollement si quelque jour votre flûte répète mes amours ! Et que ne suis-je un des vôtres, que ne suis-je le gardien de vos troupeaux ou le vendangeur de vos grappes muries ! Eh quoi ! si j'aimais alors une Phillis, si j'aimais une autre Amyntas, ou que j'eusse quelqu'autre objet de ma tendresse, je l'aurais près de moi, parmi

(1) Voici le début de ces quarante vers charmants :

Tristis at ille : « Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris : soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !...

Voici encore le brûlant soupir qui les termine :

Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori !

les saules, mollement étendue sous la vigne flexible. Qu'importerait alors qu'Amyntas fût noire! Les violettes aussi sont noires, le vaciet aussi est noir. Pour moi Phillis enlacerait des fleurs cueillies de sa main. Pour moi chanterait Amyntas. Là, nous trouverions les fraîches fontaines, les vertes forêts, les prés tendres et fleuris, où je voudrais près de toi, Lycoris, voir les années consumer ma vie.

« Maintenant, ô Dieux, un amour insensé te captive au milieu des terribles fureurs de Mars, parmi les traits et les ennemis farouches. A cette heure que ne puis-je en anéantir la pensée : loin de la patrie, seule, sans ton Gallus, cruelle, tu affrontes les neiges des Alpes et les froids mortels du Rhin. Ah! puissent les froids épargner ta faiblesse! Ah! puissent les glaçons tranchants ne point blesser tes pieds délicats.

« Je l'ai résolu : les vers que j'ai composés dans le rythme de Chalcis, j'irai les soupirer sur le chalumeau du pasteur de Sicile. Ah! sans doute il vaut mieux souffrir parmi les retraites des bêtes sauvages et graver mes amours sur l'écorce tendre des arbres. Ils croîtront : ô mon amour, tu croîtras avec eux... Je veux aussi m'égarer sur les sommets du Ménale, au milieu des nymphes, ou bien j'irai poursuivre les ardents sangliers. Les froids les plus insupportables ne m'empêcheront pas d'entourer de mes chiens les bois de Parthénie. Je crois déjà me voir parmi les

roches et les forêts mugissantes. Je jouirai, quand de l'arc vigoureux des Parthes je ferai siffler mes flèches... Ah! comme si tout cela pouvait me guérir de ma passion insensée, comme si l'amour apprenait à s'adoucir par les souffrances des mortels... Ah! voilà déjà que les Hamadryades, les vers eux-mêmes, cessent de me plaire. Loin de moi encore, ah! loin de moi, forêt! Quand au milieu des glaces nous irions boire de l'eau de l'Hèbre, quand nous affronterions les neiges et les pluies sans fin d'un hiver de Sithonie, quand aussi nous irions garder nos troupeaux sous le soleil dévorant d'Éthiopie, où l'écorce brûlée se dessèche au haut de l'orme, tout cela, tous les plus durs travaux ne sauraient changer l'Amour. Sa force est au-dessus de toutes les forces, et nous aussi, cédons à l'Amour. »

... Je reprends ma lettre. Fais de mon latin et de ma traduction tout ce qu'il te plaira. Ce malheureux courrier qui me pousse brouillonne mes idées et m'empêche de te dire tout ce que j'aurais voulu. Tous les soirs et tous les matins je relis ta lettre et je trouve des choses si tendres et si reconnaissantes pour tous tes sentiments, malheureusement j'oublie tout quand je viens à écrire. On a beau dire, quand on est plein d'un sentiment, on est malpropre à l'exprimer, à le rendre avec énergie; je parle au moins du sentiment de l'amitié et de celui de l'amour. Quand je veux parler de tous les deux, je ne trouve que des

redites éternelles. En relisant l'article de ma lettre qui occupe la troisième page, je me dis : est-il possible qu'on parle avec cette niaiserie, cette froideur, d'une chose qui remue si fortement quand on se retourne sur soi-même? Je crois aussi que ce sentiment est si fort que le plus éloquent homme de la terre n'a jamais dit tout ce qu'il sentait ; que ce sentiment-là a, pour celui qui l'éprouve, des trésors de jouissances intimes qu'il ne pourra jamais réfléchir dans l'âme des autres. Je sais que j'ai lu dans Rousseau la peinture d'un amour supérieur à tous. Je sais aussi qu'en même temps, moi qui n'ai point l'âme et la chaleur de Rousseau, moi qui n'ai point dans ce temps la passion de Saint-Preux, j'ai trouvé au dedans de moi quelque chose de plus actif que toutes ces lignes brûlantes. Peut-être que tout cela s'accorde mal avec le travail et la lime d'un écrivain qui polit sa période pour la faire imprimer. Essaye, toi qui as de l'âme, d'exprimer ce que tu as senti de plus fort, tu croiras exprimer le sentiment de quelqu'autre que toi-même, ou tu perdras toi-même, dans la mémoire de ton cœur, les traces fugitives de ton propre sentiment.

Mais voilà qu'au milieu de ma péroraison, j'ai oublié toutes sortes de choses matérielles que je devais aussi te dire. Où en suis-je?... J'oubliais le principal. Réponds-moi de suite et courrier par courrier, envoie-moi encore une lettre et passe la nuit à la

faire longue, longue. Va chez un papetier te faire battre du papier bien fin pour pouvoir en mettre plus. Il y a peu de temps, ne le néglige pas, je t'en supplie.

Rends-moi un service. Si tu en trouves le moment, va au Musée, tu diras de ma part au jeune homme qui copie le *Concert*, du Dominiquin, le même pour qui je te donnai une lettre avant mon départ, et que j'estime beaucoup, que je le prie de recevoir mon souvenir; dis-lui que je voulais lui écrire par ce courrier, pour le prier de penser aussi à moi qui l'aime beaucoup, mais que j'ai été tellement pressé que je ne l'ai pas pu faire.

Adieu, adieu, adieu, prompte réponse.

Ton ami pour la vie.

EUGÈNE DELACROIX.

Les amis de jeunesse de Delacroix que nous avons consultés à propos de ce « jeune homme, » qui copiait un *Concert* restitué depuis à Leonello Spada, pensent qu'il s'agit très probablement de Poterlet. Né à Épernay en 1802, Poterlet avait alors seize ans. Il était élève de Hersent. On a de lui, au Louvre, un tableau spirituel et bien peint, dans le goût de Bonington, la *Dispute de Vadius et de Trissotin chez les Femmes savantes*. Il est mort de la poitrine, en mai 1835.

Delacroix en parlait comme d'un artiste très doué, mais incomplet. « Quand Poterlet, nous disait-il un jour en nous montrant une de ses copies, en était à faire les mains ou les pieds dans un tableau, il venait me chercher. Je les lui faisais et il me donnait en échange une copie d'après les maîtres coloristes, qu'on aurait pu confondre avec celles de Bonington. »

La pensée de gloire qui rayonnait dans le cerveau de Delacroix à l'aube de sa vie fut traduite par lui en peinture, plus de vingt-cinq ans après. Il envoya au Salon de 1845 : « la Sibylle montrant, au sein de la forêt ténébreuse, le rameau d'or, conquête des grands cœurs et des favoris des dieux. » Cette *Sibylle* (elle ne trouva un acquéreur qu'à la vente posthume de l'atelier!) avait les yeux ardents, la bouche hautaine, le geste noble, la souple allure de Mlle Rachel, que Delacroix admirait passionnément.

A PIERRET

Le 6 novembre 1818.

... Mon départ est bien prochain.

... Quel plaisir crois-tu que je sois venu chercher ici ? A quoi penses-tu que je m'occupe quand je veux passer des moment délicieux ? Je me recueille ; j'oublie tout ce qui m'entoure, je pense à ce qui m'est encore cher sur la terre. Je ne suis heureux, tout à fait heu-

reux, que lorsque je suis avec un ami... Il m'arrive aussi que, dans mes rêveries, je pense à un temps que mes vœux appellent certainement : c'est celui de mon séjour à Rome... Ah! il m'arrivera, quand je serai dans cette ville, trésor de jouissance pour le pauvre peintre éloigné de tout ce qu'il aime, comme il m'arrive souvent dans les parties où je vais parfois ici : on me poste, on me dit « le lièvre va vous passer, tenez-vous sur vos gardes; » et moi j'oublie mon lièvre... Je ne te verrai donc point près de moi, admirer les Loges et toute cette belle Rome? Où seras-tu?

J'ai appris par la *Minerve* que l'ouvrage de ton ami Baour allait paraître. Je suis impatient de savoir s'il fera tomber sur toi une pluie de napoléons solides, une partie de sa gloire et de son profit. Je me promets aussi de faire connaissance avec le nouvel embryon qu'on appelle le *Conservateur*, et qui ne respire encore que dans un prospectus, avec peut-être un ou deux numéros. Nous verrons cela.

Je serais bien content aussi, car je ne finis pas, si nous pouvions encore cette année assister à l'ouverture du cours de Cousin qui, j'imagine, n'est pas encore commencé!

A M. SOULIER

PLACE VENDÔME

(*La lettre est tout entière en anglais.*)

10 décembre 1818.

Dear friend... I conjure you to excuse my bad English language... I have a little time part; with your obligeant lessons, I will better speak and write in that fair tongue, in which I am so desirous to be readly instructed...

... Si M. Raisson avait la complaisance d'aller samedi matin à l'atelier de M. Guérin, ou de venir, aussi le matin, dimanche chez moi, nous arrêterions ensemble le jour où nous pourrions nous entendre pour notre entreprise d'enluminure (of colorage), que je désire voir bientôt terminée.

Votre,

E. D.

Horace Raisson, homme de lettres et journaliste, a été un des collaborateurs de Balzac. Delacroix ne l'aimait pas. On lira dans une lettre datée de 1821 :... « Raisson n'est point

changé : il est menteur et suffisant comme devant. Ce sera toujours, dans la peau d'un badaud, le plus gascon que je connaisse. »

M. Soulier croyait cette lettre la première qu'il eût reçue d'Eugène Delacroix. Il le connaissait depuis 1816. Il lui avait enseigné l'aquarelle, procédé de peinture alors presque inconnu en France et que lui-même avait appris, en Angleterre, de son ami Copley Fielding. M. Soulier donnait aussi des leçons d'anglais à l'académicien Andrieux. « Mes autres soirées, dit-il dans une note jointe à la copie de cette lettre, étaient consacrées à réunir quelques jeunes gens dans mon humble chambrette, la plus haute de la place Vendôme, à l'hôtel du Domaine extraordinaire, où j'étais surnuméraire et secrétaire de l'intendant, le marquis de la Maisonfort. Horace Raisson était dans mon bureau au secrétariat, et ce fut lui qui m'amena Eugène Delacroix, » qui déjà appartenait à l'atelier de Guérin. L'étude de la langue anglaise allait conduire celui-ci rapidement à l'admiration passionnée de Shakspeare et de Byron.

« L'enluminage, ajoute encore dans sa note M. Soulier, était une invention de Raisson pour nous faire gagner quelques sols. Nous avions fini par faire des dessins de machines pour joindre aux brevets d'invention. Je faisais le dessin linéaire et Eugène le lavis, les bois de diverses teintes. Tout cela avait un certain éclat. Lorsque je portai à Eugène le prix de son travail, il était juché, dans le grand Salon, au haut d'une immense échelle, copiant des têtes dans les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse. C'est, je crois, le premier argent qu'il ait gagné avec son pinceau, en imitant le bois, le fer, et en lavant tout cela à l'aquarelle.

Nous étions fort joyeux d'avoir gagné douze louis en nous amusant dans ma petite chambre et en plaignant les pauvres gens appelés à exécuter nos dessins. »

A M. J.-B. PIERRET JEUNE

RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, N° 50, A PARIS

(*Lettre timbrée, Maule* 1819.)

Lundi 6 septembre.

Mon cher ami,

Nous sommes arrivés ici dimanche matin, fort fatigués du voyage le plus malencontreux qui soit possible. Quand nous partîmes le ciel était gris et noir : j'étais de mauvaise humeur. Je m'étais précipité dans cette voiture ayant eu à peine le temps d'arranger mes affaires et d'emballer ce que je voulais ; et puis je voyais se mouiller des yeux, de pauvres yeux que je ne verrai probablement plus. La pauvre fille allait çà et là, emballant tout de travers, puis s'arrêtant au milieu de son occupation la main sous le menton et sanglottant en silence. Je m'en voulais de la laisser sans avoir pu faire pour elle ce que j'aurais désiré, et encore plus d'avoir reçu tous ses sacrifices, d'em-

porter peut-être quelques-unes de ses affections sans en être digne. Cependant je la regrettais, non par mes sens je t'assure, mais mon cœur en avait pitié. J'ai béni le ciel de lui avoir fait rencontrer dans la bonté de ta famille un secours bien nécessaire. Tu me diras comment elle s'en tire et si elle ne vous est pas trop inutile.

Pour revenir à ce voyage, le temps devint tout à fait mauvais peu après le commencement de la nuit. La voiture avait été mal arrangée dans l'intérieur et les paquets, placés trop précipitamment, gênèrent beaucoup. Le vent et la pluie fine qui tombait en abondance se mirent de la partie et nous furent désagréables à l'excès. Vers quatre heures du matin, à neuf ou dix postes d'Orléans, le postillon nous dit, en changeant les chevaux, que le coffre de devant était détaché et sur le point de partir. Je vis avec une douloureuse surprise non-seulement qu'il ne tenait plus à rien, mais que tout ce qu'il contenait, sans exception, jonchait la route depuis peut-être six lieues ; car les cahots avaient successivement fait sauter tout dehors. Il se trouva que tous nos souliers furent perdus; nous en avions fait faire plusieurs paires avant mon départ, de sorte que mon neveu et moi nous arrivons avec celle que nous avions aux pieds. Ma sœur avait encore dans ce coffre plusieurs choses plus intéressantes encore que des souliers et qui furent perdues sans retour, quoiqu'au mo-

ment où nous nous aperçûmes de la perte, un postillon ait monté à cheval et couru les chemins que nous venions de faire. Cet incident et des réparations instantes à faire nous retinrent plus de trois ou quatre heures. Retardés de la sorte, tout notre voyage se trouva démanché. Nous espérions pourtant qu'en poussant toujours sans nous arrêter à Tours, comme nous comptions, nous pourrions regagner le temps perdu, mais nombre d'autres choses nous arrêtèrent samedi soir. Un des ressorts de derrière se brisa : on nous prit cher pour le raccommoder, ce qui ne l'empêcha pas tout au beau milieu de la route de se rompre de nouveau et de nous laisser sans ressources à deux ou trois heures des plus proches habitations humaines. Il nous les fallut faire à pied malgré l'assistance de trois garçons qui vinrent à passer sur le chemin, le bâton sur le dos et la gourde au côté, qui s'en allaient précisément chercher fortune à Paris, et qui nous offrirent leurs services. Enfin, après la plus mauvaise nuit, nous avons dimanche matin atteint le but désiré et nous avons oublié les fatigues.

EUGÈNE.

La « maison des gardes » était la propriété des trois enfants survivant alors, Charles, Eugène et Mme de Verninac. Elle fut perdue pour eux, vers cette époque, à la suite d'un

procès, et Eugène Delacroix se trouva ruiné avant sa majorité.

Sa sœur, plus âgée que lui de vingt ans, avait été épousée, à Constantinople, par l'ambassadeur de France. Delacroix avait conservé un portrait de cette belle personne, qui la représentait assise sur une chaise à l'antique sur le dossier de laquelle reposait l'un de ses bras. Il destinait au Louvre ce superbe et souple spécimen du génie de David. Au moins nous le disait-il un jour. Mais il l'a légué à M. de Verninac-Saint-Maur, beau-frère de sa sœur et, en 1863, président du tribunal à Tulle.

Cette lettre, dont nous n'avons pas l'original sous les yeux, a été donnée, par erreur, par M. Piron, avec la date « 1813. » Elle complète avec plus de gaieté le récit de l'événement de voyage déjà raconté ci-dessus.

A F. GUILLEMARDET

De la maison des Gardes, 23 septembre.

... Un coffre de devant, dont les vis et les écrous furent cassés, s'ouvrit de manière à laisser échapper tout son contenu... Après avoir attendu sur le grand chemin, par une pluie fine et pénétrante et le vent le plus incommode, le retour d'un postillon que nous avions à l'instant fait monter à cheval pour retour-

ner d'où nous venions, afin de s'informer de ce que nous avions perdu, nous fûmes obligés de continuer notre route avec les souliers que nous avions aux pieds, sans qu'il fût possible de ravoir autre chose qu'un vieux livre en loques et couvert de boue, sur lequel avaient passé les roues d'un roulier, et que le postillon nous apportait en triomphe sur le pommeau de sa selle. A quelque distance de là, nous nous aperçûmes qu'un malheureux pot de thon mariné, qne nous n'avions emporté que par pitié, avait payé notre attention en se cassant dans le tambour ; ce qui couvrit d'huile nombre de choses, entre autres un Horace que j'emportais ainsi qu'un petit dictionnaire auquel je tenais beaucoup. Il faut ajouter à cela le désespoir de Minette en se voyant balancée et agitée dans une voiture et qui, sans s'inquiéter de courir la poste, ne cessait d'appeler de ses cris ses chers escaliers, sa chère cave et son cher grenier, retraite de son cher matou. A Montbazon, avant Poitiers, elle parvint à tromper notre vigilance. Elle s'enfuit pendant qu'on changeait de chevaux, et nous voilà dans les rues, à une heure du matin, à appeler Minette sous toutes les portes cochères. Comme nous allions remonter en voiture, un postillon crut l'avoir aperçue dans la cour d'une maison par les fentes de la porte. Alors je me colle les yeux à ces fentes et je vois en effet quelque chose de noir qui se promenait tranquillement dans l'ombre. Aus-

sitôt je sonne à cette porte, tout doucement d'abord, de peur de réveiller quelqu'un. Enfin parut un homme en chemise et en queue, qui se mit à poursuivre conjointement avec nous la fugitive qui sautant tranquillement du poulailler au toit des cochons, se léchait très-tranquillement en attendant le succès de nos efforts. Tu jugeras ce qu'ils devaient avoir de désagréable dans une maisons dont les recoins, à nous inconnus, nous jetaient à tout instant dans quelque méprise. Enfin Minette fut saisie par l'homme à la chemise, monté sur une échelle, que nous comblâmes de remerciements. Après Poitiers, un des ressorts se brise et nous jette de nouveau dans des embarras et des retards sans nombre. Nous voici cependant rendus, et depuis longtemps, ce qui fait ma honte quand je pense que depuis tout ce laps, je ne t'ai point encore demandé de tes nouvelles...

A PIERRET

(Sur le timbre) : 22 septembre 1819.

... Tu enviais peut-être mon sort quand tu m'as vu partir pour la campagne. L'ennui nous poursuit par-

tout. Je ne suis vraiment heureux ici que lorsque je m'exerce sur différentes choses ou que je lis. Certes, ce n'était pas la peine de faire cent vingt lieues pour se procurer ces jouissances. Il est vrai que malgré moi je respire un air vif, trop vif peut-être, car je ne suis pas à mon aise comme je l'aurais espéré.

Décidément la chasse est une chose qui ne me convient pas. Quand je tue quelque chose, je trouve cela charmant et je suis tout ardeur pendant quelques instants; la fatigue de plusieurs heures disparaît et s'oublie. Mais autrement, quand il faut se traîner et avec soi une arme lourde et incommode à porter à travers les ronces, les branches dans le visage, la terre labourée qui entre dans les souliers et s'amasse au-dessous en semelles de plomb, les vignes dont les rameaux entrelacés embarrassent et font trébucher, tout cela est bien ce qu'on peut appeler assommant. Et puis voilà encore à mon avis, le plus grand inconvénient. Il s'agit d'avoir, pendant des heures qui ne finissent point, l'esprit dirigé vers un objet qui est d'apercevoir le gibier. La moindre inadvertance, la plus légère distraction vous font perdre le fruit d'un temps infini de patience et d'attention; et le gibier habile à profiter de la négligence du chasseur le laisse les yeux mornes et hébétés d'ennui, la bouche béante et pendante, et déconcerté de l'occasion manquée. Il y a bien à tout cela des compensations telles, comme je l'ai dit plus haut, que l'occa-

sion saisie, le soleil levant, et le plaisir enfin de voir des arbres, des fleurs et des plaines riantes au lieu d'une ville malpropre et pavée. Si j'avais ici quelqu'un comme toi, cela serait fort différent. Nous nous consolerions de laisser échapper les lièvres en parlant des belles choses ou en en faisant, car tu sais que nous nous promettons sans façon l'Immortalité.

Croirait-on que j'ai l'aptitude de faire des vers, et que de plus j'ai eu le talent de découvrir que c'était non-seulement fort amusant, mais plus amusant que tout le reste...

Suit une énumération un peu verbeuse des jouissances qui attendent « l'artiste qui sait peindre avec la parole. » Il parle du « jeune André Chénier, indignement moissonné dans sa fleur avant d'avoir ouvert les trésors de son imagination et porté ses fruits; » puis de la vie du Tasse, avec véhémence :

N'est-ce pas que cette vie du Tasse est bien intéressante? Que cet homme a été malheureux! Qu'on est rempli d'indignation contre ces indignes protecteurs qui l'opprimaient sous le prétexte de le garantir contre ses ennemis, et qui le privaient de ses chers manuscrits! Que de pleurs de rage et d'indignation il a dû verser en voyant que pour les lui enlever plus sûrement on l'accusait de folie et d'impuissance! Qu'il a dû de fois user sa tête à ses bar-

reaux, en pensant à la bassesse des hommes, en pensant à l'insuffisante tendresse de celle qu'il a immortalisée de son amour ! Quelle fièvre lente devait le consumer! Que ses jours devaient couler avec lenteur, et quelle douleur encore de les voir se perdre infructueusement dans le cachot d'un maniaque ! On pleure sur lui... On s'agite sur sa chaise en lisant cette vie; les yeux deviennent menaçants, les dents se serrent de colère. Un de mes regrets est de n'avoir pu lire la belle élégie de lord Byron : je dis belle, parce qu'il a l'âme trop brûlante et que le sujet lui convient trop bien pour qu'il ne l'ait pas saisie dans le bon sens. Je n'ai pu en apercevoir que quelques traits. Dis-moi ce que tu en penses, et quel effet cela t'a produit.

Je t'embrasse tendrement.

EUGÈNE DELACROIX.

On sait l'admirable composition, le *Tasse dans la maison des fous*, que lui inspira plus tard cet épisode lamentable de la vie du poète.

A J.-B. PIERRET

RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, N° 50, A PARIS

Le 8 octobre 1819.

... Ne tarde pas, si tu le peux, à m'écrire, car les ours se succèdent bien rapidement. Quoique je sois lésœuvré presque toute la journée, et que je ne fasse ien de suivi, je vois les hier, les avant-hier, les se-naines passées s'accumulant avec une sorte d'effroi qui m'étonne toujours. Voilà que les premières gelées ont fait jaunir la feuille de la vigne : bientôt elle ombera, et c'est le signal de la froidure. Le matin, es feuilles des arbres sont couvertes d'une rosée roide qui brille comme des diamants et des rubis ux rayons du soleil. Les mains se gêlent sur le usil et les chiens n'osent entrer dans les buissons nouillés. Tout cela me rappelle à mes quartiers d'hi-er, me rappelle à toi, excellent ami...

... N'oublie pas de consoler pour moi Caroline et e l'encourager.

Ton ami,

Eugène Delacroix.

A PIERRET

Maule, 29 octobre 1819.

Que ne puis-je retenir la malheureuse lettre qui vient de m'échapper! Je la donnai hier pour être mise à la poste, que n'ai-je attendu à aujourd'hui? Je te fais des reproches, je te parle de ta négligence pour moi, pauvre orphelin! de ce que j'ai souffert de n'avoir pas reçu de tes lettres, de toi, cher ami, qui as souffert la plus extrême douleur de l'humanité! Tu mettais ton père au cercueil tandis qu'au milieu de mes amusements je m'étonnais parfois d'éprouver un retard. Je veux me punir de mon exigence, de ma dureté, par ta douleur même. Tu as donc veillé auprès de ton père cette nuit-là, pauvre cher ami, elle ne sortira pas de ta mémoire. Ce que cette nuit-là a vu, ce que cette chambre-là a vu, est gravé devant tes yeux; ce lit, cette lumière, ce silence à cette heure auprès des restes de ton père, cela est immortel dans ton imagination. Et si je connais bien toute ton âme, cette agonie et le spectacle de cette mort portent encore avec elles une consolation. Cela est donc vrai que le cœur trouve un secret plaisir à s'enivrer de la vue de nos chers amis quand ils nous échappent? Oui, on dévore des yeux ces traits qui

fuient et qui s'effacent. Tout ce qui nous rappelle à notre douleur nous est cher, et c'est nous faire du bien que nous en parler. J'ai vu ce que tu as vu ; ma mère nous a échappé de même ; huit jours avant sa mort, nous étions avec elle à une fête, et ces huit jours passés la terre s'était refermée sur elle et tout avait repris son train ordinaire. Moi-même quand je me le rappelle, mon désespoir était machinal. Tout le monde pleurait autour de moi et je pleurais aussi, et quand je n'avais plus de larmes, je me demandais si j'étais insensible. L'idée de cette mort qui m'avait tant de fois fait frémir quand nous la possédions, me parut un rêve quand elle fut arrivée. Elle ne me poursuivait pas comme une chose funeste qui empoisonne les amusements et les occupations ordinaires : elle m'obsédait comme une illusion qui doit cesser. Cette scène, tout ce que j'avais vu ne pouvait me changer. Elle était dans son lit, ma sœur était venue me réveiller et elle m'avait dit en fondant en larmes : « Eugène, viens vite, nous n'allons plus avoir de mère ! » Je m'étais habillé plein de trouble et en sanglottant. Ma mère avait souffert la nuit des tourments horribles. Des sinapismes, des cautérisations lui avaient arraché des cris affreux qui n'avaient pu m'éveiller. Maintenant, elle était étendue sans mouvement, sa tête était colorée par ses douleurs, et ses yeux à moitié fermés, comme gênés par la lumière. La chambre était ouverte et remplie. Quand le mé-

decin fut venu et fut sorti froidement en nous conseillant de nous armer de courage, comme chacun s'était jeté sur un fauteuil, j'entrai dans cette chambre et je m'y trouvai seul avec ma mère. Je fus lui donner un baiser. C'est le dernier qu'elle ait reçu : elle ne le sentit point ; son visage était froid avec l'apparence de la vie, et ses yeux ne se détournèrent pas sur moi. Mon ami, mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris. Après cela elle ne fut plus à moi, je ne devais plus la toucher, mais je la vis encore. La chambre se trouva encore pleine et c'était en désordre. Ma sœur se prosternait sur ce lit, mon frère sanglotait; nos cousins, tous nos amis étaient là. J'étais au pied du lit et je voulus tout voir. Tout d'un coup, sans qu'il parût un mouvement, sans que les yeux fussent fermés davantage, les couleurs disparurent comme un rideau qu'on lève doucement et la pâleur s'étendit des lèvres jusqu'au front. Tout était fini! Je crois aussi que tu pleureras en lisant cette lettre, la tienne m'a rappelé ma mère, et je te remercie des larmes que tu me fais répandre. Ta douleur sera douce par l'idée de sa délivrance et de ce que tu as fait pour lui. Moi, à cette heure, je ne puis me persuader mon isolement, je cherche autour de moi ce qui s'effaça si vite, et j'ai perdu ma mère sans la payer de ce qu'elle a souffert pour moi et de sa tendresse pour moi. Si j'avais dû ne la voir mourir qu'aujourd'hui ou dans quelques années, ma douleur

eût été plus vive et plus profonde, mais j'aurais véritablement joui de sa vie, car j'étais trop jeune pour lui marquer à tous les moments combien je l'aimais ! Chose incroyable, je ne puis comprendre le culte des tombeaux et l'amour des hommes pour revoir les tristes demeures de ceux qu'ils ont aimés. Le spectacle de la mort a dans son horreur quelque chose qui rassure ; on n'a pas encore tout perdu, car on voit ces traits, cette bouche insensible qui nous a baisé, ces mains chéries qu'on a pressées et qui vous ont pressé ! Tout cela est mort, mais on se dit c'est la même chair ; c'est encore ma mère ; mais cette idée : je foule sa cendre ! elle est là et je ne la vois point, elle est enfermée et près de moi, et c'est une pierre qui nous sépare... c'est là que coulent en abondance les larmes, mais celles-ci sont de désespoir. Mais que viens-je te dire ? Si un autre voyait ce que je t'écris, il dirait : Quelle manière de consoler un fils qui a perdu son père ! Cependant, tu ne m'en voudras pas, j'en suis sûr. Il fallait que je t'écrivisse tout cela. J'ai éprouvé les mêmes peines : ce sera pour toi une consolation que cette autre concordance entre nous. Ce qui doit te consoler, c'est de pouvoir encore faire le bonheur de ta mère. C'est la consolation que tu ne devras qu'à toi et à ta vertu. Ce qui te consolera encore, c'est d'avoir quelques amis qui savent aussi pleurer et qui sont malheureux de ton malheur. J'aurais désiré vivement d'être avec toi ; à

présent que c'est fini, je suis bien aise que ma lettre me précède. On s'écrit mille choses qu'un je sais quoi vous empêche de dire. On se revoit, on s'embrasse en étouffant, et ce qu'on n'épanche pas retombe sur le cœur et le serre.

Je t'embrasse,

EUGÈNE.

AU GÉNÉRAL DELACROIX

De la forêt d'Axe, 1819. (1)

...Je te dirai maintenant ce qui m'a si fort retardé. De Saint-Maur j'ai gaiement entrepris ma route. Je fis très-bien une longue traite, mais la chaleur du jour devint trop forte, je me reposai dans un cabaret : j'eus la sottise d'y prendre un refroidissement qui dégénéra presque aussitôt en une petite fièvre. J'arrivai à Chatellerault malade ; et, pour comble de douleur, je demeurai plusieurs grands jours dans cette ville inconnue, dans une auberge, à attendre diligence ou malle-poste qui pût me conduire jusqu'ici. Je ne conseille pas à M. le curé de Loreau de

(1) Extrait donné par Piron, p. 47. La date 1819 a été mal lue. La lettre suivante en fournit la preuve.

s'en rapporter beaucoup au passage de toutes ces voitures dont il me flattait si fort, le ventre tranquillement à table. Rien n'est si facile à dire que tout cela. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'arrive enfin ici avec une fièvre déclarée, qui me tient jusqu'à présent, et qui fait de moi une allumette pour l'apparence et un brin d'amadou pour la valeur. Ce n'est que d'hier et d'avant-hier que j'ai repris quelques forces et quelques lueurs de raisonnement libre. C'était une fièvre lente, qui me prenait tous les jours : nul appétit, ennui et dégoût continuels, et une faiblesse si grande que j'avais des éblouissements quand je me levais de mon fauteuil. Enfin je commence à me remettre à force de quinquina. La fièvre a levé le pied ; le reste suivra...

A. PIERRET

21 septembre 1820.

Je suis donc ici enfin, mon bon ami, mais avec la fièvre malheureusement. Après avoir passé une quinzaine de jours avec mon frère et m'être rendu à Chatellerault, j'ai été obligé d'y demeurer plusieurs jours pour attendre la diligence et j'ai commencé à

m'y mal porter. Il est dur d'être à la campagne sans en jouir ; je garde la chambre, on m'assure que je m'en porterai mieux. Je le souhaite ; j'aurais bien désiré dans tout cela recevoir quelque chose de toi, mais je vois bien qu'il faut toujours que je commence. J'aurais moi-même écrit plus tôt, mais un fiévreux n'est guère écriturier. Comme tu penses, tout ce que j'entreprenais de faire me pesait et me fatiguait beaucoup la tête ; au lieu de sortir au milieu des bois et de jouir de toute la douceur qu'on peut trouver ici, je suis forcé de rester dans une maison. Quand je veux lire, cela m'endort, je suis obligé de me lever tard pour m'ennuyer moins, je n'ai pas faim et je ne vis que de tisanes au milieu des excellents fruits de toutes les espèces. Pourras-tu me laisser dans cet état sans consolation. Tes lettres seraient un baume pour mon ennui. Mais que cela soit bien long et bien serré : qu'en les ouvrant ces chères lettres mon œil soit assassiné par une multitude de lignes et de paragraphes ! Il n'y a pas besoin de me conter des événements. Il ne faut pas que tu t'étonnes si je n'emploie que la demi-feuille, je vais écrire à Félix aussi et enfin à Piron qui vous fera passer les présentes. Dans une autre situation, j'en aurais fait davantage ; mais j'ai toujours la tête lourde comme du plomb. Que je vous supplie donc de ne pas mettre de retard dans l'envoi de ce paquet large et plein qui doit me combler de joie. Excitez-vous l'un l'autre à m'écrire.

Défiez-vous à qui en écrira le plus long. Fou que je suis : changerais-je vos mains de fer? Vous ne m'avez pas encore donné signe de vie et je m'attends à des Encyclopédies, mais pensez pourtant à mon triste état. Je n'aurai espoir qu'en vous. Ce qui vous intimide, c'est Piron, je suis sûr. Ah! que vous me feriez de plaisir de vous en passer... As-tu un peu travaillé, sens-tu toujours comme tu le faisais quand nous en parlions ensemble, les avantages qu'il y aurait pour toi à acquérir un talent? Penses-y bien encore; ce n'est pas une bagatelle à considérer. Lutte avec courage contre tes malheurs et ne laisse perdre aucune parcelle de ce temps qui ne sera pas ingrat et t'apportera plus tôt que tu ne penses le fruit de tes sueurs. Quand tu auras conquis par ta force la douce indépendance, comme tu t'aimeras mieux toi-même! Songe à l'avenir d'un homme qui n'occupe qu'une place précaire dont un sous-chef par ses intrigues peut le priver. Mais tu sais tout cela pour l'avoir dit cent fois, et je suis sûr que tu en as profité, et que tu n'as pas trop perdu de temps depuis mon départ; tu avais bien commencé. Non-seulement tu t'occupais, mais tu as fait des choses qui sont bien.

Adieu, cher ami, je tembrasse tendrement,

E. Delacroix.

Il faut d'autant plus te presser d'écrire que je vais bientôt partir pour le pays de mon beau-frère. N'as-tu eu aucune nouvelles de Soulier ? N'y a-t-il aucune lettre à la maison pour moi ? Tu sais, fripon, que j'ai écrit en Angleterre. Quant à Soulier, Perpignan t'en donnerait peut-être ; je te rappelle qu'il demeure rue du Marché-des-Jacobins, nº 11.

A PIERRET

2 ou 3 octobre (*sic*) (Maule, 1820).

Sainte amitié, amitié divine, excellent cœur ! Non, je ne suis pas digne de toi. Tu m'enveloppes de ton amitié. Je suis ton vaincu, ton captif. Bon ami, c'est toi qui sais aimer. Je n'ai jamais aimé un homme comme toi, mais ton cœur, j'en suis sûr sera inépuisable. Que tu es rare, que ton pareil est introuvable, que mon âme est mesquine au prix de la tienne, que tes trésors sont abondants, que de sources ouvertes ! Ne rougis pas de ta belle modestie. Crois-moi bien, car mes larmes accompagnent ma plume. Mais tu ne me croiras pas, tu souriras ! Tu voulais me priver d'une partie de ta lettre pour ne

pas me fatiguer! Est-ce que tu l'as pensé? Tu me guéris en m'écrivant et je te réponds tout de suite pour que tu fasses de même et que tu me guérisses encore plus. Que ta célérité m'a charmé! C'est toi qui avais porté ta lettre le premier et c'est la plus longue. Félix m'en a envoyé une comme la mienne. Il me dit qu'il n'avait guère le temps. Soit! Mais quand j'ai vu la tienne si épaisse, si bien remplie, je suis bien sûr que la fièvre a prévu le reste. Tu as donc trouvé du temps, toi, au milieu de ton bureau et des soucis qui t'occupent? Tu as trouvé façon d'envoyer au fiévreux une bonne potion calmante qui va lui donner des forces dans les doigts d'abord et dans la tête pour répondre le plus longuement qu'il pourra, et puis dans toute la machine, j'en suis sûr, pour se bien porter, se promener et penser à son ami, sous les arbres et en plein air. En plein air! les arbres! j'en jouis pendant quelques minutes par jour. Misère! C'est parce que mes jambes sont trop faibles pour me porter plus longtemps. Ma maladie n'est pourtant rien du tout. C'est une fièvre lente, sans le moindre danger, mais qui peut durer encore quelque temps. Ainsi aucune inquiétude. C'est de l'ennui que j'éprouve, et voilà tout. Je tâche, au milieu de mes sueurs, lesquelles font de moi une allumette pour l'apparence et un brin d'amadou pour la force, de faire de la philosophie pratique.

Assez pour la fièvre...

Suivent trois grandes pages in-8°, pleines, en écriture fine, mais qui s'allonge, se fatigue, se brouille et devient presque illisible sur la quatrième page; celle-ci est couverte d'écriture sur tous les plis qui circonscrivent la partie centrale, réservée pour l'adresse. La lettre s'achève ainsi :

... Oui, c'est bien à toi à donner la Saint-Sylvestre. Si ce n'eût été à toi, j'eusse voulu que c'eût été à moi. Que les pots, les ripailles sont douces choses dans la vie! Là, à la lumière de la chandelle tout unie, on s'établit sur une table où l'on s'appuie les coudes, et on boit et mange beaucoup pour avoir beaucoup de ce bon esprit d'homme échauffé. C'est là la gaîté, et que la nôtre est vraie! Ah! que les potentats et les grands politiques sont à plaindre de n'avoir point de Saint-Sylvestre! Et je crois qu'à tous les âges de la vie nous pourrons retrouver avec la même candeur cette soirée si heureuse. Nous ne sommes pas des marchands. Notre cœur de jeunes gens n'ira pas, à vingt-cinq ou trente ans, se cacher au fond d'un coffre-fort. Les cœurs passionnés et surtout ceux qui sont occupés de l'amour d'un de ces arts qui sont la nourriture des âmes, ces âmes elles-mêmes ne deviennent pas vieilles et sèches. Pour toi, quand tu serais marchand de bonnets, quand tu serais un Auvergnat, marchand de cuivre, et tant d'autres dont la cervelle, les entrailles et toutes les facultés sont : ARGENT, tu ne serais pas encore comme

tous ces gens-là. Mais tu vois où j'en viens. Tu seras peintre, ami, nous marcherons ensemble. O délicieux peintre, que tu nous donneras d'heureux moments! N'as-tu pas senti de la vergogne et une bien forte, quand on t'a demandé si tu étais peintre? Cela a dû te percer bien avant, j'en suis sûr...

Je reprends ma lettre et la finis plus à la hâte que je n'eusse souhaité. Il est nuit, on doit venir la prendre demain, à huit heures, et les malades ne se lèvent pas à cette heure...

L'ami Piron, qui s'absente, m'a dit qu'il ne pourrait de quelque temps nous servir. Je comptais avoir le temps d'écrire à Guillemardet. J'ai su que je n'avais plus le temps. Cette fois que je paye un port de lettre, je l'attends énorme, ce sera un véritable in-folio et de la vitesse n'y gâtera rien. Et ce bon, ce cher petit Soulier; figures-toi recevoir une lettre de Florence! Mon bon ami, j'ai pleuré en l'ouvrant, et ce qu'elle contenait ne m'en a pas fait repentir. Nous la lirons ensemble. C'est un bon garçon que Soulier, et que j'aime tendrement. Mais c'est inutile à dire et à répéter cent fois. Ainsi, bonsoir, mari, oui mari et heureux mari! Ma prochaine sera, j'espère, plus copieuse, mon moral sera quelque peu remonté.

Ton ami pour la vie,

Eugène Delacroix.

A PIERRET

(Il lui dit d'adresser sa réponse chez M. Verninac-Saint-Maur, à Souillac.)

Souillac, 20 octobre 1820 (département du Lot).

Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre la veille de mon départ pour ici. C'était le soir, j'avais déjà fait mon sacrifice et je n'espérais plus rien avoir de vous autres dans la Charente. Je ne te dis donc pas le plaisir que j'ai ressenti. Je lisais et je relisais, et ce fut une des occupations de ma route. Quand j'ouvre ta lettre, je suis comme un homme à qui le froid fait venir des larmes dans les yeux qui obscurcissent sa vue devant un beau paysage...

Je suis dans le pays de mon beau-frère. Il n'est pas de prévenances dont je ne sois comblé. Ce sont de bien bonnes gens et qui font des cuisinages qui n'en finissent point. Les repas durent quatre heures, parce que sur le déclin les souvenirs d'enfance se réveillent et ouvrent les cœurs des sœurs et des frères qui se sont ridés, éloignés les uns des autres. Et puis la politique a ses tours. Mon beau-frère a des prétentions à la députation. Je ne crois pas qu'il soit nommé ici cette année. Peut-être le sera-t-il dans la Charente...

Je suis dans la plus belle vallée qui se puisse imaginer. J'espère rapporter d'ici quelques belles vues. Le voyage de la Forêt ici a été pour moi bien charmant. J'ai traversé une partie du Limousin et ce sont là véritablement des choses agréables. Ce ne sont que montagnes immenses tapissées jusqu'en haut de vertes prairies. De grands rochers de granit rouge, noir, gris, qui sont suspendus sur votre tête. Les aspects varient à chaque pas. La tête et les regards sont sollicités de tous côtés. Ces vues magnifiques vous échappent avant qu'on ait pu les fixer. Le cheval de poste et le postillon peu sensibles aux belles vues vous entraînent impitoyablement. Tout au fond de ces flancs de montagnes si hautes et si rapides, coulent à flots clairs ou écumants de petites rivières qui serpentent émaillées dans des bords plantés d'aunes et de peupliers ou qui tombent en cascades qu'on entend de loin. Point ou presque pas d'habitations. Quelques chalets noirs et isolés suspendus aux coteaux. Il faut voir là s'en donner les bœufs et les chevaux et moutons. Ils vont là où l'herbe les attire; ils montent et descendent sans gêne et vont tout à loisir se baigner. Ah! j'ai éprouvé autant de regrets que de jouissances. Mais il faut y passer des mois entiers pour y trouver à recueillir quelques fruits. Un croquis ne peut suffire. Les contours de ces belles montagnes bleues sont si coulants et si variés, si fins, si fugitifs, qu'il y faudrait une étude assidue...

Les amis vous manquent encore là. Ces amis se font désirer partout. Toutes les sources de bonheur sont comme les sources minérales, moitié chaudes et moitié froides, troubles et limpides. Il y a toujours un côté plus amer, parce que l'autre est plus délectable.

Je serai, je crois, encore abandonné à moi-même cet hiver. L'idée de ce tableau que j'ai à faire me poursuit comme un spectre. J'aurais bien désiré pouvoir retourner promptement à l'atelier. Oh! que je suis ganache! J'ai plus d'une fois essayé de dessiner pendant mes fièvres, et ce qui m'a le plus affligé, c'est que tout ce que j'ai voulu chercher pour mon tableau n'a été que misérable. Je me suis occupé davantage de toutes les folies qui me passaient par la tête... Un homme qui se lève à huit ou neuf heures, fatigué de sa nuit, et qui va de là tout d'un trait s'encoussiner dans une bergère au coin du feu, tandis que les autres vont à la chasse; qui avale ses deux prises de quinquina pendant qu'ils déjeûnent, et qui voit s'écouler assez lentement, mais bien dans ses mains et sous ses yeux, sa journée, qui est tout à son esprit pendant que son corps ne marche, ne digère ni ne mange; qui enfin se possède bien jusqu'à ce que la fièvre se glisse par des avant-coureurs glaçants jusqu'à la source de ses nerfs pour l'envoyer dans son lit faire de la philosophie; cet homme-là est dans un monde nouveau assurément. Alors que

de plans, que d'entreprises qui ne font reculer ni son esprit, ni les forces de son corps! Il se plonge dans le travail avec ténacité. L'œil distrait de son foyer, il retourne avec acharnement sa matière, et jusque dans la nuit quand il souffre, il est escorté de ses idées qui trompent l'ennui. Voilà ce que j'ai été dans ma fièvre. Les aliments me répugnaient, me soulevaient. La nuit ne m'apportait que de la fatigue, je ne faisais pas deux pas sans éblouissements, je ne pouvais écrire sans avoir la tête fendue; mais quand je m'arrêtais à mes rêveries ma tête travaillant beaucoup sans fatigue, je faisais des plans de toute espèce, j'entreprenais de tout. Le malheur est qu'il ne me reste presque rien de tout cela, parce que je ne m'y suis mis que quand je commençais à m'habituer à la fièvre, laquelle alors commençait à aller en dérive à cause des médecines et du quinquina.

Avec la fièvre que j'ai tant maudite s'est donc envolé tout mon génie pour la composition. Que de déconfiture pour ceux qui m'auraient lu! Il y avait aussi un grand malheur. Je rime dur. Je suis un véritable welche. J'enfonçais à grands coups de marteau de petits mots dans mes vers pelotonnés et ficelés. Je m'en étais presque fait un plaisir et une tâche. Hélas! cher ami, tout est difficile. Comment faire quelque chose de complet, de serré et de coulant? Peinture ou poésie, mêmes choses, mêmes rebuffades. Il y faut retourner souvent avec des outils frais.

Il faut un œil intrépide qui mesure sans trembler les abymes. Il ne suffit pas d'avoir des sources actives et fécondes, il faut un esprit ferme et subtil, ramassé, et qui se multiplie, pour porter le poids de l'invention, pour soutenir partout et développer sans flétrir cette fleur fugitive qui colore la pensée dans la pensée, et qui s'efface si rapidement quand la pensée a pris son habit pour se faire voir et palper. Que les grands hommes sont grands! Je me figure ces vastes génies au sein de la composition. Ce travail sage et ferme sur ce terrain soulevé, embrasé par ses volcans!...

Cette lettre, visiblement écrite dans l'animation désordonnée de la convalescnce, se termine par ces lignes adressées à l'ami Pierret qui venait de se marier :

... Vous êtes un vrai traître que j'aime pourtant bien tendrement. Ne dirait-on pas la lettre d'une maîtresse à son amant, et réciproquement? Nous sommes bien fous! Ne m'oublie pas auprès de ton excellente famille...

Eugène.

A M. SOULIER

LÉGATION DE FRANCE A FLORENCE

Souillac, 22 octobre 1820.

Mon ami, mon bon, mon cher ami,

... Je n'étais pas à Paris lorsqu'y arriva ton excellente lettre. Il fallut me la renvoyer à la Forêt. Tu es surpris à ton tour de voir une date si retardée. A la suite d'une marche longue par la chaleur, je me refroidis par imprudence et me donnai la fièvre. Elle m'a quitté il y a une dizaine de jours et me permet d'écrire à mon aise.

J'étais travaillé par une fièvre lente et quotidienne, quand on me remit un paquet. Il contenait une lettre de mon cher Pierret, de Guillemardet que j'aime aussi tendrement, et une de toi. La tienne fut ouverte à l'instant et je versai des larmes aux premières phrases. Ceci n'est point une figure, c'est aussi vrai que les sentiments que j'ai pour toi; tu m'en as inspiré de vifs et de sincères.

Ce que tu me dis m'a rappelé ce soir où je te quittai et dont le souvenir ne me quittera pas. Quand tu fus entré dans un café, je me retournai brusquement et marchai vite comme pour me fuir moi-même, et

pourtant je sentais un désir violent de me retourner pour te voir encore. Je fis bien de ne pas céder et de m'affliger en homme, car il m'eût alors fallu voir disparaître la voiture renfermant mon ami, te suivre enfin jusqu'au dernier moment. Vois-tu, les départs sont des morts. Quand on se quitte, l'espérance de se revoir n'est rien. Je ne suis pas en Italie, moi, je n'ai pas traversé des monts admirables ni vu des merveilles, je n'ai rien de nouveau à te dire.

... Je suis dans le midi de la France, cela vaut toujours mieux que les brouillards de la Seine. Je partis de Paris vers le 25 août. Je m'arrêtai quinze jours environ chez mon frère, près de Tours, et c'est dans le trajet de la Touraine à l'Angoumois que je pris le germe de cette fièvre qui m'a rongé à la Forêt pendant près d'un mois. C'est une chose triste pour un homme qui ne cherche à cent vingt lieues de son trou dont il a grande peine à se tirer, autre chose que l'amusement, de ne trouver que la pâle maladie. Ma fièvre revenait tous les jours. Elle n'était violente ni dangereuse, mais elle avait bien des désagréments. Le premier, c'est que c'était la fièvre, et celui-là, ainsi qu'il est loisible de le penser, renferme assez généralement tous ceux qui en sont la conséquence. Je me levais assez tard, je sortais moulu de mon lit après avoir passé une partie de la nuit à suer et à perdre ma substance. Je me traînais de là dans une bergère au coin du feu et j'y restais enterré jusque

vers cinq ou six heures du soir, où les avant-coureurs de la fièvre se glissant dans mes nerfs, commençaient à balancer tout mon sang dans mes veines de la glace à une ardeur dévorante. Du reste, les aliments et le vin me soutenaient le cœur...

Cette adjonction à la lettre précédente débute par de vifs reproches à Soulier sur sa froideur. Delacroix emploie même, par manière de représailles, le « vous. » Mais cela cède vite à la tendresse des souvenirs :

... Comme je t'aimais quand nous faisions des projets de peinture, que nous parlions de coucher de soleil et de pittoresque! Ne m'as-tu pas mené chez ta sœur et ta mère? N'ai-je pas partagé ton repas à ton foyer? J'ai mangé de ton pain comme d'une eucharistie fraternelle, bénie par la présence de ta respectable mère...

24 novembre 1820.

... Ce *Souillac* que tu vois en tête de ma lettre est le pays de mon beau-frère où j'ai été passer un mois, à peine guéri de ma fièvre, languissant encore et faible comme une pauvre herbe sans soutien. Je suis parti de la Forêt pour m'y rendre. Là, qu'il m'a fallu épier de moments, dans les premiers jours de mon arrivée, pour me dérober à la foule des gens trop

obligeants qui me cherchaient dans les coins où je me retirais pour penser à Florence et à Paris, qui disaient qu'un fiévreux devait se distraire et non pas s'appliquer ! Les sots, qui ne voyaient pas que j'étais dans mon plaisir ! Je me croyais débarrassé de cette terrible fièvre. Hélas ! je ne tardai pas à la reprendre. Elle fut violente dans la seconde apparition. Cependant le temps pressait; il fallait retourner à Paris. Mon neveu devant rentrer au collége, moi je voulais retourner absolument. Je pensais que le changement d'air me guérirait peut-être. Je partis donc avec ma sœur et mon beau-frère. A Limoges, impossible d'avoir place dans courrier ni diligence. Par Bordeaux, autre impossibilité. Le croirais-tu? nous dûmes retourner à la Forêt et faire plus de soixante lieues. N'oublie pas toujours que cette lettre commencée, cette maudite lettre était emballée, encaissée à la Forêt. Nous n'eûmes d'autre ressource que de nous décider d'aller avec nos chevaux et notre voiture à petites journées jusqu'à ce que nous trouvions place dans quelque chose. Après bien des traverses, j'arrive enfin à Paris aussi fiévreux qu'auparavant. Il est vrai que maintenant elle me laisse quelques jours de bon. Mais quand elle revient, adieu peinture, adieu tout. Il faut tout quitter. Tu vois ma misère.

... Heureux coquin qui vois l'Italie ! Tu n'as pas la fièvre, toi. Tu ne grelottes pas au coin du feu. Des hommes d'une belle nature à voir, des signoras à

consoler. Mais point de Ronzi! Voilà qui me surprend. Elle est donc l'unique dans le monde, cette femme adorable? Et à Pâques, nous la perdrons! Je la perdrai!

... Je me suis un peu appliqué à l'aquarelle ces vacances. J'ai vu des montagnes magnifiques en traversant le Limousin. J'ai vu des pays admirables, mais tu manques à tout cela, et les impitoyables postillons ne s'embarrassaient d'autre chose que d'arriver au relais au mépris de mes extases... Il me tarde bien de voir de ta peinture. Tu es entouré de gens de mérite qui ne peuvent que t'être bien utiles. Moi, je ne vois encore que dans le brouillard le moment où j'irai en Italie. Adieu, adieu.

La Ronzi était une cantatrice du Théâtre-Italien, dont la beauté paraît avoir fait une bien vive impression sur Delacroix. Il y pensera encore dans ses dernières années.

A PIERRET

Souillac, le 29 octobre 1820.

Tu as raison, on n'écrit pas à un ami comme on copie une ordonnance de ministre. Pour moi, au

moins, c'est une affaire importante, mais une douce affaire. Après le plaisir de le lire, écrire à lui est le temps le mieux employé; ce serait pour moi une mortelle douleur que d'écrire à la hâte à celui que j'aime. J'ai déjà bien de la peine à lui tirer une à une les lignes que je lui couche sur le papier. Quand je crois avoir entrevu au dedans de moi quelque idée, je la veux poursuivre, et je ne peux pas me ramener à dire quelque chose de beau et que ma pensée ne me nécessite pas. Ton outil t'a bien servi dans la lettre que je reçois; je t'ai, je crois, dit quelque chose dans ma dernière de ce que je pense de tes lettres, je veux encore te l'exprimer. Elles sont vives comme la pensée, ce sont les bonnes. On voit l'état où tu étais quand tu as écrit et tu y mets ton monde. Quand on te connaît et qu'on reçoit une lettre de toi, on ne l'ouvre pas comme celle d'un autre. L'étincelle a passé sans intermédiaire...

Le courrier arrive ici plus lentement qu'à la Forêt, ce qui fait que j'ai déjà éprouvé quelques désappointements en attendant votre paquet. Il est enfin arrivé par le canal de Piron, c'est un bon garçon que j'aime bien. Pour Félix, il va bientôt rentrer; manque-t-il chez son avoué? Dure chose, avoue-le; malgré tes travaux, ton sort est plus heureux que le sien et ton avenir aussi. La nature de son caractère est la seule chose qui puisse le sauver. Toi, je te regarde déjà comme peintre, tu es de l'état.

Voici une lettre d'Édouard qui répond à une où je lui parlais de ma fièvre; il me parle avec éloge du tableau de Cogniet. Il paraît bien, comme tu le dis, que c'est ce qu'il y a de meilleur; son dernier ne promettait pas. Je suis bien aise qu'il se soit ramiché quelque peu; mais j'ai peur que ce ne soit pas encore de la Roche sévère. Il a manqué son séjour en Italie (1), je le crois du moins. Nous nous disons ce qui nous passe par la tête avec une naïveté si grande, que nous finirons par nous louer nous-mêmes l'un à l'autre avec tout autant de bonne foi. Tu me parles de mes *Trésors* en homme bien pauvre. Est-ce par un effet de cette vertu prétendue qu'on appelle modestie? Qu'est-ce que c'est que de la modestie? Est-ce de ne pas reconnaître le mérite qu'on a, de ne pas le sentir? C'est au moins rare. Est-ce de ne pas faire sentir aux autres sa supériorité, de ne s'en point vanter? C'est cela sans doute, ou ça n'est rien. Je pars de là pour m'excuser dans toute la sincérité de mon cœur, et deviner un peu ce que je pense de moi. Il est doux, n'est-ce pas, d'en être à ce point entre amis, de s'ouvrir l'un à l'autre ces caches si profondes où s'enveloppe l'amour-propre. Hélas! j'en ai beaucoup et rien ne le dirige. Il m'exalte quelquefois beaucoup devant moi-même, mais à l'habitude il me donne moins d'estime pour moi qu'une

(1) M. Léon Cogniet, élève de Pierre Guérin, avait obtenu le deuxième prix au concours pour Rome en 1815.

hausse continuelle sur les traces battues que suit la foule des hommes. J'ai l'orgueil ridicule de bouder et de m'indigner quand je suis méconnu tout à fait, et les éloges qui m'enivrent et me transportent toujours me font voir en même temps combien, combien je suis éloigné d'un grand but. Pourquoi loues-tu et me dis-tu des choses exagérées? Pourquoi es-tu le seul qui en dépassant énormément ce que mes plus forts accès de vanité m'aient pu inspirer, m'a pourtant un peu remis à mon rang? Chose singulière, avant de te connaître il y avait au dedans de moi un sentiment d'orgueil qui se consolait lui-même et se suffisait. A présent, tu me fais rire en me parlant de mon énergie et de cette kyrielle de trésors donnés si gratuitement. Au total, nous sommes tous des êtres misérables, et toute âme bien placée rougira jusqu'au sang d'éloges exagérés qui flattent, mais qui lui grossissent aussi son vide, sa faiblesse, son inertie. Mais, écoute, ton amitié a bien deviné une chose, c'est qu'il y aura toujours quelque chose pour toi dans tout ce que je produirai. Ton suffrage tout seul dans une balance emportera tous les suffrages réunis dans l'autre. Puisque le premier tu m'as dit que tu sentais quelque chose dans ce que je fais, il est juste que tu aies ta récompense du bien que tu m'as fait et du courage que tu m'as donné dans mes efforts pour te plaire. Récompense! ce mot-là s'adresse à ton cœur, que ton esprit le laisse passer sans con-

trôle. Admirable amitié! j'ose penser que la beauté de mes ouvrages me paiera une dette auprès de mon ami...

Voici donc toute l'étendue de mon ambition et de mon orgueil, je te demande ton suffrage; je me sens à présent quelque force. J'ai pour moi de l'estime en pensant à la tienne; mais aussi sois moins indulgent, il faut le dire, moins faible que souvent. Frappe d'un coup vigoureux dans les ouvrages auxquels tu verras que je tiens par un fol amour de père. Que si ton avis bien franc n'est pas écouté, laisse-moi ma liberté, que je la mérite ou non, parce que je veux avoir ma voix sur mon propre ouvrage. Mais nous sentons trop bien à l'unisson. Je veux avoir vis-à-vis de toi les mêmes engagements. Je sais, par ma propre expérience, qu'on se trompe souvent en conseillant, et quand je donne un conseil, bien que désintéressé, n'est-ce pas moi toujours qui le donne, c'est-à-dire celui qui sent à sa façon, voit à sa façon, enfin a sa façon d'être qui ne peut coïncider de tout point avec une autre? Je vais te voir enfin entamer la besogne. Félix me dit que tu es décidé à fréquenter cet hiver une académie du soir. Il ne pouvait m'apprendre de nouvelle plus agréable. C'est là que nous en découdrons.

Je félicite ta femme de ce qu'elle l'est; j'espère n'être pas un monstre à ses yeux. Quand on est heureux, on pardonne aisément. Je crois à votre bonheur

futur et je ne peux assez l'appeler. Adieu, mon cher ami, il est tard, et il faut la part aux autres qui ont aussi daigné penser à moi et qui veulent bien m'aimer. Vous êtes de bons amis, vous n'oubliez pas l'absent et l'orphelin, il n'a que vous, que votre sein pour mettre sa tête à l'abri de ses petits chagrins humains. Adieu donc, je t'embrasse tendrement. Ah! j'oubliais : est-ce exiger trop que demander une réponse? Mais ne t'effraye pas, tu la feras à ton aise et tu n'auras pas besoin de l'aide de Piron pour la remettre à mon portier pour qu'elle m'attende à mon retour, et que j'aie encore une fois le plaisir de te lire. Je t'embrasse déjà en idée. Oh! que le cœur me battra quand j'entrerai dans la maison, je m'arrêterai à chaque étage. Tâche, ce jour-là, de ne pas avoir le visage ensavonné, il est bon de s'embrasser tout de suite, à la minute, entends-tu?

A SOULIER

A FLORENCE

26 janvier 1821.

... La fièvre vient de me quitter. Je suis plus allègre et moins empêché, et quoique le tableau dont

je suis chargé me prenne beaucoup de moments, j'en trouverai bien quelques-uns pour aller voir votre mère... Tout me rappelle les instants que nous avons passés ensemble. Si je suis chez moi, j'ai sous les yeux vos dessins faits à côté de moi. Je vois vos yeux dans ce portrait que vous ne m'avez pas laissé finir. Il n'y a pas jusqu'à ce chaudron de clavecin, dont les notes ne me rappellent votre morceau de réception, que vous exécutiez si bien en *fa*. Je ne passe pas devant la boutique de M. Brant, rue du Bac, sans me rappeler le mauvais dîner que nous y fîmes ensemble et aussi la soirée agréable qui le suivit. Quand je vais au spectacle, aux Italiens surtout, vous pouvez penser si vous me faites faute. Cette Ronzi a toujours les beaux yeux que nous avons admirés tous deux. Vous en avez par douzaines, vous, et c'est ce qui vous fait oublier tout le reste. Que vous êtes heureux de respirer dans cette belle Italie ! Vous avez, je suis sûr, acquis des idées nouvelles, vu plus de choses dans les six mois qui viennent de s'écouler, que moi en six années dans ce coin obscur d'un pays humide et routinier. Ne deviez-vous pas m'envoyer quelques dessins, quelques aquarelles, pour me donner un avant-goût de ce beau pays? Vous me l'avez promis. Bien plus, vous en promettez, vous en annoncez à Perpignan, qui n'est qu'un profane, qu'un Welche en peinture, et vous oubliez dans ces libéralités à venir

un pauvre fou dont cela est l'habituelle pâture. La nature piquante et neuve n'a pas dû vous manquer. Enfin, vous êtes un monstre.

... Ce bon Pierret, avec lequel je parle si souvent de vous, ne comprend rien non plus à votre silence. Je ne vois presque dans le monde que lui et mon tableau devant lequel je sèche. Je ne sors jamais du sillon de ma vie coutumière ; même s'il faut aller chercher un plaisir hors d'habitude, je préfère m'en sevrer à m'allonger un peu trop hors de ma coquille. De plus, je suis timide en amour, et le détail de mes aventures n'aurait rien d'attrayant.

... Voulez-vous des nouvelles intéressantes? J'ai vu hier ce fou de Raisson. J'ai dîné tête-à-tête avec Philarète chez d'Agneau. Nous avons été faire faction à la porte de l'Odéon, et par le plus grand froid de la terre, pour voir *Pourceaugnac;* et après avoir attendu bien longtemps et tourné tout à l'entour, nous avons été nous coucher sans avoir pu entrer. Ce matin, je vous écris auprès de mon feu que j'attise inutilement sans pouvoir me réchauffer. Vous n'avez pas froid, vous, vous pouvez écrire à vos amis sans la goutte au bout du nez, et sans vous morfondre les doigts. On est chaudement à Florence. On y voit un beau soleil, un ciel d'azur, une nature vigoureuse, de belles femmes. Oh Dieu ! de ces têtes qui n'ont jamais paru dans nos climats... Ah ! j'irai quelque jour savourer la paresse sous un ciel encore plus pur

que le vôtre. J'irai le soir respirer le frais de la mer de Naples et m'en donner le jour à l'ombre des orangers. J'irai à Rome, vivre avec les morts et oublier tout ce qui ne sera pas peinture ou amitié. Je réaliserai peut-être tous mes rêves brillants. Hélas! je suis bien triste en ce moment, le temps est si gris et l'air si glacé! Jouissez bien de votre Italie.

A FÉLIX. G.

15 février 1821.

... Nous vivons, mon bon ami, dans un temps de découragement. Il faut de la vertu pour y faire un dieu du Beau uniquement. Eh bien! plus on le déserte, et plus je l'adore. Je finirai par croire qu'il n'y a au monde de vrai que nos illusions. Au reste, bien que tout aille de travers, nous n'avons pas le droit de crier plus haut que tous les humains qui nous ont précédés. De tout temps on a dit que tout allait mal, que le monde touchait à sa fin et que tout était épuisé : nos neveux sont encore destinés à nous trouver plus heureux qu'eux...

A SOULIER

A FLORENCE

Paris, 21 février 1821.

... Cher ami, tu regrettes Paris, moi je regrette toi et la Toscane que je ne connais pas. Paris est mon antipathie : ce bruit, cette saleté humide, ces cris discordants de colporteurs et de misérables, me remplissent d'ennui et de mauvaise humeur. Comme j'aime beaucoup la solitude, je vois que je ne pourrai jamais me plaire dans ce lieu-ci. Mais un beau ciel, des figures expressives, mille charmes, cette Italie enfin, avec toutes ses séductions, voilà ce qu'on désire ardemment quand on vit dans le Nord et qu'on n'aime ni les prétendus plaisirs de la grande société, ni les jouissances des crapuleux. Hélas! il est pourtant trop vrai, on a beau faire, on voit toujours au dedans de soi un gouffre, un abîme qui n'est jamais comblé. On soupire après quelque chose qui ne vient jamais. Au moins tu travailles. Que j'aurai de plaisir, à ton retour, à parcourir ces cartons et ces albums sans fin!

... Je vais souvent chez Guillemardet, qui demeure à présent rue Louis-le-Grand, tout près, s'il t'en souvient, de la place Vendôme. Eh bien, il me semble

toujours que je vais chez l'ami aux huit étages! Quand le soir j'apercevais de la lumière à la mansarde, j'étais comme Léandre découvrant son flambeau à travers le brouillard. Tu n'es cependant pas ma maîtresse, mon cher ami, mais l'ami et l'amante sont tout voisins chez moi.

Je suis malheureux, je n'ai point d'amour. Ce tourment délicieux manque à mon bonheur. Je n'ai que de vains rêves qui m'agitent et ne satisfont rien du tout. J'étais si heureux de souffrir en aimant! Il y avait je ne sais quoi de piquant jusque dans ma jalousie, et mon indifférence actuelle n'est qu'une vie de cadavre. Je suis obligé, pour vivre réellement à ma manière, c'est-à-dire par les sentiments et par le cœur, de chercher ces jouissances dans la peinture et de les lui arracher. Mais la nature n'entend pas tout cela, et quand je retombe sur mon cœur vide de tout le poids de mon ennui trompé et distrait artificiellement, je sens trop qu'il faut à la flamme de l'aliment et que je ferais bien d'autre peinture si j'étais toujours tenu en haleine par la douce chaleur de l'amour.

Je travaille à mon tableau depuis le commencement du mois de janvier. Il commence à se débrouiller, mais l'inspiration me manque. Je travaille à tâtons. Point de flambeau qui, du premier coup, ait jeté une vive lumière sur la route que j'ai à suivre. Je fais, je défais, je recommence, et tout cela n'est

point ce que je cherche encore. Il faut dire que la fièvre qui m'avait quitté m'a repris et m'a laissé beaucoup moins de temps pour le travail. J'espère, cependant, que le retour voisin de la belle saison me rendra tout entier à moi-même.

... Je suis bien charmé d'apprendre que tu aies trouvé Planat à Florence. C'était un fort bon garçon. Il avait au collége un grand amour pour le dessin et y réussissait fort bien. Il doit bien faire à présent. Tu ne me dis pas s'il a jeté son bonnet par-dessus les murs et s'il est peintre tout à fait, ou bien s'il a encore comme toi un pied dans quelques petit bout de chaîne. Il faut que j'aille quelque jour dans cette Toscane, vous arracher tous à cette servitude, comme un autre Messie, et vous jeter les uns et les autres dans les bras de la peinture, cette bonne et indulgente mère qui vous pardonnera d'avoir donné quelque part de votre temps à des sottises. Au fait, que sont les artistes, bons ou mauvais ? Les bons sont les vrais sages, ceux qui jouissent innocemment de leur âme et de leurs facultés ; les mauvais sont des fous, heureux de leur marotte et qui ne sont pas plus à plaindre que ceux qui vendent leur temps et leur conscience aux folies des autres.

Le nom de Sallafons sonne bien à mon oreille comme un nom de connaissance, mais je ne peux l'appliquer à aucune figure ni à aucune circonstance. Donne-moi quelques indices plus certains. Fais-lui

cependant mes compliments, puisqu'il veut bien se souvenir d'un roseau isolé, jeté à la merci de toutes les tempêtes. M. Lenoir de la Roche est encore dans le même cas pour moi. Sais-tu qu'il y a de tout cela quinze ou dix-huit ans !

Le tableau auquel il travaille est probablement le *Sacré-Cœur* dont il est question dans la lettre suivante et aussi page 90.

A SOULIER

30 mars 1821.

J'ai reçu tes dessins il y a un peu plus de huit jours, mon cher ami. Je les portai de suite chez Mme Perdoux, afin de tâcher de les placer, et je ne voulais pas t'écrire avant de te donner sa réponse. Je ne te dis pas ici comment j'ai trouvé tes dessins, je t'en parlerai plus bas. Mais voici l'avis de la dame, qui me les a rendus hier en me disant que tu n'étais pas connu, et que c'était un obstacle à la vente. Il est bon de savoir que les ridicules amateurs qui achè-

tent de ces choses-là achètent sur le nom, point sur la façon. En second lieu, on n'avait pas trouvé que cela fût assez fini, ni que les sites fussent assez intéressants. Il y avait encore un obstacle effroyable : deux de ces aquarelles étaient collées sur carton, et cela seul, quand c'eût été d'un homme à réputation, eût suffi pour les faire demeurer éternellement à la boutique. Il faut savoir que ces dessins sont presque tous achetés pour les albums qui font fureur dans ce moment. Une feuille simple, mais à laquelle on peut laisser une marge est plus facile à coller dans l'album, et c'est encore par suite de la même destination qu'on a trouvé que la forme des dessins n'était pas favorable. Tu as maintenant la clef du goût du public. Le mien n'est heureusement pas à l'unisson. J'ai trouvé de grands progrès dans ce que tu as envoyé. J'ai été étonné de la facilite avec laquelle tu avait saisi le ton chaud qui caractérise votre Italie. Je ne sais par quel instinct tu m'as destiné le dessin qui me plaît le plus dans tout l'envoi. Pourquoi traître, ne l'as-tu pas achevé? C'est ce que tu as fait de mieux. Je ne peux pas te rendre le plaisir qu'il me fait tous les jours. Lui seul serait capable de me faire aller en Italie. Dieu, quel pays ! Comment, vous avez des ciels comme cela? des montagnes comme cela? Je ne plaisante pas, ce diable de dessin m'avait tourné la tête, et j'avais déjà fait une foule de plans superbes pour aller manger mon petit revenu dans

la Toscane, auprès de toi, mon cher ami. Mais ne parlons pas de tout cela. Je n'aurai jamais la force de prendre une résolution, et je pourrirai toute ma vie où le ciel m'a jeté en commençant. Les sépias sont charmantes et les deux autres dessins aussi, surtout la vue de montagnes où des espèces de brigands sont apostés. Le dessin de Perpignan ne me plaît pas autant que les autres. Il lui plaît à lui, et j'ai contribué à lui persuader que c'était le meilleur de tous. Je trouve que ces grands arbres noirs sur le devant ne font pas un bon effet. Le fond est d'une bonne couleur. J'avais oublié de te dire que les amateurs de chez Mme Perdoux tiennent beaucoup aux bonshommes. Il faut t'appliquer à cette partie. Tu devrais croquer beaucoup d'après nature et d'après des gravures. J'ai vu chez elle une foule de dessins qui se vendent, et dont les auteurs font bien d'être connus, car ils n'ont guère à mes yeux que ce mérite ; tout cela est pâle, sans effet, et d'un ton faux. Ne perds pas courage pour tout cela. Je m'arrangerai d'abord pour te placer ceux-ci. Quant à ceux que tu renverras pour être vendus, soigne tes arbres un peu davantage. Fais-les plus finement. Choisis des sites où il y ait plus de choses ; celui de montagnes, par exemple, était fort bien pour cela. Applique-toi aussi à rendre les fabriques plus verticales sur le plan. C'est un défaut qui donne aux dessins un air négligé que ces gens-là ne peuvent souffrir.

Ce Perpignan, il faut le confesser, est un grand vandale et un homme sans cérémonie. Trouvant qu'il avait besoin de tapisser son appartement de dessins, il parlait de t'en commander sans façon une demi-douzaine. Je lui en ai fait honte et nous sommes convenus qu'il les paierait quand il en prendrait. Et là-dessus, mon bon ami, pas de faiblesse! Un homme qui vient de gagner plus de 50,000 francs par ses spéculations d'argent et qui n'en dépense pas plus que lui, est bien en état de soutenir les arts...

Donne-moi donc quelques détails sur cette Toscane. Les hommes sont-ils beaux, y vit-on à bon marché, y aurait-on facilement un atelier et les loyers sont-ils chers? Y a-t-il une académie où l'on puisse dessiner le nu, ou bien y a-t-il des peintres qui aient un atelier et des élèves? Tout cela sont des questions un peu en l'air; mais enfin sait-on ce qui peut arriver, si mon ami avait quelque certitude de rester encore quelque temps à Florence, si de mon côté je parvenais à arranger mes affaires?

... Tu me demandes, je crois, dans ta lettre si le tableau que je fais n'est pas le *Sacré-Cœur*. Tu ne te trompes pas, ce l'est. Ma chienne de fièvre m'empêche de le finir. Voilà pourtant bien longtemps qu'il traîne.

... Voilà le printemps qui revient. Comme tout doit fleurir et s'embellir dans vos parages! Hélas! voici

bientôt venir le temps de nos expéditions de l'an passé, Saint-Germain, les Carrières, Asnières, Mme Dommage et les histoires le long du chemin! Rendez-moi donc tout cela. Je suis seul, triste, ennuyé, dégoûté. Le printemps est sans fleurs pour moi, la feuille qui point me laisse insensible.

E. D.

Ce tableau « assez considérable, » dont parle Delacroix dans cette lettre, est le *Dante et Virgile conduits par Phlégias*, qui figura en effet au Salon de 1822 et fut pour lui l'occasion du plus brillant succès. Il est exposé actuellement dans les musées du Louvre.

A M. CH. SOULIER

CHEZ M. LE DUC DE BLACAS, MINISTRE DE FRANCE

15 avril 1821. (1822?)

Enfin je t'écris puisque tu ne veux pas m'écrire, mon cher ami. Tu me disais dans ta dernière lettre que tu ne la regardais pas comme une véritable lettre, et c'était dans cette attente que je me berçais de l'espoir d'en recevoir une conditionnée. Je n'avais

pas attendu cela pour te donner de mes nouvelles. Mais je sors d'un travail de chien qui me prend tous mes instants depuis deux mois et demi. J'ai fait dans cet espace de temps un tableau assez considérable qui va figurer au Salon (1). Je tenais beaucoup à m'y voir cette année, et c'est un coup de fortune que je tente. Si l'on y fait quelque peu d'attention, ce me sera un motif de plus pour *spronar mi* à t'aller joindre le plus tôt possible. Oui, bon ami, j'entrevois enfin sûrement une chose certaine, mon voyage très-prochain en Italie. Cette idée me travaille continuellement. Je ne demande au ciel qu'une chose : c'est d'avoir le bonheur de t'y posséder longtemps à mon tour. Tu sais combien le destin est bizarre. La chance maudite te rappellera peut-être en France au moment où libre d'entrave je me serai vu prêt à passer avec toi des moments délicieux dans ce beau pays. J'ai vu Ludovic, dont les discours, comme tu penses, n'ont fait que m'enflammer. Je ne vais plus penser qu'à mettre ordre à mes affaires ; je passerai quelques mois auprès de ma famille, chez mon frère, à Tours, chez ma sœur, à Angoulême, et de là j'irai embrasser mon cher ami. Oh ! je t'en prie, sois là. Bien que tes regrets se tournent incessamment vers la France où

(1) Probablement le Salon qui ne s'ouvrit que l'année suivante avait été annoncé pour celle-ci. Nous n'avons du reste sous les yeux qu'une copie de cette lettre.

tu as laissé des objets si chers, qu'au moment où je te serrerai contre moi, l'amitié te laisse au moins dans cet instant goûter un plaisir pur. Quand je pense que tu peux retourner bientôt en France, je voudrais pousser le temps pour moi seul, hâter sa course et abréger ma propre vie d'autant, pour en avoir davantage à passer près de toi dans une si douce contrée. J'ai vu la *cara*. Elle s'est donné la peine de venir chez moi; j'étais dans ce moment enfoncé dans le travail dont je sors. Elle a pu apprécier elle-même que mes instants étaient comptés ; je travaillais douze ou treize heures par jour pour ne pas manquer le moment où les ouvrages des peintres qui n'ont pas été pensionnaires sont soumis au jury. Dans ce moment, je sors pour ainsi dire de maladie; je suis tout essoufflé et j'ai besoin de me reposer un peu...

Dis-moi, écris-moi de suite si tu comptes que ton séjour à Rome puisse encore être long; car je te suppose à Rome, maintenant qu'un autre ambassadeur est envoyé à Naples.

A propos de tes croquis dont tu me parles, je t'en ai fait quelques-uns, et j'attends toujours l'occasion que tu m'annonces pour les faire partir. Tu ne m'en envoies pas, scélérat ! J'ai vu les aquarelles de Perpignan, dont j'avais oublié de te parler. Elles sont charmantes, sauf les devants un peu maigres et de l'incertitude dans les arbres. Mais tu excelles dans

les fonds. Oh! nous ferons là de bonnes études! Donne-moi quelques détails sur la vie que je pourrai mener moi, usant d'économie. Ludovic m'a dit qu'il n'était pas impossible de gagner là quelque argent. Éclaircis-moi tout cela. Adieu, adieu, et prompte réponse. Amitié, amitié et Rome!

E. DELACROIX.

A. SOULIER

30 juillet 1821.

... Je suis pris trois ou quatre fois par mois d'une envie d'émigrer en Italie. J'ai renoncé à courir la chance du prix à l'Académie. Comme je ne désire pas aller à Rome pour y manger et y loger dans un palais, je saurais aussi m'y contenter de peu comme je le fais ici.

Je désirerais vivement faire un tableau pour le Salon prochain, surtout s'il pouvait quelque peu me faire connaître. Comme je suis fort pressé de besogne en ce moment, je n'entrevois guère la possibilité d'en

venir à bout, car il me reste bien peu de temps jusqu'à l'exposition prochaine. Que n'ai-je ici les têtes que tu vois là-bas courir les rues! C'est une grande disette dans ce pays-ci...

Nous t'enverrons cette année un peintre de paysage renforcer la pension de Rome et remplacer Michalon. C'est encore un homme à facilité qui s'annonce d'une manière brillante; mais tout cela n'est pas encore Poussin...

J'ai été hier avec deux peintres à l'île Adam. Après avoir fait des charges à l'hôte et arrosé sa friture de son vin de Suresnes, nous avons été dans les champs, et nous avons roulé dans la boue au bord de la rivière. Ensuite, nous étant inconsidérément roulés sur une meule de foin dont nous avons éparpillé, perdu sans ressources pour le propriétaire au moins les quatre-vingt-dix-neuf centièmes d'une botte, nous nous sommes querellés avec une douzaine de faucheurs qui revenaient sur le soir avec des râteaux et des fourches sur le dos. Ils nous ont dit force injures et nous leur avons ri au nez. Ce qui les a si fort indignés, qu'ils s'en sont allés sans oser se mesurer avec nous, mais en grossissant leur voix et leurs insolences à mesure qu'ils s'éloignaient. Tu vois, cher ami, qu'il m'arrive force aventures, et en ami fidèle je me fais un devoir de t'en transmettre le détail pour te récréer...

15 septembre 1821. (1822?)

... J'ai moi-même quelques petites choses particulières à te demander. Je me propose de faire pour le Salon prochain un tableau dont je prendrai le sujet dans les guerres récentes des Turcs et des Grecs. Je crois que dans les circonstances, si d'ailleurs il y a quelque mérite dans l'exécution, ce sera un moyen de me faire distinguer. Je voudrais donc que tu m'adressasses quelques sites de ton pays de Naples, quelques esquisses pochées de sites marins ou de montagnes bien pittoresques. Je ne doute pas que cela ne m'inspire pour le lieu de ma scène.

... Que ces italiens me plaisent! Je me consume, à Louvois, à écouter leur belle musique et à dévorer des yeux leurs délicieuses actrices. Nous avons une autre espèce de Ronzi à ce théâtre, qui est venue fort à propos remplacer la nôtre, cette chère petite folle que j'ai bien regrettée. C'est Mme Pasta. Il faut la voir pour se figurer sa beauté, sa noblesse et son jeu admirable. Au reste, j'en parle peut-être à un homme qui pourrait m'en apprendre des nouvelles, puisqu'il est possible que tu l'aies vue en Italie avant son arrivée ici. Galli est arrivé. Il a débuté hier

dans la *Gazza* et a eu beaucoup de succès. Je l'attends à la deuxième représentation.

Ici, il s'agit évidemment des *Scènes des massacres de Scio* qui ne parurent qu'au Salon de 1824. Ne devons-nous pas soupçonner quelques erreurs dans la transcription ou dans le classement des lettres adressées à M. Soulier? Mais nos scrupules devaient-ils aller jusqu'à modifier l'ordre dans lequel on nous livrait cette souscription?

AU COMTE DE FORBIN

Le 1er juin 1822.

Monsieur le comte,

Je m'étais présenté chez vous ce matin pour répondre de vive voix à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier et dans laquelle vous me demandez le prix de mon tableau. Je désirerais en avoir 2,400 francs. Si cependant vous trouviez ma demande exagérée, je m'en rapporte entièrement à ce que vous jugerez convenable et possible en cette circonstance. J'ai trop à me louer de votre active bonté pour récuser votre propre jugement sur le prix

d'un ouvrage que vous voulez bien voir avec intérêt et que vous avez distingué de la foule.

Recevez de nouveau, monsieur le comte, l'expression de ma reconnaissance et des sentiments dont je suis pénétré pour votre empressement qui a passé mes espérances, malgré ce que je savais de votre extrême obligeance envers tous les artistes.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur le comte, etc.

Eugène Delacroix.

Le titre exact de cette admirable composition est : *Dante et Virgile conduits par Plégias, traversant le lac qui entoure les murailles de la ville infernale de Dité.* Des coupables s'attachent à la barque et s'efforcent d'y entrer. Dante reconnaît parmi eux des Florentins.

A PIERRET

Louroux, le 18 août 1822.

... Je suis chez mon frère et je ne sais encore quand j'en partirai...

... Je fais quelques études manchotes. J'essaye de peindre par-ci par-là dans les monts et dans les plaines, mais tout cela ne signifie rien. Je vois des chiens, des arbres, des rochers, de l'herbe : à force de les voir je finirai peut-être par les savoir par cœur. Je porte un fusil à la chasse et je bêche le jardin. Je t'écris à une toise et demie de distance de la plus charmante Lisette que tu puisses imaginer. Que les beautés de la ville sont loin de cela ! Ces bras fermes et colorés par le grand air sont purs comme du bronze ; toute cette tournure est d'une chasseresse antique. Dis à notre ami Félix que, malgré son antipathie pour les bas bleus, je crois qu'il rendrait les armes à Lisette. Et, du reste, ce n'est pas la seule ; toutes ces paysannes me paraissent superbes. Elles ont des têtes et des formes de Raphaël et sont bien loin de cette fadeur blafarde de nos Parisiennes. Mais, hélas ! malgré quelques larcins, mes affaires ont bien de la peine à avancer auprès de ma *Zerlina ! Sævus amor !*

Le timbre « *Tours*, » que la poste posa sur l'enveloppe, nous indique que Delacroix était alors chez son frère le général.

Le règlement de comptes avec Géricault ne peut concerner que le *Sacré-Cœur de Jésus*, dont Géricault avait ac-

cepté de l'administration des Beaux-Arts, à la suite du Salon de 1819, la commande, qu'il passa à Delacroix; elle fut payée 1,500 francs. La peinture, non signée, est actuellement dans une des chapelles du couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Nantes.

L'esquisse de cette composition, la Vierge assise sur un trône de nuages et élevant d'une main un cœur enflammé, avait été conservée par Delacroix et fut adjugée 420 francs, à la vente posthume de son atelier, à M. Isambert.

A PIERRET

Le 30 août 1822.

... Je n'ai jamais autant qu'à présent éprouvé de vifs élans à la lecture des bonnes choses : une bonne page me fait pour plusieurs jours une compagnie délicieuse. Je hais les écrivains peu naturels et qui n'ont que du style et des pensées sans avoir une source vraie et sensible.

... Je suis assez entendu en affaires pour voir que tu ne t'y entends pas assez. Tu ne me dis pas ce que tu as reçu de Géricault, ni si tu as reçu la totalité... A Paris je prendrai mes mesures selon la manière dont auront tourné mes affaires avec ma sœur. J'ai donné procuration à un homme d'ici qui m'inspire confiance pour répéter de ma part et revendiquer mes

droits à la succession de mes père et mère. Un cœur tant soit peu généreux est souvent froissé péniblement dans la vie quand il faut prendre un parti qui peut sembler dur à des personnes auxquelles le sang nous lie. Mais avant tout il est bon de connaître, de voir et de n'être dupe que le moins possible. Tout cela est un peu de l'hébreu. Nous en causerons.

Cher ami, si ma petite fortune s'arrange, nous pourrons jouir d'heureux instants. J'ai des espérances de sauver quelque chose du naufrage. Il est vrai que dans ces derniers temps, l'incertitude de mon avenir me tracassait et a pu se compliquer facilement avec mon humeur variable comme un baromètre.

Dis-moi donc si tu sais qui fait le rôle de la comtesse dans les *Nozze di Figaro*, que l'on joue à présent depuis que Mme Mainvielle n'y est plus.

E. D.

L'obligeance de notre ami M. Paul Chéron, de la Bibliothèque nationale, nous permet de répondre à la question de Delacroix sur les *Nozze*. Les *Nozze* furent données, du 27 juillet au 14 septembre, quatre fois avec cette distribution : Almaviva, Levasseur; Figaro, Pellegrini; Bartolo, Profeti; Bazilio, Deville; Antonio, Auletta; *Comtessa*, *Bonini;* Suzanna, Nardi; Cherubino, Cinti; Marcelina, Go-

ria; Barberina, Blangy. Aucun journal ne parla de cette Bonini. Le *Cherubino d'amore* devint plus tard Mme Damoreau-Cinti.

A SOULIER

A MAINTENON

Le mardi 11 octobre 1823.

... Je t'écris, mon bon ami, de la rue Jacob, où je suis installé. Nous avons vu partir samedi le bon Thalès (1), chose qui m'a affligé et dont je ressentirai ainsi que toi le vide.

... Ce que tu me proposes pour M. d'Ayen me convient infiniment.

Tu n'as oublié qu'une chose, c'était de régler cela avec lui, d'après ce que c'est et d'après ce qui te viendra à la tête. Je souscris à tout, puisque l'essentiel là-dedans est que cela me fournisse l'occasion de te voir. N'ayant aucune idée de la dimension, du degré de travail qu'il y faut, il est, tu le sens, absolument impossible de rien baser. Mais je te répète que je

(1) Thalès-Fielding, l'aquarelliste anglais.

m'en charge. Si une fausse délicatesse pour moi ou un embarras peut-être bien naturel entre les deux parties, t'empêchaient absolument de décider cela toi-même, tiens toujours pour dit que j'irai et que sur les lieux nous arrangerons cela ensemble. Écris-moi à quelle époque ton duc n'y sera plus, et alors je tâcherai de régler mon séjour là-dessus. Il faudrait m'écrire aussi ce dont il faut que je me munisse : les toiles, etc., de quelle grandeur ?

Je nourris le projet d'aller en Angleterre l'année prochaine voir le bon Thalès. J'ai des projets de travail immenses pour cet hiver. Je ne ferais pas mal de t'aller voir avant qu'ils ne soient tout à fait déclarés...

A FÉLIX GUILLEMARDET

Valmont, 20 octobre 1822.

... Piron t'a-t-il parlé du journal le *Temps* (1) qui doit paraître à cette heure, et dans lequel on m'avait engagé à travailler ? Je m'en suis excusé, ce qui est

(1) Ce journal demeura à l'état de projet.

fort simple, et pour toutes sortes de raisons ; mais j'ai offert les amis de moi : ce sont toi et Piron. Je voudrais bien que vous vous encourageassiez mutuellement à essayer un peu de cette carrière...

Rappelle-toi que c'est à moi la Saint-Sylvestre cette année.

A PIERRET

(Sans date, vers 1823.)

... Je suis fâché de ne t'avoir pas vu, mon petit ami. Mais du moins fais-moi le plaisir de m'en dédommager en venant demain travailler avec moi. J'aurai modèle depuis 7 heures du matin, rue de Sèvres, nº 11. Tu diras au portier que tu vas chez le jeune homme qui travaille à l'atelier de M. Monvoisin (1). J'avais tâché de déterminer Félix à venir nous tenir compagnie demain. Mais il m'a dit que le *régime dotal* l'emporterait sur le fessier de Mlle Rose pour cette fois.

E. D.

(1) Delacroix demeurait alors rue de la Planche, nº 22.

Le timbre de la poste nous précise la date « 27 mai 1825. » En tête de sa lettre, Delacroix a mis : « *à Pierret et Guillemardet. Ceci est pour deux;* » et après : « *Mon adresse est* 14, *Charles street*, *Middlesex Hospital.* » A cette époque, Charles street était dans un quartier habité surtout par les peintres et les sculpteurs. Le mouvement actuel, qui pousse ceux-ci vers Bayswater et Kensington, ne date guère que de 1850.

Londres, dimanche.

Mon cher enfant, je suis depuis deux ou trois jours dans cette grande ville et je n'ai guère eu le temps de t'écrire parce que je suis fatigué du voyage qui a, du reste, été très-heureux. Le courrier est une façon de voyager que je trouve fort agréable et j'avais affaire à un assez bon diable qui a eu pour moi toutes les sortes de complaisances. Je suis arrivé à Calais à 10 heures 1/2 du soir; parti le lendemain jeudi à 10 heures 1/2, et à Douvres à midi 1/2 ou une heure, fort ballotté dans la traversée, mais point malade, ce qui m'a fait beaucoup de plaisir. J'avais cependant compté là-dessus pour me guérir de mon rhume; c'était un petit vomitif forcé qui m'en eût débarrassé. Mais je l'ai encore quoique moins fort. J'ai eu à Douvres le temps de monter sur les falaises dont Copley Fielding a fait une belle aquarelle que tu te

rappelles, et de voir le château qui domine la mer. Nos premiers pas en Angleterre ne m'ont point charmé. J'étais d'une impatience extrême d'entrer dans ce port ; à peine ai-je été débarqué que je ne me suis pas senti beaucoup de goût pour tout ce que je voyais, et cette impression dure encore. Surtout en arrivant à Londres mon idée constante était que je me trouverais bien malheureux d'être obligé d'y rester éternellement. Je suis pourtant d'un naturel assez cosmopolite. Mais je ne doute pas que ce que j'ai trouvé de choquant ne vienne de mon manque d'habitude des usages. Tout naturellement je comparais tout ce que je voyais à la France et je vous aimais bien mieux. C'était une hostilité véritable. J'ai trouvé dans la voiture de Douvres à Londres un vieux Français d'assez de mérite, et nous jouissions à dire du mal de l'Angleterre devant un gros goddam d'Anglais qui, à la vérité, n'entendait pas un mot de ce que nous disions, d'abord faute de savoir le français, ensuite à cause de deux bouteilles de vin de Porto qu'il avait jugé à propos de prendre avant son départ de Douvres pour se consoler de l'ennui de la route. Ce qui le rendait d'une gaieté folle quand il ne ronflait pas.

L'immensité de cette ville ne se conçoit pas. Les ponts sur la rivière sont à perte de vue les uns des autres. Ce qui m'a le plus choqué, c'est l'absence de tout ce que nous appelons architecture. Préjugé ou

non, cela me déplaît. Et puis ils ont une rue de Waterloo qui est un tas de palais d'Opéra à la suite l'un de l'autre, terminée par un édifice au haut duquel est un clocher comme cela, exactement (1). C'est horrible.

Mais les belles boutiques! le luxe extrême! Le soleil est encore d'une nature particulière. C'est continuellement un jour d'éclipse. J'ai déjà vu beaucoup en peu de temps. J'ai été hier avec six jeunes gens, dont étaient les Fielding, à Richmond, par la Tamise. Nous avons fait pour y aller six lieues et plus en deux heures, et de même en revenant, dans un bateau à six rames qui mérite à lui seul qu'on fasse le voyage pour le voir. Figure-toi un violon d'amateur: tout ce qu'il y a de plus délicat en construction, en grâce, en vitesse, enfin inimaginable. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant jusqu'ici dans ce pays. Je ne peux assez te dire combien c'est admirable. J'avais l'honneur de tenir le gouvernail. Les bords de la Tamise sont charmants. J'ai retrouvé tous les paysages qui viennent à chaque instant sous la main de Soulier.

J'ai vu la pièce de l'*Invasion en Russie de Napoléon*. C'est fort drôle. Ils ont fort bien imité le principal personnage, qui commence tous ses discours à ses braves soldats en criant *gentlemen!* Mais ces

(1) Ici, dans l'original, un petit croqueton, quelque chose se terminant en canule.

pauvres soldats, qu'ils sont amusants ! Les uniformes sont pleins de bêtises très-drôles. C'est à un théâtre comme Franconi où il y a des chevaux. Ils sont très-forts dans ces exercices.

Fielding m'a retenu un logement fort bien qui ne me revient guère qu'à 40 francs par mois, ce qui est très-bon marché, n'est-ce pas ? On dit à tort que *goddam* est le fond de la langue. C'est *one schelling, sir*. Ce qui veut dire *un schelling, monsieur*. C'est ce qui se trouve au bout de toutes les phrases. Je ne parle pas précisément de la conversation qu'on tient dans le palais du roi, car je n'ai pas encore été à portée d'en entendre de cette espèce.

J'ai vu la galerie de M. West, pour un schelling, bien entendu. Il y a beaucoup de choses à en dire, comme pour tout ; nous en causerons. Je vous embrasse tous deux. J'écrirai, je pense, à Édouard ce soir pour le prier de venir s'il est possible...

Votre ami,

EUG. DELACROIX.

A M. SOULIER

Londres, ce 6 juin 1825.

Je suis enfin dans ce pays qui est presque tien et où je regrette beaucoup de ne pas t'avoir auprès de moi. Il est impossible d'être mieux accueilli et avec une politesse plus noble que par les personnes auxquelles je me suis trouvé recommandé. Cette ville est superbe et fort différente de la nôtre en beaucoup de points. Mais, en définitive, cela revient toujours au même, et je crois à présent n'avoir pas changé de place. Je me suis cruellement ennuyé pendant les premiers jours ; j'ai été sur le point de repartir sans cérémonie. Cela vient de ce que je ne faisais que voir de côtés et d'autres sans autre fruit que me fatiguer. Depuis que je me suis mis à travailler, je me plais ici. Je suis très-flâneur, à la vérité, mais pas badaud de la manière que je vais dire : je me soucie peu de voir à Londres une foule de choses fort curieuses, sans doute, mais qui ne sont pas de ma compétence ; et il y en a tant de cette espèce que je n'ai jamais désiré voir à Paris, que je ne veux pas commencer ici. Je te dirai même que toutes ces gale-

ries éternelles de tableaux se ressemblent furieusement et qui en connaît une sait les autres.

L'aspect premier de leur peinture ne m'a pas fait plaisir. Je m'y fais à présent. Je ne m'étonne pas de l'impression défavorable qu'en rapportent ceux qui n'ont pas là-dessus les idées que nous avons. L'imitation des vieux maîtres a ses inconvénients comme toutes choses.

Il se forme une société de grands personnages qui, sous la protection du gouvernement, encourage les grands tableaux. Je crains dans cette mesure la perte de l'école anglaise. Ils ont des peintres admirables dans les proportions moyennes. L'envie de briller davantage les ôtera de la route qu'ils suivent. Ils feront de grands tableaux qui ne seront plus à la portée des particuliers. Cette société a acheté une grande croûte de M. Hilton, moyennant 25,000 francs. C'est une réminiscence maladroite de tout ce que les maîtres ont fait. En revanche, il y a des peintures de genre très-belles. J'ai été chez M. Wilkie, et je ne l'apprécie que depuis ce moment. Ses tableaux achevés m'avaient déplu, et dans le fait ses ébauches et ses esquisses sont au-dessus de tous les éloges. Comme tous les peintres de tous les âges et de tous les pays, il gâte régulièrement ce qu'il fait de beau. Mais il y a à se contenter dans cette contre-épreuve de ses belles choses.

Les chevaux, les voitures, les trottoirs, les parcs,

la Tamise, les bateaux de la Tamise, les bords de la Tamise, Richmond et Greenwich, tout cela demanderait des volumes de lettres et nous en parlerons à loisir. Ce pays-ci convenait tout à fait à ton talent. L'Italie a mis le désordre dans ta boutique. Je retrouve continuellement ces ciels, ces rivages, tous les effets qui reviennent constamment sous ton pinceau.

Fielding est le meilleur enfant possible. Cowpley (1) est un homme qu'on ne voit pas et peu dans ma nature. Le soleil n'est pas la partie la plus brillante de l'Angleterre. Je n'ai pas pu encore me guérir d'un rhume que j'ai apporté de France, à cause des froids qui reviennent continuellement.

E. Delacroix.

14, Charles street, Middlesex Hospital.

Tu diras à Mme de Ron que les Françaises n'ont pas d'égales pour la grâce.

De 1820 à 1830, il y eut dans l'art anglais une tendance extraordinaire vers cette exagération doctrinale et artifi-

(1) Le frère de Thalès Fielding.

cielle que l'on appelle « le grand style. » On produisit surtout de grandes toiles. Le peintre Haydon, dans ses *Mémoires*, explique ingénument les causes et les phases de cette maladie qui sévit particulièrement dans les Académies. Les vastes toiles du peintre Hilton n'atteindraient peut-être pas aujourd'hui le prix qu'elles ont coûté vierges.

J.-B. PIERRET, ESQRE.

(Timbrée, 18 juin 1825.)

J'écris à Soulier. Tu lui enverras la feuille ci-jointe et tu la liras auparavant : c'est toujours une partie de ce que m'inspire ce pays-ci. Tu ne m'écris pas et tu attends sans doute que des amis de Londres fassent oublier ceux de Paris. Tu veux que je me détache de toi et que tout concoure à me retenir dans ce climat. Mais non : malgré ton oubli, j'aime mieux notre pays, et loin de chercher à affecter de la conformité avec les façons anglaises, je me plais à me faire voir tout français. Les Anglais ne sont pas chez eux ce qu'ils sont chez les autres, et tous les hommes

sont les mêmes. Ils sont bien plus prévenants, bien plus empressés à savoir votre opinion sur leur pays, et par revanche je me sens un peu ce qu'ils sont chez nous : fort disposé à relever la France et à leurs dépens, ce que nous ne faisons jamais vis-à-vis d'eux quand nous sommes dans nos foyers.

... As-tu prié la portière de mettre du poivre dans les habits et selles turcs? Fais mettre des barres de bois à la table pour les chevaux.

... J'ai vu chez Wilkie une esquisse de « *Knox le puritain prêchant devant Marie Stuart.* » Je ne peux t'exprimer combien c'est beau, mais je crains qu'il ne la gâte; c'est une manie fatale.

J'ai vu ici une pièce de *Faust* qui est la plus diabolique qu'on puisse imaginer. Le Méphistophélès est un chef-d'œuvre de caricature et d'intelligence. C'est le *Faust* de Gœthe, mais arrangé : le principal est conservé. Ils en ont fait un opéra mêlé de comique et de tout ce qu'il y a de plus noir. On voit la scène de l'église avec le chant du prêtre et l'orgue dans le lointain. L'effet ne peut aller plus loin sur le théâtre. J'ai vu le *Freischutz*, sur deux théâtres différents, avec de la musique qu'on a supprimée à Paris. Il y a des choses fort singulières dans la scène de la fonte des balles. Ils entendent mieux que nous l'effet dans le théâtre, et leurs décorations, qui ne sont pas exécutées avec autant de soin, font mieux ressortir les personnages. Ils ont des actrices d'une beauté divine

qui valent mieux souvent que le spectacle. Elles ont des voix charmantes et des tournures qui ne sont que dans ce pays-ci.

Adieu, cher ami, bien des choses à tous nos amis, à Leblond et autres. Si tu vois M. Rivière, pour qui tu sais que nous avons tous deux beaucoup d'amitié, dis-lui mille choses de ma part et que ses jugements sur ce pays-ci sont bien justes pour moi; que je suis entièrement d'avis que nous valons ces insulaires et même mieux en bien des choses.

E. D.

C'est bien évidemment à Londres que Delacroix conçut le projet d'illustrer le *Faust.* De rapides croquis, faits au théâtre d'après le Méphisto, couvraient des pages dans ces albums qu'il avait conservés jusqu'à sa mort.

A. PIERRET

Londres, 27 juin.

Mon cher ami,

Je profite du départ de M. Enfantin (1), qui est ici depuis un mois, pour t'envoyer quelques nouvelles

(1) Enfantin le paysagiste.

d'ici. Plus j'y reste, et plus je voudrais y rester. Il fait un beau temps rare pour Londres. Beaucoup de gens m'ont plaint de ne pas assister aux fêtes du couronnement, mais je crois que ma présence n'y aurait ajouté aucun charme. J'ai reçu une lettre de toi et une d'Édouard qui s'annonce toujours pour prochainement. Je calcule qu'il doit arriver maintenant. La politesse anglaise est extrême pour les étrangers chez eux, et je n'ai qu'à m'en louer. Les échantillons de Français qu'ils ont chez eux ne sont pas pour donner une haute idée du caractère national. Il y a une foule de gens d'une existence douteuse qui se réfugient ici. Les banqueroutiers, les faussaires de Paris, se rencontrent dans les hôtels de Londres.

J'ai vu *Richard III*, joué par Kean, qui est un très-grand acteur, quoi qu'en dise l'ami Duponchel qui l'appelle le *Philippe de l'Angleterre* (1). Je ne saurais être de son avis. Young ne me plaît pas autant. Je l'ai vu dans plusieurs pièces, entre autres dans la *Tempête*, qu'on a remise à la scène. On a changé le commencement de *Richard :* au lieu de la mort de Clarence, ils ont mis la mort de Henri VI, qui est aussi de Shakespeare, mais dans la deuxième partie d'*Henri VI*. Richard, qui n'est encore que Gloster (*sic*), vient dans sa prison et l'assassine à

(1) Philippe était un célèbre acteur de mélodrame.

coups d'épée. Ce moment a été terriblement rendu par Kean, ainsi que mille autres dont je ne manquerai pas de te rebattre les oreilles. J'ai vu aussi *Othello* par lui. Les expressions d'admiration manquent pour le génie de Shakespeare qui a inventé Othello et Iago. Je suis obligé, à mon grand regret, de manquer une représentation demain où Young doit jouer le rôle d'Iago avec Kean dans *Othello*. Quoique à des théâtres différents, ils se réunissent pour un bénéfice. Je pense voir aussi *Hamlet*. M. Elmore est on ne peut plus aimable pour moi. Je me suis mis depuis peu de temps à travailler chez lui.

... J'espère que vous avez eu l'esprit de donner à Édouard ce paquet de lettres. Il faut bien que je sois amplement dédommagé de l'avoir attendu si longtemps. J'ai rencontré Mayer qui gagne de l'argent beaucoup avec des portraits. Il a infiniment regretté de n'avoir pas su que Duponchel était à Londres. Il est pour moi la boussole de la mode comme on peut penser : malheureusement, dans ce pays-ci on ne va pas loin avec peu d'argent.

On a pendu plusieurs fois depuis que je suis ici; mais je n'ai pas été tenté de l'aller voir. Au reste, comme c'est le lundi et le vendredi de chaque semaine, si la fantaisie en reprend tu vois qu'il est commode de se la passer. — Je ne sais pas si je t'ai parlé de la peur que j'ai que les vers ne se mettent

dans ces habits turcs ou tapis, etc., qui sont à l'atelier...

A PIERRET

Londres, le 1er août 1825.

Mon bon ami, je profite du départ d'un monsieur pour t'écrire quelques mots. Je pars demain pour un petit voyage de quelques jours, moitié par la Tamise, moitié par mer. C'est sur le yacht d'un ami de M. Elmore. Je suis fou de la marine, et j'irai peut-être sous peu dans le Cornwall avec Isabey Eugène qui est ici et fort bon garçon. Ce serait un voyage d'une quinzaine sur les plus sauvages côtes d'Angleterre, ce qui pourrait par la suite être pour moi d'un avantage à compenser les dépenses qu'il m'occasionnerait dans ce moment. Je reviendrais ensuite à Londres où je n'aurais plus grand'chose à faire et d'où je ne tarderai pas à revenir parmi tous les amis dont je n'ai pas cessé de m'occuper dans mon imagination pendant un seul jour depuis que je les ai quittés, et dont l'éloignement m'est plus sensible encore dans

ce triste pays. Il y a décidément quelque chose de triste et de roide dans tout, ici, qui ne cadre pas avec tout ce qui est France. La propreté des maisons et de quelques rues est compensée par la saleté des autres. Les femmes sont toutes mal tenues avec des bas sales et des souliers mal faits. Ce qui me frappe le plus, c'est une mesquinerie générale qui fait qu'on se croit dans un pays de gens plus petits et plus rétrécis que chez nous. Je commence à croire qu'on y est, s'il est possible, plus commère et plus ganache : chose que je n'aurais jamais pu imaginer avant de venir ici. Je ne regarde pas tout cela en économiste et en mathématicien. Sous ce rapport ils ont toutes sortes de beaux côtés que je leur laisse. Ensuite toutes ces impressions doivent naturellement m'être particulières. Je me figure que l'abandon de l'Italie irait mieux à mon esprit que la netteté de l'Angleterre. Il faut convenir que c'est un coup d'œil délicieux que ces belles campagnes verdoyantes et les bords de la Tamise qui sont un jardin anglais continuel; mais cela a l'air de joujoux. Ce n'est pas assez nature. Je ne sais par quel caprice la nature a fait naître Shakespeare dans ce pays-ci. C'est lui assurément qui est le père de leurs arts, et on est tout surpris du désordre méthodique qu'ils y portent.

J'ai été chez Lawrence avec quelqu'un qui était assez recommandé auprès de lui pour qu'il fût pour

nous d'une grande complaisance. C'est la fleur de la politesse et un véritable peintre de grands seigneurs. Je te le décrirai amplement. J'ai vu chez lui de très-beaux dessins de grands maîtres et des peintures de lui, ébauches, dessins même, admirables. On n'a jamais fait les yeux, des femmes surtout, comme Lawrence, et ces bouches entr'ouvertes d'un charme parfait. Il est inimitable.

Je ne sais si je t'ai dit que j'avais vu Kean dans Shylock du *Marchand de Venise*. C'est admirable et nous en causerons. Je suis inconsolable d'avoir manqué *Hamlet* par Young. Maintenant les grands théâtres sont fermés, et d'ailleurs il fait très-chaud.

Je me mêle d'aller à cheval. M. Elmore, qui a pour moi toutes les bontés imaginables, est mon maître d'équitation. J'ai de grandes dispositions. Je me suis donné les airs de manquer trois ou quatre fois de me casser le cou. Mais tout cela forme le caractère.

Je romps des lances pour la France contre tous les Anglais possibles. Il y a dans le sang de ce peuple quelque chose de sauvage et de féroce qui perce horriblement dans la canaille, qui est hideuse. Ensuite c'est un fameux gouvernement. La liberté ici n'est pas un vain mot. L'orgueil de leurs nobles et la distinction des rangs sont poussés à un point qui me choque infiniment ; mais il en résulte de bonnes choses.—Adieu, grand bon enfant. Si je meurs dans ma tournée dans les tempêtes, je ne mourrai pas

Anglais, mais très-Français et ton ami qui s'honore de l'être. Je m'étais senti une velléité de retourner en France par la Bretagne, et d'aller voir le frère de Félix, mais je ne crois pas que ce soit possible. Si tu peux retrouver le paquet de *gumwater* (gomme-gutte) que Fielding m'avait envoyé dans le temps, tu me ferais bien plaisir d'en donner une bonne partie à M. Auguste (1) qui en manque totalement. Vous me répondrez à l'adresse suivante : *M. Eug. Delacroix at M. A. Elmore, 3, John Street, Edgeware road.*

Comme je me propose de rapporter à Leblond différentes curiosités que je pourrai rencontrer, suivant ses intentions, pour éviter que cela soit déballé et visité à Calais, je prendrai le parti de faire une caisse des objets de ce genre et de la faire plomber à mon débarquement pour être envoyée à la douane de Paris, à l'adresse de M. Leblond. Communique ceci à Leblond, et qu'il te dise s'il y a

(1) Ce « M. Auguste » — c'est ainsi que le désignaient toujours ses contemporains — avait obtenu le second grand prix de sculpture et était parti pour Rome en même temps que Ingres. Il devint un riche dilettante, qui mettait ses collections d'armes et de costumes orientaux à la disposition des artistes romantiques. Il signala le premier à Géricault et à Delacroix l'intérêt capital des marbres du Parthénon, « recueillis » par lord Elgin et exhibés à Londres.

M. Ernest Chesneau a consacré à M. Auguste quelques pages dans son livre, intéressant et sûr, *Peintres et statuaires romantiques.*

quelque chose de mieux à faire, et quel nom important il faut que je lui donne comme attaché à l'administration des douanes. Cela pourra éviter jusqu'à l'apparence des difficultés. J'ai appris de ses fredaines par Edmond, qui n'a pu cependant me donner des nouvelles bien précises de Mme B***, notre amie commune, la providence des gens qui n'ont pas le bonheur d'avoir des épouses légitimes. Tu me diras comment se porte Henry. Tu le chargeras de me rappeler à mon oncle et à ma tante Riesner. M. Louis Schwiter, à qui je prends la liberté de me rappeler *kindly*, sera assez bon pour me faire savoir par ton moyen, et en l'informant de la délicieuse Mlle Sophia, dans laquelle des *Princes Street* habite la nymphe pour laquelle j'ai un anneau. Il y a à Londres une douzaine de *Princes Street*, et Londres est fort grand. On ajoute ordinairement au nom de la rue celui du square ou de l'endroit remarquable le plus voisin, comme, par exemple : *Chartes Street, Middlesex Hospital*, etc. Il faudrait ici de fameuses leçons de bon genre, et il faut avouer que certains hommes y sont très-bien. Mais je suis brouillé avec les femmes. A l'exception des pièces de Shakespeare, je n'ai rien vu sur leur théâtre qui ne fût des imitations plus ou moins maladroites de ce qu'on a en France. J'ai vu un *Barbier de Séville* et un *Mariage de Figaro*, qui sont précieux dans le genre ridicule. Leur musique est atroce. Leurs aveugles même ont

moins de sentiment encore que les nôtres pour la partie instrumentale, tant violon que clarinette et flageolet. Il n'y a pas au théâtre d'air si sentimental qu'on n'y fourre de la trompette. Quand John Bull du haut de son paradis ne les entend pas, il croit que ce n'est pas de la musique et que les musiciens dorment.

N'y a-t-il rien de décidé au sujet de *mes délicieuses productions* dont M. Laffitte paraissait avoir envie? La partie finances deviendra sous peu un objet de réflexions sérieuses.

A PIERRET

Londres, 12 août.

Je reçois une lettre de toi, mon cher ami, et je suis surpris que vous n'ayez pas eu de mes nouvelles. J'avais écrit à toi et à je ne sais plus qui par un Français qui retournait à Paris. Je pense que vous avez ma lettre ou qu'elle est dans la poche du monsieur. Je me rappelle que je te priais entre autres choses de voir s'il serait possible de retrouver un petit paquet de gumwater (gomme) que Fielding m'avait envoyé dans le temps, si tu t'en souviens, et

de le donner, au moins en bonne partie, à M. Auguste, rue des Martyrs, n° 11. — Je reviens depuis trois jours d'un voyage fort agréable en Essex, où j'ai été par mer dans le navire d'un noble Anglais qui y possède un château où j'ai passé quelques jours. Comme le temps était contraire pour retourner à Londres, nous avons fait plusieurs excursions par quelques mauvais temps, qui m'ont fait voir la mer un peu méchante. Du reste, l'Angleterre me semble peu amusante. Il n'y aurait qu'un motif bien puissant, comme, par exemple, d'y faire des affaires, qui pût m'y retenir. J'ai vu seulement dans mon séjour la possibilité de travailler fructueusement un jour dans ce pays regorgeant d'or. — Je serai à Paris vers la fin du mois. J'ai trouvé ta lettre hier en rentrant rongé de mélancolie. Elle m'a fait un plaisir infini aussi bien que celle de Leblond, que je te prie de remercier beaucoup. Vos lettres sont si agréables pour moi! Vous n'avez rien quitté de vos habitudes, et une personne de moins ne fait jamais une différence aussi sensible que lorsqu'on quitte tout à la fois. Quoi qu'il en soit, les voyages sont une bonne chose. Ils vous donnent des émotions nouvelles. Ils nous font juger par nous-mêmes des autres pays et retrouver le nôtre avec plaisir. J'entrevois la possibilité par la suite d'un établissement dans ce pays, mais ce n'est pas sans appréhension. Il faudrait bien des guinées pour en faire digérer la monotonie,

ou y faire assez d'amis véritables pour y trouver le temps court. Encore regretterait-on toujours les autres qu'on a laissés derrière soi et qui sont les premiers en date.

... A propos, je me rappelle que tu m'as dit que tu apprenais l'anglais. Je m'en réjouis. Je compte te demander quelques leçons à mon retour, si tu as déjà fait tous les progrès que je suppose. Je suis si horriblement paresseux que je n'ai aucunement travaillé l'anglais et que je n'ai pas fait tous les progrès que je devais raisonnablement espérer, après trois mois environ de séjour. Au reste, comme il arrive toujours, je quitte le pays juste au moment où j'allais parler avec quelque facilité. Tous les Français qui sont ici disent que cela vient tout à coup après quelque mois. — Les théâtres sont presque tous fermés. Tout le monde est à la campagne. On ne rencontre plus un équipage dans les rues. Ceux qui restent à Londres (j'entends les personnes distinguées) se gardent bien de se montrer ou habitent le derrière de leur maison. Il serait de la dernière indécence d'être à la ville pendant cette saison... Il n'y a plus guère que l'opéra anglais, et la musique est une des choses dont l'industrie et les machines ne sauraient donner le sentiment. Adieu, mon bon ami, je me rappelle à ta mère et à toute ta famille.

E. Delacroix.

L'impression que la peinture et certains artistes anglais firent sur Delacroix fut profonde. La *Mort de Sardanapale*, exposée au Salon de 1827, en contient les preuves manifestes. Dans une lettre à W. Burger, et dans une autre lettre à Th. Sylvestre, que l'on rencontrera plus loin, Delacroix a témoigné que les sentiments de sa jeunesse ne s'étaient point modifiés chez lui avec le temps.

A SOULIER

A BELFOR

Ce 31 janvier.

Tu te figures donc que je te boude, monsieur le paysan. Est-ce que Pierret ne t'a pas parlé de ma paresse insupportable à moi-même et aux autres? Croirais-tu que depuis mon retour d'Angleterre j'ai reçu deux lettres de mon bon frère qui sont pleines de la plus tendre amitié? Ajoute à cela que j'avais moi-même le plus grand besoin de lui exprimer les sentiments de plaisir que j'ai éprouvés quand j'ai appris que, malgré sa cuisse en compote, il s'était jeté à l'eau dans son village pour retirer deux dadais qui se noyaient.

... Je travaille un peu plus que quand tu me con-

naissais. J'ai eu quelque temps Bonnington dans mon atelier. J'ai bien regretté que tu n'y sois pas. Il y a terriblement à gagner dans la société de ce luron-là, et je te jure que je m'en suis bien trouvé...

Cette lettre était presque entièrement écrite au crayon. Delacroix, qui travaillait beaucoup alors et passait ses soirées dans la compagnie « de Leblond, Auguste et autres, » dit à la fin : « c'est une chose singulière que d'avoir perdu l'habitude d'écrire (avec une plume). »

A PIERRET

10 mars 1826.

Cher ami, demain en allant à ton bureau, mets dans ta poche mes petits crayons. Tu me les apporteras en venant me prendre pour aller au Musée. Aie bon courage, cher, pousse ton sillon comme nous poussons tous le nôtre. Les Dieux font aide aux cœurs qui luttent contre le sort.

Adieu et à demain.

EUG.

A SOULIER

21 avril 1826.

... Nous allons avoir une exposition au profit des Grecs. Cela accoutumera le public à payer pour voir de la peinture. Je finis un *Marino Faliero*, tableau assez considérable qui sera, je pense, à cette exposition pour les Grecs dont je te parlais. Nous avions espéré former une société de peintres à l'instar de celle de Londres. J'ai fait venir les *laws and regulations*, par le moyen de Fielding. (Le reste en anglais.) Mais je crains que les Français n'aient pas la persévérance nécessaire pour une telle entreprise, parce qu'un peintre ne consentira jamais à perdre un quart d'heure par semaine pour s'occuper du bien général de la société... Si vous étiez ici, je vous dirais combien je suis malheureux du traître abandon d'une Desdémone, que je n'assassinerais cependant pas dans son oreiller, comme le fait si élégamment M. Kean, dans le *More de Venise*.

-◇-

A SOULIER

13 décembre 1826.

... J'ai vu Granet, qui m'a parlé de toi en homme qui t'a apprécié; il me charge de l'excuser auprès de toi de ne pas t'avoir répondu... Granet fait aussi des vœux pour te voir tout à fait livré à toi-même.

Malgré la date, il s'agit du Salon de 1827, qui s'était ouvert le 4 novembre. La *Mort de Sardanapale*, le « *Massacre n*o 2, » auquel il fait allusion et qui fut pour Delacroix un désastre, ne figure que dans le deuxième supplément du livret.

A SOULIER

6 février 1828.

... J'ai effectivement fini mon *Massacre n*o 2. Mais j'ai eu à subir les tribulations assez nombreuses de

MM. les très-ânes membres du Jury. J'en aurai long à te dire sur ce chapitre.

Je continue ma lettre à deux jours d'intervalle. C'est ce matin qu'on a rouvert le Salon. Ma croûte est placée le mieux du monde. De sorte que, succès ou non succès, ce sera à moi qu'il faudra m'en prendre. J'ai éprouvé en arrivant là devant un effet abominable, et je ne souhaite pas que l'excellent public ait mes yeux pour juger mon chef-d'œuvre. C'est malheureux que je tombe à t'écrire un jour où je suis aussi vexé. Mais ce sera pour toi la peine de m'avoir écrit si peu de choses.

Quel exécrable métier que de faire consister son bonheur dans des choses de pur amour-propre! Voilà six mois de travail qui aboutissent à me faire passer la plus foutue des journées. Du reste, je suis habitué à ces choses-là, et ne t'alarme pas trop pour l'amour de moi. C'est peut-être, c'est probablement comme toutes les autres fois où le premier aspect de ma sacrée peinture accrochée à côté de celle des autres me jugule entièrement. Cela me fait l'effet d'une première représentation où tout le monde sifflerait.

Je suis déménagé. Je t'écris de la rue de Choiseul, 15, quartier très-fashionable et beaucoup trop pour un gueux de mon espèce qui est sur la voie pour aller à l'hôpital. A propos, je ne suis plus si

maigre. Mais si les affaires se gâtent, adieu les roses de mon teint! Adieu; souhaite-moi plutôt une bonne place dans quelque mine. Pour moi, j'ai bien celle d'un homme embêté ce soir.

E. D.

A SOULIER

11 mars 1828.

... Je ne fais pas encore grand'chose. Je suis ennuyé de tout ce Salon. Ils finiront par me persuader que j'ai fait un véritable fiasco. Cependant je n'en suis pas tout à fait convaincu. Les uns disent que c'est une chute complète; que la *Mort de Sardanapale* est celle des romantiques, puisque romantiques il y a; les autres, comme ça, que je suis *inganno*, mais qu'ils aimeraient mieux se tromper ainsi que d'avoir raison comme mille autres qui ont raison si on veut et qui sont damnables au nom de l'âme et de l'imagination. Donc, je dis que ce sont tous des imbéciles, que ce tableau a des qualités et des défauts, et que s'il y a des choses que je désirerais mieux, il y en a pas mal d'autres que je m'estime heureux d'avoir faites et que je leur souhaite. Le

Globe, c'est-à-dire M. Vitet, dit que quand un soldat imprudent tire sur ses amis comme sur ses ennemis, il faut le mettre hors les rangs. Il engage ce qu'il appelle la jeune École à renoncer à toute alliance avec une perfide dépendance. Tant il y a que ceux qui me volent et vivent de ma substance crieraient haro plus fort que les autres. Tout cela fait pitié et ne mérite pas qu'on s'y arrête un moment qu'en ce que cela va droit à compromettre les intérêts tout matériels, c'est-à-dire *the cash* (l'argent).

Tu sauras que mon tableau de *Marino Faliero* est à British Gallery et que les journaux anglais en ont fait des éloges magnifiques.

... M[me] de Mirbel est excellente pour moi et me pousse. Pousse aussi, mon cher bon, pousse-toi, poussons-nous et tâchons d'avoir, avant de tordre l'œil, un peu de pain et d'indépendance dans ce bas monde. Une petite bibliothèque, quelques bons vins et quelques bonnes choses encore. Le reste, comme dit mon ancien ami Sardanapale, ne vaut pas un fétu.

E. D.

A SOULIER

Samedi 28 avril 1828.

... Tu me crois donc un homme bien répandu. Loin de là. Les quelques soirées où je vais par habitude m'ennuyer et me désennuyer finissent au total par me fatiguer physiquement à l'excès. Le plus souvent je suis accaparé par quelque jobard qui me parle peinture à tort et à travers, pensant que j'emporte de sa conversation et de sa capacité une haute idée. De femmes, ça ne m'en procure pas. Je suis trop pâle et trop maigre. La grande occupation de mon existence, celle qui tient en suspens et en échec les hautes et puissantes facultés que la nature m'a accordées, au dire de quelques bonnes gens, c'est... d'arriver à payer mon terme tous les trois mois et de vivoter mesquinement. Je suis tenté de m'appliquer la parabole de Jésus-Christ, qui dit que son royaume n'est pas de ce monde. J'ai un rare génie qui ne va pas jusqu'à me faire vivre paisiblement comme un commis. L'esprit est le dernier des éléments qui conduise à faire fortune; cela sans figure, sans exagération. L'imagination, quand pour comble de malheur ce don fatal accompagne le

reste, consomme la ruine, achève de flétrir, de briser dans tous les sens l'âme infortunée. L'amour de la gloire, passion menteuse, feu follet ridicule, qui conduit toujours droit au gouffre de tristesse et de vanité ! Je ne parle pas de l'amour qui a les peines les plus cuisantes, mais qui a réellement quelques instants rafraîchissants. Si j'ai des enfants, je demanderai au ciel qu'ils soient bêtes et qu'ils aient du bon sens.

De travaux et d'encouragements je n'en dois attendre aucun. Les plus favorables pour moi s'accordent à me considérer comme un fou intéressant, mais qu'il serait dangereux d'encourager dans ses écarts et dans sa bizarrerie. J'ai eu dernièrement une petite discussion avec le Sosthène (1). La substance est que je n'ai rien à attendre de ce côté tant que je ne changerai pas de route. Le ciel m'a fait la grâce de conserver mon sang-froid pendant ce colloque, où cet imbécile, qui n'a ni sens commun, ni aplomb d'aucun genre, n'en avait plus du tout. C'est aujourd'hui même à deux heures que les distributions de grâces et d'honneurs auront lieu au Musée. J'interromps ceci pour t'en parler.

(1) Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts.

Dimanche matin.

Je t'achève ce bout de lettre. Je t'en écrirai plus long une autre fois. J'ai été hier à cette séance. Comme je m'y attendais, le tableau n'est pas acheté, et point de commandes pour le futur. La mystification a été plus loin encore dans la lecture qu'on a faite des travaux exécutés précédemment pour le conseil d'État. On n'a fait mention ni de mon nom ni de ce que j'avais fait (1). Ce qui démontre qu'il faut me retourner d'autre façon. Au reste, je n'en meurs pas et la bête n'est pas encore crevée...

E. D.

A M. CHARLES RIVET

Paris, 16 mai 1828.

Heureux ami, qui voyez tous les jours peut-être avec indifférence toutes les belles choses auxquelles

(1) L'*Empereur Justinien composant ses lois,* détruit dans l'incendie du Conseil d'État. Je possède les toutes premières études, d'après nature, de la figure du *Justinien,* dessinées et peintes.

je rêve depuis quinze ans, que vous êtes cruel de ne pas plus souvent écrire quelque chose de tout cela! Que votre lettre s'est fait attendre... Si cela ne vous touche que médiocrement, qu'importe? écrivez toujours ce que vous sentez. Si vous ne peignez pas, écrivez. J'ai assez des impressions de toute la bande voyageuse et écrivante qui me gâte l'Italie depuis que je m'occupe d'elle. Vous avez des impressions toutes fraîches et dégagées de préjugés.

Croiriez-vous que j'allais vous écrire lorsque j'ai reçu votre lettre? Oui, moi, mettre la main à la plume, pour vous dire, quoi? Que j'avais envie que vous m'écriviez, mais vous le saviez bien. Moi, si peu écrivassier que j'ai la cruauté de faire languir M. Véron et le public, quoiqu'il m'a paru que le public ne peut plus attendre et qu'il s'impatiente. Heureux homme! j'écris sur Michel-Ange et vous le contemplez. Je mentirai à ce même public avec la même impudeur que tous ceux qui entreprennent de l'occuper d'eux-mêmes bien plus que du sujet qu'ils traitent. Est-ce que la plus simple description faite dans le jour de la plus mauvaise humeur, mise en face des chefs-d'œuvre eux-mêmes, ne serait pas pour les gens doués de sensibilité à cent mille pieds au-dessus de tout mon pathos à froid? Vous frisez Rome en passant; à peine allez-vous écorcher Naples; vous courez, vous volez. Faites pour moi, pour votre compagnon de rêveries et d'ambitions folles, ce

qu'on fait entre amis au lycée : *Soyons faisants;* gardez-moi un peu de ce que vous mangerez au bon dîner que vous faites tandis que je mange mon pain à la fumée ! Tubleu ! si vous ne revenez, suivant vos projets, qu'au mois d'octobre, vous avez encore plusieurs mois. Mettez-moi donc quelquefois le soir en vous couchant, si les belles ne vous mettent pas sur les dents, quelques lignes de bonne ou de mauvaise humeur, sur ces merveilles que vous parcourez trop vite. Pauvre garçon, qui courez le plus beau pays de la terre en compagnie d'Horace Vernet, qui vous fume au nez et qui vous assassine de ses froides vanteries ! J'irai, moi, j'irai tout seul, comme un ours, comme un tigre s'il le faut. J'aurai des griffes aux ennuyeux. Je m'ennuierai tout seul. Mais des bonnes occasions comme celle dont vous me parlez, point. Je vivrai avec tous ces illustres morts.

Je parie, traître, que sans ce bout de lettre vous ne m'écriviez pas. Vous attendiez que je vous réponde. Que puis-je vous apprendre? Je mène la vie la plus monotone, vous le savez. Votre lettre a été le plus grand événement du mois qui vient de s'écouler. Pendant que Michel-Ange et Raphaël poursuivent silencieusement leur carrière de vraie gloire, là-bas où vous êtes, ici c'est comme à l'ordinaire. D. E. triomphe dans son petit cercle. A. est le plus grand peintre de l'époque, pour deux ou trois ans. B. est mieux que Raphaël. H. fait oublier le Dante, qui se

passe bien de vivre dans la réunion de ceux qui admirent H. Que je voudrais m'admirer un peu moi-même au milieu de tout cela ! Mais, le croiriez-vous? je doute plus que jamais de mon infaillibilité, et pourtant je ne suis pas découragé. Je viens de passer un ou deux mois pleins de tristesse et de noires idées. A présent, c'est passé : je renais avec la verdure et je suis en train au travail. M. Gérard, avec qui l'autre jour je parlais de tous ces côtés sombres de la vie, me dit que ce qu'il y avait encore de préférable, *c'était l'Enfer et l'atelier.* Je trouve cela très-juste...

Je vous embrasse bien vraiment et bien sincèrement.

Votre ami.

Le baron Charles Rivet, qui de nos jours a attaché son nom à la fondation de la troisième République, demeura un des fidèles amis de cœur de Delacroix. Celui-ci, dans un premier testament, que lui fit déchirer sa gouvernante, Jenny Lesguillon, l'avait désigné comme son légataire universel. C'était un homme de grand sens et de mœurs aimables. Il avait été plus que le camarade d'atelier de Bonington : il l'avait obligé avec infiniment de délicatesse dans son année de début et de gêne.

A PIERRET

14 juin 1828.

Mon cher ami, j'ai oublié dans une lettre d'hier de te prier d'envoyer à l'adresse de M. A. Constantin, rue Saint-Lazare, 52, ma notice pour mon tableau, à insérer dans le prochain Catalogue. Tu écriras cela de ta belle écriture en spécifiant que c'est pour le renouvellement de l'exposition.

Combat du Giaour et du Pacha. — Tiré de Lord Byron.

« ... Je le reconnais à la pâleur de son front; c'est lui qui m'a ravi l'amour de Leila, c'est le Giaour maudit. »

Avec lesquels je t'embrasse,

EUG. DELACROIX,

Désespéré du moment où je retournerai à Paris, malgré le plaisir que j'aurai à te retrouver.

Ce tableau avait figuré, en 1826, à l'exposition au profit des Grecs. Il parut au livret sous ce titre : *Scènes de la guerre actuelle desTurcs et des Grecs.* Il est vraisemblable que « prochain catalogue » doit être entendu : « prochain tirage. »

A SOULIER

26 septembre 1828.

... J'ai achevé le tableau d'animaux du général et je lui ai déterré un cadre rococo que je fais redorer et qui fera merveille. Il a déjà donné dans l'œil à une provision d'amateurs et je crois que cela sera drôle au Salon.

Les Anglais ont ouvert leur théâtre. Ils font des prodiges puisqu'ils peuplent la salle de l'Odéon à en faire trembler tous les pavés du quartier sous les roues des équipages. Enfin ils ont la vogue. Les classiques les plus obstinés baissent pavillon. Nos acteurs vont à l'école et ouvrent de grands yeux. Les conséquences de cette innovation sont incalculables. Il y a une Mlle Smytson qui fait fureur dans les rôles de miss O'Neill. Charles Kemble s'est simplifié et a fait plus qu'on n'aurait cru.

E. D.

P.-S. Il est onze heures et demie du soir. Je vais t'écrire encore un de ces jours si le bon Dieu me laisse un peu de souffle. Je vais de très-bonne heure à ma

boutique : il paraît que ces messieurs se proposent d'être d'une sévérité de chiens et particulièrement à propos des novateurs. De sorte que pour finir ce que je veux y envoyer, non compris, bien entendu, le grandissime tableau que je ne peux décidément avoir fini tout de suite, je suis obligé de me lever *very early*.

Delacroix entend probablement désigner par le « tableau d'animaux » le *Jeune tigre jouant avec sa mère*, qu'il exposa en 1830, au profit des blessés de Juillet, et qu'il envoya ensuite au Salon de 1831. Il en fit une délicieuse lithographie qui parut dans l'*Artiste*.

La miss Smytson devint Mme Hector Berlioz.

A M. VICTOR HUGO

Ce mercredi 1828.

Eh bien ! Envahissement général : Hamlet lève sa tête hideuse, Othello prépare son poignard essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore... Le roi Lear va s'arra-

cher les yeux devant un public français. Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer incompatible avec la morale publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût!

Apprêtez-vous, dans tous les cas, une bonne cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques, ou plutôt immolez-vous courageusement pour nos plaisirs à nous autres barbares...

E. D.

Le « M. Barry, sculpteur paysagiste, » n'est autre que Barye, si peu communicatif à tous les âges de sa vie, qu'il n'est nullement surprenant que Delacroix se soit trompé sur l'orthographe de son nom. Ils avaient fait en compagnie, m'a dit M. Delacroix, des études au crayon ou à l'encre, de lions, de lionnes, de tigres, dans une superbe ménagerie qui s'était établie à la foire de Saint-Cloud, et aussi des études d'écorché, d'après une lionne morte, au Jardin des plantes; un de ces croquis est devenu, dans le *Plafond d'Apollon*, le monstre qu'assomme Hercule.

A PIERRET

Tours, 27 octobre 1828.

... Bonjour, cher ami. Une réflexion est venue attrister la douce perspective de retrouver un billet

de 1,000 francs intact. C'est que j'avais oublié dans mes répartitions le sieur Souty (1), pour une bagatelle de 300 et quelques francs, et le sieur Jobin pour une misère de 170 ou 180. Ces guerres d'argent nous tracassent toujours. Si tu avais découvert une mine depuis mon départ tu m'en ferais part...

... Ce que je te recommanderai pourtant le plus instamment, c'est de faire penser Osterwald au dessin que Thalès demande. Si tu étais un peu moins féroce que je ne te connais, tu irais chez M. Barry (*sic*), sculpteur paysagiste, passage Sainte-Marie, maison de Fauconnier, orfévre, lui dire que, par une étourderie pitoyable, j'ai emballé les animaux qu'il avait bien voulu me prêter avec mes paperasses, et que la crainte qu'ils ne s'égarent ou se plissent en les renvoyant m'a empêché de le faire. Demande-lui-en donc pardon.

Je tâche de chauffer le chapitre et les curés pour me faire faire des tableaux d'église. J'ai fait un prospectus magnifique que je leur ai délivré.

Je me rouille infiniment. Je n'ai plus cette activité d'esprit qui suppléait autrefois à ma paresse. Je ne trouve plus aux choses le même charme. Il y a un prisme charmant qui se décolore.

(1) M. Souty, marchand de couleurs, de toiles, de cadres.

A SOULIER

Octobre 1828.

... Tu ne me reconnaîtrais pas tant je suis engraissé...

... Je te dirai que le maudit tableau du duc d'Orléans m'a tenu trois grands mois. Le ministre de l'intérieur, homme aimable sous tous les rapports, m'a commandé un tableau pour le musée de la ville de Nancy, représentant la mort de Charles le Hardi ou le Téméraire, grand libertin de sa nature...

Ton et tout entièrement,

Eug. Delacroix.

Peintre d'histoire et baron en herbe.

« Le maudit tableau » était sans doute le *Cardinal Richelieu célébrant la messe*, qui disparut en février 1848, dans un incendie partiel du Palais-Royal.

Cette lettre fut adressée à M. Victor Hugo à propos du drame d'*Amy Robsart*, lequel avait été écrit en collaboration avec Paul Fouché et n'eut qu'une représentation (1828).

A M. VICTOR HUGO

Mantes, ce samedi.

Je vous envoye, mon cher ami, la presque totalité des costumes en question. Le tailleur peut entrer en danse. Il n'y comprendra peut-être rien du tout. Mais, au reste, j'arrive moi-même pour éclaircir toutes les obscurités. Je n'ai qu'une peur, c'est que tout cela n'ait été bien tardif. Nous aurons peut-être de la peine à obtenir certaines choses. Mais je les attends à Cromwell, ou à quelque besogne qui sera tout entière votre sang et le fruit de vos entrailles. Dieu veuille que ce soit bientôt. Je vous souhaite en attendant une patience de saint pour ce qui vous reste à arracher à ces têtes de bois. La veille de mon départ, j'ai rencontré fortuitement celui qui fait Flibbertgilbert. Il me parait effectivement dans de bonnes dispositions, et quant à certains doutes où il se trouvait encore, j'ai fait de mon mieux pour le convertir.

Adieu mon cher Victor. Veuillez faire agréer à

madame Hugo mon hommage respectueux, et croyez à ma vive amitié et à l'empressement que je serais bien heureux de mettre à vous être encore bon à quelque chose de meilleur que tous ces barbouillages.

Votre ami,

EUGÈNE DELACROIX.

Flibbertgilbert est un des démons dont Shakspeare a emprunté le nom contourné, pour son *Roi Lear*, au livre du docteur Harsnet, *Révélations des impostures papistes.*

A PIERRET

Tours, 5 novembre 1828.

... Tu as raison. Nous changeons, voilà tout; mais tu sais, on ne peut soi-même assister au spectacle de son cœur et de son imagination. Il faut être doubles comme nous sommes, depuis que nous nous connaissons pour qu'une moitié de l'un suive et décrive l'autre. Je ne t'apprends rien de nouveau, n'est-ce pas? C'est ainsi que nous sommes ensemble...

... Le temps continue à être charmant. La cam-

pagne est bariolée de rubis, d'émeraudes, de topazes et de tout son luxe d'adieu. Malgré mes occupations qui me rappellent et ma fainéantise ici, j'appréhende de m'en aller et de reprendre le collier de fatigue.

... S'il en est temps encore, écris à Louis qu'il me rapporte le plus de vues qu'il pourra des différents côtés de la chapelle et du local où a été tué Charles le Téméraire. Je remercie son préfet de sa courtoisie, mais j'ai en conscience des affaires et des plaisirs plus pressés.

Tout à toi,

EUGÈNE DELACROIX.

A SOULIER

28 janvier 1829.

Cher ami, comment faire pour écrire par un temps aussi scélérat ! Aujourd'hui, je ne me suis levé qu'à deux heures après-midi pour avoir moins froid. Je suis dans les horreurs du déménagement. J'espère que je serai bien. Tu voudras bien m'écrire doréna-

vant, quai Voltaire n° 13. Tu vois que je me rapproche du quartier de la bonne compagnie, et cela sera, s'il plaît à Dieu, pour me faire devenir le plus insociable possible, pour me coucher de bonne heure, narguer les insolents et les cousus d'or comme c'est ma nature. Il faut tâcher d'être gueux en enrageant le moins possible. Imagine que je n'ai qu'une porte à ouvrir, encore puis-je la laisser ouverte, et de ma simple chambre je passe en pantoufles dans mon atelier, très-confortable, lequel a encore pour surcroît un escalier qui lui est propre et qui est propre. Quand tu viendras me voir, je puis, au moyen d'un lit de sangle, te recevoir dans mes appartements.

Tout cela me coûtera une bagatelle de plus que je ne payais jusqu'ici, et l'économie de temps sera pour moi si grande que c'est un gain véritable que de l'argent si bien placé. Le plus grand de mes avantages sera sans contredit de me plaire chez moi, chose après laquelle je cours depuis bien longtemps. Je vois de mes fenêtres le Louvre, un peu de la rivière et des Tuileries. Il ne tient qu'à moi de me croire roi de tout cela.

Tout cela sera bel et bien quand j'en jouirai pleinement. En attendant que je sois complétement établi, je mène une vie pitoyable, et je n'ai d'autre ressource que d'aller embêter toutes mes connaissances... J'ai dîné chez le bon P... dont la femme fait

des habits aux duchesses d'Orléans. Moi, je leur ai fait de la peinture, comme tu sais, et l'un n'est pas plus facile que l'autre; j'entends de les contenter.

Je ne me souviens plus si tu aimes ou non le froid. Si tu l'aimes, tu devrais bien venir à Paris pour en rencontrer un des plus choisis. Il va *très-forzando*, comme un final de Rossini, depuis le commencement de l'année. La Seine a un faux air de vouloir se faire patiner... Je crois que j'ai envie de me coucher. Le feu baisse et avec lui ma verve. Il y a dans ma porte un grandissime vent coulis qui me tape dru dans le dos. Adieu.

EUGÈNE.

A M. DE LA ROCHEFOUCAULD

Le 25 février 1829.

Monsieur le vicomte,

La lettre par laquelle vous avez bien voulu m'indiquer un rendez-vous pour prendre connaissance

de mon esquisse de la bataille de Nancy, m'arrive le soir du jour que vous m'avez fixé. Ayant d'ailleurs fait quelques changements à ce que je désirais vous soumettre, je vous prie de vouloir bien m'indiquer de nouveau un jour où il vous sera possible de me recevoir, pressé que je suis de présenter à votre approbation le commencement d'un ouvrage auquel je désire vivement vous voir attacher votre suffrage.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur le vicomte, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

E. Delacroix.

Quai Voltaire, nº 35.

A SOULIER

Paris, le 21 juin 1829.

... Tu es gai, tu reçois, tu changes de peau. Tant mieux. Moi qui suis un peu de je ne sais quel tempérament, que je ne puis prendre la peine de te décrire, attendu que tu dois te connaître mieux que

moi-même. Moi qui suis tantôt très-triste, tantôt très-heureux, juge le plaisir d'une lettre de toi, surtout quand elles sont rares... Tu sais que je suis casé comme un bon bourgeois et que j'ai une vue superbe. Mais tout cela ne me fait pas mieux porter. Il est vrai qu'il y a un peu de ma faute. Malgré cela j'ai travaillé suffisamment ces derniers temps et je fais des progrès.

Ayons, cher bien cher, un jour un petit pignon à nous, sur rue ou sur champ, en quel pays, n'importe, et coulons-y des jours heureux et philosophiques. J'incline à la retraite.

Quel plaisir ce serait de voir s'arrondir notre ventre à chacun, et comme l'a dit le Dante des enfants d'Ugolin : « Voir dans son ami comme dans un miroir son propre aspect, c'est-à-dire celui de jubilation ! » Quand verras-tu un pareil moment ? C'est ce que Méphistophélès seul sait, lui qui se plaît à brouiller les affaires et à les arranger dans ce bas monde...

Eugène.

Je suis bien content que tu aies été embrasser cette bonne petite amie de la rue Godot. Ce qui est surtout gentil à toi, c'est d'avoir eu l'idée de l'aller trouver. C'est par-dessus tout un cœur excellent. Ce

bien-là en vaut un autre. Baise-la encore avant de t'en aller pour l'amour de moi, et encourage-la sur la peinture.

A PIERRET

Valmont, ce 28 octobre 1829.

Mon bon petit, c'est bien tard commencer à t'écrire quand je vois déjà de près le moment de retourner. J'ai retrouvé mon Valmont comme je l'avais laissé il y a quinze ans, et cela m'a valu de grands accès de tristesse dans les premiers jours. Je n'ai trouvé que moi de changé, hélas ! et fort changé et peu avancé malgré cela. Je n'ai guère eu de loisir d'écrire depuis que je suis ici. Je n'y suis guère resté, ayant toujours été dans des parties chez des voisins et au bord de la mer. J'ai vu des sites les plus extraordinaires en fait de rochers, etc., et mon Anglais, le décorateur, m'avait donné d'excellents renseignements. J'ai trouvé tout ce qu'il m'avait indiqué et au delà de ce qu'il m'avait dit... Le beau pays ! le beau pays, mon petit homme ! Quel dommage que les feuilles tombent ! Et la mer, je la revois toujours comme une

amie ou plutôt comme une maîtresse. Quand j'y suis je ne puis m'en détacher. Toutes les études du monde sont d'une insupportable froideur...

Il ajoute un mot pour tracer à Soulier son itinéraire s'il se décide à le venir voir.

Il rappelle ensuite des « projets d'écriture en commun » avec Pierret et Gaillardet. « ... Il est important et amusant dans ce triste monde que l'esprit ait un intérêt quelconque. En outre, cela pourra être d'une utilité positive. » Il demande son passe-port, au cas où il reviendrait par Le Havre ou par Dieppe.

Ensuite tu tâcherais que l'ami Goubeaux donne quelque chose, de manière à payer son loyer quand on sera de retour. Ensuite tu penseras à la palette qui doit être finie à présent, et, à ce que je suppose, chez Rivet, pour la bien faire à l'huile. Tu la lui recommanderas bien et de manière à ce qu'elle soit prête pour le 8 ou 10 au plus tard. J'insiste bien là-dessus. Je ne pense pas sans effroi aux affaires qui m'attendent. J'en ai un million et cela me fait traîner la savate ici. Je voudrais bien passer un ou deux jours à Rouen. As-tu vu Rouen? Tout cela est superbe, et il faudrait des vies à n'en plus finir pour faire tout cela. Et puis chacun son affaire. Il y a ici des vieilles femmes sublimes pour un sabbat.

Dieu du ciel ! Trente pieds de marchandise à fournir. C'est bien conséquent !...

E. D.

Delacroix avait peint une série de portraits des jeunes gens de l'institution Goubeaux qui avaient remporté des prix au grand concours.

A PIERRET

Valmont, 19 novembre 1829.

... 19 du mois et pas encore de retour ! Cher petit, les projets des hommes, comme tu sais, sont sujets à manquer d'exécution. Qui plus est, je t'écris pour te donner une commission. Dans l'hypothèse où Goubeaux se serait exécuté, tu donneras à Thérèse de quoi acheter du bois, ce que j'avais oublié de te prier de faire. Il fait ici depuis deux jours une gelée d'une âpreté extrême qui m'a rappelé physiquement que mon bûcher était entièrement vide.

Ce qui m'a retardé considérablement, c'est qu'au dernier moment il nous a pris fantaisie de mouler

certaines petites figures qui ornent les tombeaux de l'église et qui sont d'un très-beau style. Ayant une fois commencé, nous avons voulu nous en tirer à notre honneur. Malgré nos efforts, les difficultés étaient si grandes que tout cela a été de guingois et qu'il en arrivera ce qui pourra.

Je compte partir lundi pour Rouen. J'y resterai un jour ou deux chez ma tante Riesner. De sorte qu'irrévocablement je serai à Paris vers vendredi ou samedi. Il me semble que j'irai voir tout le monde, que tout le monde m'amusera. J'ai envie de ne voir d'abord que les gens ennuyeux. Je les trouverai délicieux pendant quelque temps. Ensuite je me permettrai ceux que j'aime. Tu vois que c'est pour ne pas rendre trop subite la transition du pays de Caux à la mère des arts et de la civilisation. Je t'écris avec des gants que j'ai graissés, non pas parce que je crains l'*air aux mains*, comme disait Vernet le père, mais parce que je les ai toutes gercées par le plâtre et le froid.

« L'église » était la chapelle de l'ancienne abbaye de Valmont, charmant édifice dont les propriétaires actuels s'efforcent de conserver intactes les ruines survivantes.

⟡

A PIRON

Valmont, 1829.

... Juge de mon étonnement d'y trouver tout si peu changé, qu'il pourrait me sembler que je ne l'ai pas quitté un instant. Il est une chose incroyable et qui l'était pour moi jusqu'à ce jour : c'est combien les choses changent peu, et combien nous autres nous changeons! Si j'ai trouvé tout à la même place et avec la même figure, en revanche n'ai-je pas été reconnu par un seul des individus qui m'y avaient vu autrefois. Quelques-uns de ceux qui y étaient alors sont furieusement changés, car ils sont morts; il y en avait de maigres qui sont gras, et *vice versa*. Avoue que c'était pour donner de l'humeur! L'église est toujours de même, et les bons moines y dorment du même sommeil de fer qui les cloue tout de leur long dans leurs tombeaux. Une chose remarquable que je ne me rappelais pas, sont deux beaux tombeaux, du plus beau style de l'époque qui précédait la Renaissance, avec de superbes statues de chevaliers en tabans couchés dessus et blasonnés.

Nous ne donnons ce brouillon d'un billet que pour rappeler que les admirables lithographies qui ornent la tra-

duction in-4° du *Faust*, par M. Stapfer, étaient sorties des presses de l'imprimerie Motte.

Sans date. (1829?)

M. Motte a bien voulu me promettre de finir le fameux compte cette année. Comme il avait été au-devant de mes désirs à cet égard, j'y avais compté. Sera-t-il assez bon pour me dire, le plus tôt possible, si rien n'y met obstacle? Ces chiennes d'affaires vont à reculons. C'est comme du temps de Dagobert, pour les arts. Je prie M. Motte de recevoir mes compliments.

E. Delacroix.

A PIERRET

Sans date. (Avant ou vers 1830?)

Si tu es curieux de voir une belle collection de dessins anciens et modernes, demain samedi et dimanche, depuis onze heures jusqu'à trois, chez feu

Constantin, le marchand de tableaux, rue Saint-Lazare, n° 52, tu en trouveras plus que tu n'en pourras regarder. Des David, des Drouais, des Prudhon (et entre autres un grand et beau dessin étudié de sa *Psyché*), les deux *Psychés* de Fragonard, une trentaine de Michel-Ange et de Raphaël, enfin une immensité de toutes les écoles possibles. J'espère y aller dimanche, et je pense que je t'y trouverai parce que tu n'auras pas trop de toute ta journée pour les voir. J'y ai fait une tournée ce matin, et je serais désolé de n'y pas retourner après demain. La vente se fait lundi ; ainsi le temps presse.

Voici la suite et la fin d'une lettre dont Pierret avait écrit la première partie au milieu d'une fête de la Saint-Nicolas, chez le docteur Desmaisons. On était encore sous le coup des événements de Juillet. « Delacroix, écrit Pierret, se laisse pousser des moustaches. » Ces moustaches, qui furent réduites plus tard à une paire de petites brosses noires, apparaissent assez volumineuses sur le joli portrait de Delacroix que le romantique Jehan Gigoux a lithographié pour l'*Artiste*, en 1834.

A F. GUILLEMARDET

Paris, ce 6 décembre 1830.

Je reprends en sous-œuvre la présente lettre pour te tenir au courant de la brillante santé qui me caractérise dans le moment actuel. Je n'en sors pas moins pour le moment du conseil de discipline, où, sur ma mauvaise mine, on vient de me donner un répit de quatre mois pour la brave garde nationale, dont on ne me juge susceptible de servir avec que quand je serai un peu engraissé de ma personne. Tu ne t'étonneras pas de la présente manière de m'exprimer un tant soit peu inopportune et inattendue dans ma manière d'être d'habitude naturelle, attendu une lettre d'un gendarme de Fouilletourte, en Berry, que nous venons d'en faire lecture en société où nous nous trouvons, qui est très-drôle et très-insolite pour l'expression des pensées dudit gendarme qui écrit au docteur Desmaisons, qui vient de nous faire boire d'excellent saubayor, que nous en avons bu un verre à ta santé.

Pour finir, j'ai fini, ou peu s'en manque, mon tableau, et nous avons impatience de te voir cette fameuse Saint-Sylvestre, que c'est dônc pour cette année de nous en régaler chez toi. En attendant, con-

serve-toi la bonne disposition de ton estomac en parfaite santé, qui te .sera nécessaire pour digérer les susdits pâtés et autres confitures susnommées de la Saint-Sylvestre. Excuse la bassesse imprévue de langue française que je te témoigne dans cette lettre que ma plume te trace ici de ma main pour croire à sa prudence inaltérable.

A M. FR. VILLOT

Vous m'obligeriez beaucoup de m'écrire le plus tôt possible comment est fait le collet de notre capote. Le tailleur me demande s'il s'agrafe par devant ou s'il est rabattu. De même, je ne me souviens plus comment est le pantalon, s'il y a plusieurs raies rouges ou une seule.

Mille pardons, je suis un grand importun.

Voulez-vous aussi me donner l'adresse des guêtres?

Tout à vous de cœur,

EUG. DELACROIX.

Ce mercredi matin, 20 décembre 1830.

Imaginez, mon cher ami, mon désespoir. J'ai couru tous ces jours-ci pour guêtres, cols, etc. Mais voici que ce gredin de tailleur qui m'avait apporté un habit infâme, qu'il est obligé de refaire, me joue le mauvais tour, sachant qne je suis de garde demain, de n'avoir pas achevé. Je viens encore de renvoyer chez lui. Je serais horriblement vexé si je manquais. Si ce soir je n'avais pas mon affaire, j'irais vous le dire ainsi qu'à M. Vyerrat ; je vous enverrai toujours dans la journée sac et buffleteries pour m'en affubler chez vous.

Avez-vous pensé au couvre-giberne ? je ne sais où en avoir. Je suis complet du reste.

Je serais bien privé si je ne pouvais vous voir ce soir et j'y ferai mon possible. Veuillez en tout cas remercier madame Villot de son attention et lui faire agréer mes hommages.

Tout vôtre,

Eug. Delacroix.

Je vois d'ici que le gueux de tailleur est capable de me rapporter au dernier moment le même habit auquel il aura fait semblant de toucher; mais en conscience les basques ne couvrent qu'à peine ce que la pudeur nous ordonne de cacher.

Tels sont les deux billets qui ouvrent une camaraderie

continuée sans nuages pendant plus de trente ans. M. Fr. Villot avait préparé des notes sur Delacroix. Il serait bien désirable qu'elles fussent publiées.

Cette lettre, ou mieux ce mémoire en forme de lettre, parut en avril 1831, dans l'*Artiste*, que venait de fonder Achille Ricourt et qui était, texte et gravures, le moniteur officiel de l'École romantique. Elle n'a jamais été réimprimée et fournit des vues sur la doctrine de Delacroix. Il s'agissait, dans l'espèce, de ce concours pour le *Boissy d'Anglas*, dans lequel Court fut lauréat.

AU DIRECTEUR DE L'*ARTISTE*

LETTRE SUR LES CONCOURS

Avril 1831.

Vous avez la bonté, monsieur, de me demander mon avis sur les concours en fait de tableaux et de statues. C'est une grande question aujourd'hui, car il ne s'agit de rien moins que de faire passer par cette filière tous les artistes qui prétendent aux travaux du gouvernement. C'est une idée qui n'est pas nouvelle, et qui paraît si simple qu'elle vient

s'offrir d'elle-même au pouvoir quand il craint la responsabilité de ses choix, et aux artistes eux-mêmes, j'entends à ceux qui n'ont pas la part la plus large dans les distributions. Cette dernière classe, qui est le plus grand nombre, a donné par ses réclamations une très-grande popularité à la question des concours.

Si éloignée que soit la chance qu'offre ce moyen à beaucoup d'entre eux, ils l'ont adopté avec empressement. L'amour-propre persuade aisément à chacun de nous qu'il a des droits qu'on oublie et que cette grande lumière du concours public va rendre manifestes pour tout le monde ; que si l'on n'est pas couronné, on peut encore se consoler en pensant que c'est nous que le public distingue, et qu'il condamne nos juges à son tour.

D'ailleurs, raisonnant d'après les lois de justice générale assez sages, vous inclinez à trouver cette invention très-libérale et très-féconde ; car, dites-vous, rien n'empêche le talent de se mettre sur les rangs : tout au contraire; au milieu de ce grand nombre de prétendants, sa place sera toujours marquée.

Au premier aperçu, il m'a paru commode comme à vous d'avoir un moyen d'éprouver les talents comme on éprouve les métaux, de les tirer de la foule à l'instant, par le contraste qui se produit de soi-même entre le bon et le mauvais. Si ce moyen-là

est trouvé en effet, monsieur, quel problème nous avons résolu! La postérité ne pourra nous savoir assez de gré d'avoir tant fait pour ses plaisirs, en ne laissant arriver jusqu'à elle que des ouvrages dignes d'admiration; et du même coup nous sauvons bien des remords à l'autorité.

Mais en y réfléchissant plus mûrement, vous serez conduit à découvrir que ce moyen, simple et applicable en théorie, offre à la pratique mille difficultés. Un essai tout récent a déjà montré des inconvénients auxquels on n'avait pas songé, et ils ont été de nature à effrayer sur les résultats probables de ce moyen employé généralement. On s'est aperçu qu'après la difficulté d'amener à concourir beaucoup de gens pour qui ce moyen est nouveau, il se présentait la difficulté plus grande de trouver des juges, des juges sans passions et sans préjugés, point susceptibles de préférer leurs amis à tous autres, et ne cherchant que la justice et le bien de l'art. Le bien de l'art, monsieur, c'est comme le bien de la patrie; chacun le voit du côté où inclinent ses affections et ses espérances: la justice est pour chacun; le parti flatte ses penchants et lui promet le triomphe de ses opinions. Surtout depuis la grande découverte du classique et du romantique, les éléments de désaccord semblent devenir plus inconciliables. Cette question, qui a brouillé des amis et divisé les familles, complique beaucoup celle des concours.

On a été aussi très-embarrassé pour savoir si ce moyen avait pour objet d'employer le talent avant tout, ou seulement d'obtenir des ouvrages réunissant assez de qualités passables pour ne pas choquer dans la place qu'ils devront occuper. Grand embarras pour ces juges, que je suppose trouvés, et impartiaux comme de raison. Vous me demandez sans doute de peser plus nettement cette seconde difficulté. Vous pensez que choisir le talent, c'est préférer en même temps ce qui est le mieux et ce qui est le plus convenable; que le talent triomphe des difficultés et qu'il s'y plie sans peine; hélas! non, monsieur, il ne se plie pas. Il aime les difficultés, mais ce sont celles qu'il se choisit. Il ressemble à un coursier de généreux sang, qui ne prête pas son dos au premier venu, et qui ne veut combattre que sous le maître qu'il aime. Non pas que le talent se laisse emporter suivant son caprice, sans choix et sans mesure; non pas qu'il fuie le joug de la raison; la convenance et la raison sont au résumé l'essence de tout ce qu'il produit quand il est vraiment inspiré; mais cette inspiration lui est nécessaire, et il ne répond plus de ce qui lui échappe quand elle est absente.

Vous ne voyez pas peut-être ce qui empêche l'inspiration de naître d'un concours. Le sujet peut avoir de l'intérêt, être tel enfin qu'on se le fût imposé à soi-même.

Remarquez que ce n'est pas à la nécessité de rendre tel ou tel sujet que je m'en prends; mais à la nécessité de passer par le crible impitoyable du concours, d'être aligné sous les yeux du public, comme un troupeau de gladiateurs qui se disputent d'impertinents sourires et qui prennent plaisir à s'immoler entre eux dans une arène. Sainte pudeur de l'artiste, quelle épreuve pour vous !

La verve, monsieur, n'est pas une effrontée qui s'accommode des mépris comme des applaudissements tumultueux d'un théâtre, qui se roule sous les yeux du public pour lui arracher ses faveurs hautaines. Plus elle est brûlante et sincère, plus elle a de modestie. Un rien l'effarouche et la comprime. L'artiste, enfermé dans un atelier, inspiré d'abord sur son ouvrage et plein de cette foi sincère qui seule produit les chefs-d'œuvre, vient-il par hasard à porter les yeux au dehors sur les tréteaux où il va figurer et sur ses juges qui l'attendent, aussitôt son élan s'arrête. Il jette un œil attristé sur son ouvrage. Trop de dédains attendent ce chaste enfant de son enthousiasme; il manque de courage pour le suivre dans la carrière qu'il voit s'ouvrir. Il devient alors son propre juge et son bourreau. Il change, il gâte, il s'épuise; il veut se civiliser et se polir pour ne pas déplaire.

Une idée ridicule s'offre à moi. Je me figure le grand Rubens étendu sur le lit de fer d'un concours. Je me le figure se rapetissant dans le cadre d'un pro-

gramme qui l'étouffe, retranchant ses formes gigantesques, ses belles exagérations, tout le luxe de sa manière.

J'imagine encore Hoffmann, ce divin rêveur, à qui l'on dit : « Nous vous donnons un sujet tout à fait propre à exciter votre paresse ; il est pathétique, il est national même. Allons, échauffez-vous ; seulement, voici un fil que vous suivrez sans vous en écarter le moins du monde. Nous en avons mis un tout semblable dans les mains d'une cinquantaine d'aspirants comme vous, qui ne demandent qu'à bien faire. Si vous trouvez quelques fleurs sur la route, gardez-vous de les écarter pour les cueillir : les fantaisies ne sont point ce que nous demandons à votre génie, non plus que de nous répéter tous les échos que produit dans votre cerveau le spectacle de la nature. Voyez avec quel désavantage vous paraîtriez au bout de votre carrière, quand vous serez tous rangés pour rendre un compte fidèle de votre mission. Il ne faut pas arriver à cette inspection comme un enfant perdu, qui revient de la bataille avec un fourniment en désordre ; qui a battu l'ennemi, mais qui a perdu la gaîne de son sabre.

— Voilà une triste victoire que vous m'offrez, messieurs, répondrait le rêveur. Un homme qui marche avec des béquilles est celui qu'il vous faut ; il est plus propre que moi, avec mes bonds capricieux, à gagner sans accident le but de votre prome-

nade insipide; chaque pas est un combat contre ma nature; et que dois-je trouver au bout? Ai-je fait un ouvrage seulement? Car, qu'est-ce que cette esquisse sur laquelle on doit me tirer de la foule, moi ou mon voisin? un pur jeu, si on ne me choisit pas; une production qui n'en est pas une. D'autres juges que mon bon sens naturel décideraient si c'est un enfant qui soit né viable. Sur ces quarante idées ou fantômes d'idées qui sont là attendant la lumière, un seul recevra le baptême, trente-neuf seront jetés aux épluchures et balayés avec ignominie. »

Vous diriez peut-être à cet homme fâché qu'il a mauvaise grâce à dégoûter les autres d'un moyen qui a bien quelque mérite. C'est que voici justement où la force des choses nous conduit, c'est à cette contradiction manifeste entre l'objet de la chose et son résultat; je veux dire à dégoûter le talent et à encourager la médiocrité.

Vous ne manquerez pas de concurrents probablement dociles, prêts à accepter vos conditions. Que demandera le plus grand nombre? seulement le plaisir de figurer sur votre liste, et d'arrêter les regards quelques instants. Pour quelques-uns, c'est déjà une célébrité; quant aux artistes amoureux de leur art, quelque peu susceptibles, trop susceptibles peut-être, vous en verrez diminuer le nombre dans cette foule confuse qui se presse dans la liste. A peine y distinguerez-vous quelques talents estimables étouffés

par les chardons qui croîtront à leurs côtés, et qui les oppprimeront dans ce champ vague et ouvert à tous : non, un bon ouvrage ne vaut pas mieux pour être placé entre de médiocres; la vue du mauvais produit une nausée insupportable, qui vous fait prendre en dégoût le beau, le délicat, le convenable; il y a comme une émanation d'ennui qui ternit tout autour d'elle. Dans ce concours, la grâce naïve est froideur à côté des contorsions d'un talent ampoulé; l'audace véritable est exagération à côté d'une plate et mesquine production. Eh quoi! souvent le plus médiocre des peintres aura trouvé une invention quelque peu ingénieuse qui aura échappé à Raphaël, qui n'aura pour lui que son style. Lui saurez-vous gré, par exemple, d'avoir mieux que Raphaël rendu le littéral du sujet? A qui donc la palme? A la plate exactitude, ou à l'exécution supérieure?

Combien n'est-il pas de ces qualités à l'aide desquelles un homme d'une faible portée pourra obtenir l'avantage sur des talents plus naturels et plus passionnés; et même entre rivaux de même force, quel embarras pour décider! l'un se distinguera par une belle ordonnance et par une convenance exacte; l'autre aura supérieurement certains détails plus expressifs, et aura caractérisé le sujet d'une manière plus énergique, bien que laissant à désirer une entente générale soutenue. Préférez-vous l'effet et la couleur, ou bien un dessin exquis, la beauté et la fi-

nesse des caractères? Laquelle enfin de ces qualités, qu'on ne trouve jamais réunies, et dont une seule portée à ce degré éminent suffit pour tirer de la foule?

Je n'ai fait que glisser, au commencement de cet article, sur la difficulté de trouver des juges éclairés et impartiaux : je n'ai parlé ni des brigues ni des complaisances, et je n'ai pas assez appuyé, comme vous l'avez vu sans doute, sur l'impossibilité d'obtenir des jugements équitables. Cette matière est affligeante autant que féconde; je laisse à votre sagacité, monsieur le rédacteur, à votre connaissance des mœurs et la faiblesse de notre nature, à creuser ce triste sujet, à éclairer, si vous en avez le courage, les manœuvres de l'envie et de cette avidité nécessiteuse qui se précipite dans les concours comme à une curée. La matière est d'autant plus ingrate que c'est une voie sans issue; et l'administration ne s'y est jetée qu'avec une sorte de désespoir et sans savoir où elle allait. Que faire? me direz-vous; quel moyen proposer? car vous ne voulez pas sans doute des caprices du pouvoir à la place de cette loterie trompeuse? A cela je ne sais que dire, sinon que les choses se passaient mieux avant qu'on fît des arts une chose administrative. Quand Léon X eut envie de faire peindre son palais, il n'alla pas demander à son ministre de l'intérieur de lui trouver le plus digne : il chosit tout simplement Raphaël, parce que

son talent lui plaisait; seulement, peut-être, parce que sa personne lui plaisait. Soyez sûr qu'il ne se donna pas la triste occupation de voir, dans les essais de trente ou quarante concurrents mis à la gêne, tout ce que peut rendre en extravagance et en ridicule une pauvre idée martelée en tous sens par des imaginations en délire. Il y gagnait, sans doute, de ne pas prendre en aversion l'objet de sa fantaisie, avant même de le voir naître, et ne pas tuer à l'avance le plaisir que peut donner un ouvrage, en lui ôtant toute fraîcheur et toute nouveauté par cette épreuve bizarre, ce qui nous arrive dans nos concours; car après que le destin ou le caprice a décidé de l'artiste qui doit l'emporter sur les autres, on serait tenté de lui faire grâce de ce qui peut lui rester à dire encore sur un thème épuisé et sans attraits.

J'ai donc la douleur d'avoir augmenté vos perplexités, loin d'avoir établi un point d'où il soit possible de partir. J'ai à peine effleuré les faces les plus importantes de la question; je suis venu seulement me plaindre à vous et avec vous, avec tous les amis des arts, qui s'alarment de les voir manquer d'une direction ferme. Vous nous offrez vos colonnes pour y déposer nos doléances; vous êtes à peu près le seul que la politique n'envahit pas. Tenez ferme, monsieur; résistez à ce torrent : parlez-nous de musique, de peinture, de poésie, vous verrez venir à

vous tous ceux qui donnent la première place aux plaisirs de l'imagination.

EUGÈNE DELACROIX.

Cette lettre, non datée, nous a paru avoir été écrite en 1831.

A SOULIER

A MAINTENON

Le samedi matin.

Cher ami, j'ai passé presque toute la journée hier dimanche avec le bon général. Nous avons été à Sceaux avec le colonel, et nous nous sommes amusés en vrais Parisiens échappés, et comme nous nous trouvions garçons, la gaudriole a été son train...

Je persiste toujours dans le projet de t'aller voir, et d'aller pêcher et travailler avec toi. Paris est de moins en moins amusant, surtout sans argent.

Ce que j'ai entendu dire de divers côtés sur Visconti, c'est qu'il a beaucoup de talent, mais chacun, comme tu le dis, voit à sa manière. Je crains que tu

n'aies quelques difficultés pour suivre ta fantaisie, ayant affaire à un homme en réputation. Si tu veux d'autres renseignements, écris-moi plus particulièrement dans quel sens.

Cher ami, l'âge amène du changement dans les caractères : dans les uns, c'est de la misanthropie et de la tristesse qui teint pour eux tout en sombre ; chez les autres, c'est de l'orgueil et de l'insensibilité. Je ne crois pas être un de ces derniers, car mon cœur s'élance souvent vers le temps des doux épanchements et des larmes d'amitié. Dans des accès de souffrance morale, on voudrait presque être mauvais pour rompre sans réserve avec tout ce qui est doux et consolant. On voudrait ne pas croire à la vertu ; mais elle existe, j'en suis sûr et les exemples pour être rares n'en sont pas moins encourageants.

Adieu, ton ami,

Eug. Delacroix.

Cette note triste, qui s'accentuera mais sans tourner jamais à la misanthropie, était de mode dans cette génération. Ici on sent bien qu'elle n'est pas fausse.

A SOULIER

28 mai 1831.

... Tu ne pouvais me donner de nouvelle qui me fît plus de plaisir. Au moins un de nous trouve un abri contre la mauvaise fortune. Cela m'a fait palpiter, moi qui fuis les émotions et qu'elles fuient. L'idée de ton bonheur prochain fait une diversion à la monotonie de mon existence. Tu prends le bon parti, celui de la paix, et il n'y a que celui-là au monde. Il n'y a pas de pire situation que de ne savoir jamais comment on dînera dans huit jours, et c'est la mienne. Donne-moi un désert, et fais-moi l'amputation d'un vieux et irascible reste d'amour-propre, je serai encore heureux dans le monde. Mais la réputation, la réussite, ce succès qu'on n'atteint jamais, tout cela vaut-il qu'on se casse la tête toute la vie pour l'atteindre?

Il me tarde de te savoir conjoint. Est-il vrai que le sort un jour ou l'autre s'adoucit et cesse de nous montrer son œil en colère? Les événements de cette vie nous devraient bien cette compensation pour toutes les illusions qu'ils nous enlèvent petit à petit!

Mon pauvre Raymond, je suis dans une vilaine crise

de caractère. Je crois que tu as passé par là. Je n'ai pas encore pris mon parti avec les plaies de cette vie et je suis déjà inhabile à être heureux du peu de bien qui s'y trouve.

Se faire campagnard ou artisan, en un mot n'attendre point son bonheur de ce qui est hors de nous, voilà le secret du bonheur à nous permis.

Adieu, au plaisir de te voir. J'aurai un grand plaisir à te féliciter moi-même.

A PIERRET

Valmont, 30 septembre 1831.

Je suis à Valmont, séjour de paix et d'oubli du monde entier. Le charme que j'y trouve, mon vieil ami, est dans ce dépouillement complet d'émotions vives et saccadées qui font de ma vie de Paris une épreuve continuelle et une danse sur la corde sans balancier. Affaires d'argent et d'amour-propre, obligations de politesse, amour même, tout cela ne tient pas dans mon cœur et dans mon esprit la place qu'une seule de ces choses-là absorbe dans mon être,

quand je me trouve au milieu de ce foyer d'agitations continuelles où tu respires. Je ne me suis jamais rendu compte à un pareil degré de l'inutilité des folies pour faire mener heureusement la vie.,. Ce qui nous occupe surtout à Paris, c'est la fureur de faire figure. Je crois à présent que si je trouvais un homme qui voulût me fournir le nécessaire comme à un chapon qu'on engraisse, c'est-à-dire d'avoir tout mon travail et une autorité assez grande sur ma liberté, je passerais un marché tout de suite.

J'ai trop de liberté pour en sentir le prix. Ici, j'en ai moins et davantage. Moins, en ce que je vis avec un despote complet qui me gouverne physiquement, qui me fait dîner à telle heure, qui me fait aller dans tel endroit pour mon plaisir, etc. Davantage, en ce que mon esprit dégagé du souci de s'occuper de mille soins insupportables à ma nature, divague à son gré, jouit de son propre calme, crée des palais et des enchantements sans que la voix de la nécessité triviale le rappelle à terre.

Je n'ai pas la rage du travail d'il y a deux ans. Mais je m'amuse. C'est l'essentiel. J'ai trouvé à Rouen de quoi faire un tableau qui m'inspire assez. Nous verrons cela cet hiver... (1)

(1) *Melmoth. Intérieur d'un couvent de Dominicains, à Madrid,* plus connu sous le titre : *l'Amende honorable.*

Il prie qu'on encaisse économiquement et qu'on envoie un tableau qu'il vient de terminer « à M. Bataille, chez M. Villard, aubergiste, place du Vieux-Marché, à Rouen. » C'était sans doute un souvenir qu'il adressait à son hôte.

A M. FR. VILLOT

1831.

Mon cher ami,

Notre graveur est venu me voir ce matin ; il repart demain pour la campagne et pourrait nous donner une séance ce soir à 6 heures.

C'est une heure fort incommode ; mais enfin nous attraperons toujours quelque chose. Soyez si vous pouvez à 6 heures 1/4 rue des Moulins, n° 13, vous demanderez M. Bouchardy, graveur (1).

Tout vôtre,

Eug. Delacroix.

Ce dimanche matin.

(1) Romantique chevelu, qui signait : « Bouchardy, au cœur de salpêtre. »

A M. HIPP. ROYER COLLARD

CHEF DE LA DIVISION DES SCIENCES ET ARTS AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, RUE DE GRENELLE

Mercredi matin.

Je ne suis pas rentré dans la journée, mon cher monsieur, de sorte que je ne sais à quelle heure votre lettre est arrivée, et si j'aurais pu y répondre hier : ce que je n'aurais pas manqué de faire, tant c'est avec plaisir. Je ne vous remercie plus maintenant de tous les soins que vous avez pris de mon affaire ; je dois vous savoir gré d'une chose qui me fait cent fois plus de plaisir : c'est de la possibilité que vous me donnez de pouvoir vous être bon à quelque chose. Vous me comprenez, je crois, comme je vous comprends. La sainte horreur que vous éprouvez, comme je l'éprouverais, pour l'ombre d'une condescendance qu'on aurait pour vous à raison de votre position, est si simple, que je ne conçois pas plus la gêne de celui qui offre que de celui qui reçoit. Il y a de plus une extrême fatuité dans un homme à croire témoigner une reconnaissance quelconque en offrant comme une rareté un produit de sa petite industrie. Ceci n'est pas modestie ridicule : je veux

dire, vous le sentez bien, que je peux fort bien trouver pour moi un prix infini à tel méchant croquis, mais que l'offrir comme une chose de quelque valeur me le fait voir sous un jour tout différent.

Je me chargerai donc avec bien de l'empressement de toutes commissions de vous, et comme votre aimable lettre vous force à me montrer à l'avenir un peu d'amitié, vous ne compterez pas les chiffons de papier que je rapporterai comme objets de commerce, mais comme simples souvenirs d'un pays qui vous plaît, n'est-ce pas?

Je m'occupe de confectionner quelque chose qui puisse à la rigueur passer pour un commencement d'esquisse. Cela sera en règle avant mon départ. Je crois avoir compris qu'il suffit que Bertin le voie d'ici à deux jours. D'ailleurs, je ne toucherai qu'alors l'avance en question et rien de la sorte ne clochera.

Recevez de nouveau mes remercîments et comptez sur mon dévouement bien sincère.

EUG. DELACROIX.

Je m'arrangerai pour vous rencontrer de nouveau et causer un peu de ces maroquineries.

A M. FR. VILLOT

1831.

Mon cher ami, je suis en train de courir pour un assez grand projet. Je serai probablement parti pour Maroc la semaine prochaine. Ne riez pas trop, c'est très vrai. Je suis donc très ahuri.

Venez demain, vendredi, vers onze heures si vous pouvez; plus tard vous ne me trouveriez peut-être pas. Il ne faut jamais dédaigner l'amateur, nous verrons ensemble ce qu'il lui faut.

Madame Villot aime-t-elle la bague? Parlez-moi de cela.

Songez à moi quand je serai avec les Marocains. Faites quelques vœux pour un homme qui vous aime sincèrement.

EUG. DELACROIX.

Ce jeudi matin.

M. Georges Villot a conservé le précieux bijou sur le sort duquel Delacroix interrogeait son père. Delacroix en avait d'ailleurs fourni le dessin. M. Frédéric Villot, curieux de tous les procédés, l'avait lui-même ciselé dans l'or avec adresse.

Deux figures de femmes, nues et les bras levés, se ren-

versent en arrière et soutiennent une tablette en lapis-lazuli sur laquelle est fixée une étoile. Sur l'épaisseur rit un masque de satyre.

—◇—

Eugène Delacroix fit ce voyage au Maroc en compagnie du comte de Mornay, ambassadeur de la France près l'empereur Muley Abd-Ehr-Rhaman.

A PIERRET

RUE SAINTE-ANNE, 18

Toulon, 8 janvier 1832.

... Nous avons eu beaucoup de contrariétés dans ce maudit voyage. Un froid et une gelée de chien pour partir; il a neigé vers Lyon et jusque près d'Avignon comme je ne l'ai pas vu depuis longtemps à Paris, et pour arriver à Marseille et Toulon une bourrasque de vent et de pluie qui nous a percés. C'est ce qui nous a tant retardés. Heureusement j'espère que nous ne tarderons pas trop à partir. C'est probablement pour après-demain. Tu es venu, je crois, à Toulon. C'est un fort beau pays. Voilà le

Midi enfin; je me retrouve. La belle vue et les belles montagnes!

Je ne suis pas entré sans tristesse à Marseille. Le temps et sa faux ont rudement travaillé autour de moi et sur des têtes chères depuis le jour où je l'avais quitté. J'ai été heureux d'y retrouver des souvenirs encore vivants de mon père.

A propos, j'ai vu Fontainebleau en passant. Le vandalisme y fait de fameux coups. Il est inimaginable que la déraison aille à ce point de saccager les admirables restes de peinture qui s'y trouvent, pour faire place aux échafauds et à la brosse de M. Alaux le Romain (1). Je suis convaincu que je ne trouverai rien de si barbare en Barbarie. Mais la volonté du diable soit faite...

Adieu... Cette agitation me plaît. Mon camarade de route est parfait.

Devant Tanger, 24 janvier 1832.

Enfin devant Tanger! Après treize jours fort longs et d'une traversée tantôt amusante, tantôt fatigante, et après avoir éprouvé quelques jours de mal de mer, ce à quoi je ne m'attendais pas, nous avons essuyé

(1) M. Alaux le Romain opérait la restauration des fresques de Primatice. Ce fut un massacre.

des calmes désespérants et puis des bourrasques assez effrayantes à en juger par la figure du commandant de la *Perle*, En revanche, des côtes charmantes à voir, Minorque, Majorque, Malaga, les côtes du royaume de Grenade, Gibraltar et Algésiras. Nous avons relâché dans ce dernier endroit. J'espérais débarquer à Gibraltar, qui est à deux pas, et à Algésiras par la même occasion ; mais l'inflexible quarantaine s'y est opposée. J'ai pourtant touché le sol andalou avec les gens qu'on avait envoyés à la provision. J'ai vu les graves Espagnols en costume *à la Figaro* nous entourer à portée de pistolet de peur de la contagion, et nous jeter des navets, des salades, des poules, et prendre du reste, sans le passer dans le vinaigre, l'argent que nous déposions sur le sable de la rive. Ç'a été une des sensations de plaisir les plus vives que celle de me trouver, sortant de France, transporté, sans avoir touché terre ailleurs, dans ce pays pittoresque ; de voir leurs maisons, ces manteaux que portent les plus grands gueux et jusqu'aux enfants des mendiants, etc. Tout Goya palpitait autour de moi. Ç'a été pour peu de temps. Repartant de là hier matin, nous comptions être à Tanger hier soir. Mais le vent, qui était d'abord insuffisant, s'est élevé si fort sur le soir que nous avons été obligés de franchir entièrement le détroit et d'entrer malgré nous dans l'Océan. Nous avons passé une très-mauvaise nuit ; mais la chance ayant tourné vers le matin,

nous avons pu revenir sur nos pas, et ce matin, à neuf heures, nous avons jeté l'ancre devant Tanger. J'ai joui avec bien du plaisir de l'aspect de cette ville africaine. Ç'a été bien autre chose quand, après les signaux d'usage, le consul est arrivé à bord dans un canot qui était monté par une vingtaine de marabouts noirs, jaunes, verts, qui se sont mis à grimper comme des chats dans tout le bâtiment et ont osé se mêler à nous. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces singuliers visiteurs. Tu juges, cher et bon, de mon plaisir de voir pour la première fois chez eux ces gens que je viens chercher de si loin : car c'est bien loin, cher ami, et j'ai plus d'une fois, dans les planches de ma prison flottante et durant des nuits assommantes de roulis et de mauvaise mer, songé à mon nid paisible et aux figures que j'aime depuis que j'aime. Si c'était à refaire, je referais le voyage, mais l'absence a bien des chagrins.

Nous devons faire demain notre entrée magnifique. Nous serons reçus par les consuls des autres puissances, par le pacha, etc.

Delacroix recommande, dans la fin de cette lettre, de prier Villot de copier la musique promise, de remettre les lettres pour lui à M. Feuillet (de Conches). Il parle aussi de M[me] Dalton, son élève, etc.

Tanger, 25 janvier.

J'arrive maintenant à Tanger. Je viens de parcourir la ville. Je suis tout étourdi de tout ce que j'ai vu. Je ne veux pas laisser partir le courrier, qui va tout à l'heure à Gibraltar, sans te faire part de mon étonnement de toutes les choses que j'ai vues. Nous avons débarqué au milieu du peuple le plus étrange. Le pacha de la ville nous a reçus au milieu de ses soldats. Il faudrait avoir vingt bras et quarante-huit heures pour donner une idée de tout cela. Les Juives sont admirables. Je crains qu'il ne soit difficile d'en faire autre chose que de les peindre : ce sont des perles d'Éden. Notre réception a été des plus brillantes pour le lieu. On nous a régalés d'une musique militaire des plus bizarres. Je suis en ce moment comme un homme qui rêve et qui voit des choses qu'il craint pouvoir lui échapper...

Eugène.

Tanger, 8 février.

... Il y a eu une occasion dernièrement, j'ai été averti trop tard pour en profiter. Il faut faire comme

on peut. Je suis vraiment dans un pays fort curieux. Ma santé y est bonne, je crains seulement un peu pour mes yeux. Quoique le soleil ne soit pas encore très-fort, l'éclat et la réverbération des maisons qui sont toutes peintes en blanc me fatiguent excessivement. Je m'insinue petit à petit dans les façons du pays, de manière à arriver à dessiner à mon aise bien de ces figures de Mores. Leurs préjugés sont très-grands contre le bel art de la peinture, mais quelques pièces d'argent par-ci par-là arrangent leurs scrupules. Je fais des promenades à cheval aux environs qui me font un plaisir infini, et j'ai des moments de paresse délicieuse dans un jardin aux portes de la ville, sous des profusions d'orangers en fleur et couverts de fruits. Au milieu de cette nature vigoureuse, j'éprouve des sensations pareilles à celles que j'avais dans l'enfance ; peut-être que le souvenir confus du soleil du Midi, que j'ai vu dans ma première jeunesse, se réveille en moi. Tout ce que je pourrai faire ne sera que bien peu de chose en comparaison de ce qu'il y a à faire ici ; quelquefois les bras me tombent, et je suis certain de n'en rapporter qu'une ombre.

Je ne me souviens pas si j'ai pu, dans ma dernière lettre, vous parler de ma réception chez le pacha, trois jours après celle qu'il nous fit sur le port ; je vous en fatiguerai du reste. Je ne crois pas non plus vous avoir écrit depuis une course que nous

avons faite aux environs de la ville avec le consul anglais qui a la manie de monter les chevaux difficiles du pays, et ce n'est pas peu dire, car les plus doux sont tous des diables. Deux de ces chevaux ont pris dispute, et j'ai vu la bataille la plus acharnée qu'on puisse imaginer; tout ce que Gros et Rubens ont inventé de furies n'est que peu de chose auprès. Après s'être mordus de toutes les manièrees en se grimpant l'un sur l'autre, et en marchant sur les pieds de derrière comme des hommes, après s'être, bien entendu, débarrassés de leurs cavaliers, ils ont été se jeter dans une petite rivière dans laquelle le combat a continué avec une fureur inouïe. Il a fallu des peines de diable pour les tirer de là.

L'empereur s'apprête à nous faire une réception des plus magnifiques. Il veut nous donner une haute idée de sa puissance. Nous commençons à craindre qu'il ne lui prenne fantaisie d'aller à Maroc nous recevoir : ce qui nous ferait près de quatre cents lieues à cheval pour aller et venir. Il est vrai que c'est un voyage des plus curieux et que très-peu de chrétiens peuvent se vanter d'avoir fait.

Il est probable qu'il nous recevra à Méquinez, une des capitales de l'empire. La meilleure manière de m'écrire est celle-ci : Affranchir jusqu'à la frontière et mettre cette adresse : A M. Thibaudeau, agent consulaire de France, à Gibraltar, pour remettre à Tanger, à M. Delacroix.

Tanger, 29 février.

... Je ne te demande pas de nouvelles, je n'en suis pas plus avide ici qu'à Paris où j'ai l'habitude de ne vivre qu'au gré des émotions que mon cœur me donne... J'en excepte pourtant un petit amour sentimental que je file ici avec une très-jolie et décente petite Anglaise.

J'emploie avec plaisir une part de mon temps au travail, une autre considérable à me laisser vivre ; mais jamais l'idée de réputation, de ce Salon que je devais manquer, comme on disait, ne se présente à moi ; je suis même sûr que la quantité assez notable de renseignements que je rapporterai d'ici ne me servira que médiocrement. Loin du pays où je les trouve, ce sera comme des arbres arrachés de leur sol natal ; mon esprit oubliera ces impressions, et je dédaignerai de rendre imparfaitement et froidement le sublime vivant et frappant qui court ici dans les rues et qui vous assassine de la réalité. Imagine, mon ami, ce que c'est que de voir couchés au soleil, se promenant dans les rues, raccommodant des savates, des personnages consulaires, des Catons, des Brutus, auxquels il ne manque même pas l'air dédaigneux que devaient avoir les maîtres du monde ; ces gens-ci ne possèdent qu'une couverture dans

laquelle ils marchent, dorment et sont enterrés, et ils ont l'air aussi satisfaits que Cicéron devait l'être de sa chaise curule. Je te le dis, vous ne pourrez jamais croire à ce que je rapporterai, parce que ce sera bien loin de la vérité et de la noblesse de ces natures. L'antique n'a rien de plus beau. Il passait hier un paysan qui était foutu comme tu vois ici (1)... plus loin voici la tournure qu'avait avant-hier un vil More auquel on donne vingt sous. Tout cela en blanc comme les sénateurs de Rome et les panathénées d'Athènes. Adieu, je ferme ma lettre. Ces musulmans sont très-temporiseurs. Nous ne partons pour Mekenez que lundi, après-demain.

... J'apprends que le choléra est à Londres. Diable!

A M. FR. VILLOT

29 février 1832.

... C'est un lieu tout pour les peintres. Les économistes et les saint-simoniens auraient fort à critiquer sous le rapport des droits de l'homme et de

(1) Quelques croquis rapides commentent le texte à travers les lignes.

l'égalité devant la loi, mais le beau y abonde ; non pas le beau si vanté des tableaux à la mode. Les héros de David et compagnie feraient une triste figure avec leurs membres couleur de rose auprès de ces fils du soleil; mais, en revanche, le costume antique y est mieux porté, je m'en flatte. Si vous avez quelques mois à perdre quelque jour, venez en Barbarie, vous y verrez le naturel qui est toujours déguisé dans nos contrées, vous y sentirez de plus la précieuse et rare influence du soleil qui donne à toute chose une vie pénétrante. Je rapporterai sans doute des dessins, mais cela ne donnera pas la meilleure partie de l'impression que tout ceci procure.

Nous partons après-demain pour Mequinez où est l'empereur; il nous fera toutes sortes de galanteries mauresques pour notre réception, courses de chevaux, coups de fusil, etc. La saison nous favorise, nous avons craint les pluies, mais il paraît que le plus fort est passé.

Il me semble, à voir ces objets nouveaux, que j'ai vécu déjà une année au milieu de tout ceci et qu'il y a des siècles que je n'ai vu mes amis. Rappelez-moi au souvenir de ceux des vôtres qui sont les miens : Vieyra, Henry et Rodrigue, et leurs dames.

Mille tendresses et mille amitiés.

A PIERRET

Méquinez ou Méknez, 16 mars 1832.

Nous sommes depuis hier dans cette ville, terme de notre voyage. Nous avons mis une dizaine de jours pour faire cinquante lieues. Cela ne paraît rien. Cela ne laisse pas que d'avoir sa fatigue quand on va au pas au soleil sur de mauvaises selles. C'est furieusement de l'Afrique à présent. Notre entrée ici a été d'une beauté extrême, et c'est un plaisir qu'on peut fort bien souhaiter de n'éprouver qu'une fois dans sa vie. Tout ce qui nous est arrivé ce jour-là n'était que le complément de ce à quoi nous avait préparés la route. A chaque instant on rencontrait de nouvelles tribus armées qui faisaient une dépense de poudre effroyable pour fêter notre arrivée. Chaque gouverneur de province nous remettait à celui qui suivait, et notre escorte, déjà très-considérable, s'augmentait de la garde de ces nouveaux venus. De temps en temps nous entendions quelques balles oubliées qui sifflaient au milieu de la réjouissance. Nous avons eu entre autres un passage de rivière, bien entendu sans ponts et sans bateaux, qui peut être comparé au passage du Rhin pour la

quantité de coups de fusil qui nous accueillaient. Mais tout cela n'était rien au prix de notre réception dans la capitale. On nous a d'abord fait prendre le plus long pour nous faire tourner alentour et nous faire juger de son importance. L'empereur avait ordonné à tout le monde de s'amuser et d'aller nous faire fête sous les peines les plus sévères, de sorte que la foule et le désordre étaient extrêmes. Nous savions qu'à la réception des Autrichiens qui sont venus il y a six mois, il y avait eu douze hommes et quatorze chevaux tués par divers accidents. Notre petite troupe avait donc beaucoup de peine à se maintenir ensemble et à se retrouver au milieu des milliers de coups de fusil qu'on nous tirait dans la figure. Nous avions la musique en tête et plus de vingt drapeaux portés par des hommes à cheval. La musique est également à cheval : elle consiste dans des espèces de musettes et des tambours pendus au cou du cavalier, sur lequel il frappe alternativement et de chaque côté avec un bâton et une petite baguette. Cela fait un vacarme extrêmement étourdissant qui se mêle aux décharges de la cavalerie et de l'infanterie et des plus enragés qui perçaient tout autour de nous pour nous tirer à la figure. Tout cela nous donnait une colère mêlée de comique que je me rappelle à présent avec moins d'humeur. Ce triomphe, qui ressemblait au supplice de quelques malheureux qu'on mènerait pendre, dura depuis le

matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. *Nota benè* que nous avions à peine pris un léger à-compte sur le déjeuner à sept heures du matin sous notre tente. Au milieu de ma fureur, j'ai remarqué dans cette ville des édifices fort curieux toujours dans le style moresque, mais plus imposants qu'à Tanger.

20 mars.

Dans ce moment, nous sommes prisonniers dans une maison de la ville environ depuis cinq ou six jours, jusqu'au moment où nous aurons notre audience. Etant toujours en présence les uns des autres, nous sommes moins disposés à la gaieté et les heures paraissent fort longues, quoique la maison où nous logeons soit fort curieuse pour l'architecture moresque, qui est celle de tous les palais de Grenade dont vous avez vu les gravures. Mais j'éprouve que les sensations s'usent à la longue, et le pittoresque vous crève tellement les yeux à chaque pas, qu'on finit par y être insensible. On a apporté avant-hier un paquet de lettres. C'était un piéton expédié de Tanger, car on n'a aucun moyen de communiquer dans ce pays où il n'y a ni routes, ni ponts, ni bateaux sur les rivières...

Nous avons à rester ici environ une dizaine de

jours encore. Je vous écrirai de Tanger pour vous parler de l'époque probable de mon retour.

23 mars.

Nous avons eu hier l'audience de l'empereur (1). Il nous a accordé une faveur qu'il n'accorde jamais à personne, celle de visiter ses appartements intérieurs, jardins, etc. Tout cela est on ne peut plus curieux. Il reçoit son monde à cheval lui seul, toute sa garde pied à terre. Il sort brusquement d'une porte et vient à vous avec un parasol derrière lui. Il est assez bel homme. Il ressemble beaucoup à notre roi : de plus la barbe et plus de jeunesse. Il a de quarante-cinq à cinquante ans. Il était suivi de sa voiture de parade : c'est une espèce de brouette traînée par une mule. Il s'agit maintenant de ne pas pourrir trop longtemps en Afrique. Je crains qu'on ne nous retienne beaucoup à Tanger...

Pierret, veux-tu, quand tu iras à mon atelier, faire descendre le ressort du chevalet qui porte la *Bataille de Nancy* (2) pour qu'il se fatigue moins et

(1) La *Réception de l'empereur Abd-ehr-Rhaman*, que lui inspira cette audience et qui est une de ses nobles toiles, est aujourd'hui au musée de Toulouse.

(2) La *Bataille de Nancy*, aujourd'hui au musée de Nancy.

que le tableau porte en bas, c'est un peu tard, mais n'importe.

Méquinez, 2 avril.

Cher ami, je suis encore ici; vous voyez que nous ne nous trompions pas beaucoup quand nous calculions que les trois mois au moins seraient employés au voyage. Heureusement les affaires sont terminées et nous partons après-demain pour retourner à Tanger, d'où, je pense, nous ne tarderons pas à nous embarquer. Il y a la perspective de la quarantaine qui n'est pas amusante; mais quand on a une fois touché terre et surtout celle où l'on a laissé tous ses souvenirs, c'est une pénitence moins dure que celle à laquelle je suis soumis depuis dix-huit ou vingt jours que je suis ici comme un prisonnier. Je vous ai mandé dans ma première lettre que nous avions eu l'audience de l'empereur. A partir de ce moment, nous étions censés avoir la permission de nous promener par la ville; mais c'est une permission dont moi seul j'ai profité entre mes compagnons de voyage, attendu que l'habit et la figure de chrétien sont en antipathie à ces gens-ci, au point qu'il faut toujours être escorté de soldats, ce qui n'a pas empêché deux ou trois querelles qui pouvaient être fort désagréables à cause de notre position d'envoyés. Je suis escorté, toutes les fois que je sors, d'une bande énorme de curieux

qui ne m'épargnent pas les injures de chien, d'infidèle, de *caracco*, etc., qui se poussent pour s'approcher et pour me faire une grimace de mépris sous le nez. Vous ne sauriez imaginer quelle démangeaison on se sent de se mettre en colère, et il faut toute l'envie que j'ai de voir pour m'exposer à ces gueuseries. J'ai passé la plupart du temps ici dans un ennui extrême, à cause qu'il m'était impossible de dessiner ostensiblement d'après nature, même une masure. Même de monter sur la terrasse vous expose à des pierres ou à des coups de fusil. La jalousie des Mores est extrême, et c'est sur les terrasses que les femmes vont ordinairement prendre le frais ou se voir entre elles.

On nous a envoyé l'autre jour des chevaux pour le roi (on vient de m'en envoyer un), une lionne, un tigre, des autruches, des antilopes, une gazelle, etc., et une espèce de cerf, qui est une méchante bête qui a pris en grippe une de ces pauvres autruches et l'a embrochée de ses deux cornes, ce dont celle-ci a trépassé ce matin. Voilà les événements qui varient notre existence. Du reste, point de nouvelles...

Je ne vous parle pas de toutes les choses curieuses que je vois. Cela finit par sembler naturel à un Parisien logé dans un palais moresque, garni de faïences et de mosaïques. Voici un trait du pays : hier, le premier ministre, qui traite avec Mornay, a envoyé demander une feuille de papier pour nous

donner la réponse de l'empereur. Avant-hier, on lui avait envoyé une selle en velours et en or qui est inestimable.

Tanger, 5 juin.

... Je reviens de l'Espagne, où j'ai passé quelques semaines : j'ai vu Cadix, Séville, etc. Dans ce peu de temps, j'ai vécu vingt fois plus qu'en quelques mois à Paris. Je suis bien content d'avoir pu me faire une idée de ce pays. A notre âge, quand on manque une belle occasion comme celle-ci elle ne se retrouve plus. J'ai retrouvé en Espagne tout ce que j'avais laissé chez les Mores. Rien n'y est changé que la religion; le fanatisme, du reste, y est le même. J'ai vu les belles Espagnoles, qui ne sont pas au-dessous de leur réputation. La mantille est ce qu'il y a au monde de plus gracieux. Des moines de toute couleur, des costumes andalous, etc. Des églises et toute une civilisation comme elle était il y a trois cents ans... Je suis revenu ici depuis trois jours et j'y suis attendant l'ordre de revenir. Nous passerons par Oran avant de toucher la belle patrie. Quand l'idée de retour me vient en tête, je l'écarte; qui vais-je trouver mort ou infirme à jamais? Quelles nouvelles révolutions nous préparez-vous avec vos chiffonniers et vos carlistes, et vos Robespierres de carrefour? *Tempora!...* Est-ce à ce prix qu'on

achète la civilisation et le bonheur d'avoir un chapeau rond au lieu d'un burnous?

Le climat de Tanger est délicieux; il n'y fait pas à beaucoup près aussi chaud qu'en Espagne, surtout dans l'intérieur de l'Andalousie. Ma santé va toujours, mais la vôtre? Ecris-moi toujours ici, peut-être n'y serai-je plus dans deux jours. Mais tout est incertain.

Toulon, 5 juillet 32.

Je suis ici depuis ce matin seulement. Nous sommes partis de Tanger il y a plus d'un mois; mais nous devions voir Oran et ensuite Alger, d'où nous arrivons. Je ne suis pas fâché d'avoir été à même de comparer ces lieux-là avec mon Maroc, et, en bonne conscience, quoique le temps de mon voyage ait de beaucoup dépassé ce que j'avais calculé, il aura été curieux de voir tant de choses diverses. Les vents contraires nous ont fatigués. Nous commençons un vrai purgatoire : c'est l'insipide quarantaine. La promenade pendant quelques instants dans un clos pelé, où il n'y a pas un arbre qui m'aille au genou et avec le soleil du pays, c'est une faible ressource. Il y a la perspective agréable de trois cimetières propres à enterrer les gens qui meurent autant d'ennui, je pense, que de peste, et le meuble principal qui occupe

agréablement l'entrée est une table de pierre sur laquelle on fait l'autopsie des trépassés. N'est-il pas dur d'être en France et d'y être traité en prisonnier et en Africain...?

A M. FR. VILLOT

Toulon, le 7 juillet 1832, en quarantaine.

Mon cher ami, je suis enfin en quarantaine depuis deux jours, j'en ai pour une quinzaine mortelle. J'ai pour récréation, quand je quitte le bord, un enclos dénué d'arbres et où les chardons sont des arbustes. J'ai là une chambrette où je peux venir achever quelques dessins pendant le jour. Il a fallu la purger d'une crasse d'un siècle qui est la date de la construction de la maison. Nos pauvres marins en ont sué toute une journée. Il est dur, au moment où on touche le sol de la patrie, de la trouver si ingrate pour ses enfants exilés; j'arrivais les bras ouverts, mais je n'y pourrais pas embrasser mon père si je l'avais à une toise de moi. Il faut donc patienter. J'ai vu par un mot de Pierret que vous étiez toujours

souffrant. Et cet horrible choléra? nous apprenons par les journaux qu'il dure encore. Si vous m'écrivez de suite, peut-être recevrai-je votre lettre avant de sortir de prison. Ecrivez donc, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre famille.

Où en seront les pauvres arts avec vos incorrigibles révolutionnaires? J'espérais, à voir l'état de siège, qu'on les dégoûterait du métier pour quelque temps; mais la cour de cassation fait de la popularité, il faudra reprendre le fusil un de ces matins. C'est le bonheur dont j'ai la perspective à mon retour. Ne fuirons-nous pas dans quelque trou, vivre plutôt de racines, mais vivre enfin, c'est-à-dire loin des sottises de ce malheureux temps.

A propos, je reviens d'Alger, j'ai vu Oran, l'Andalousie, les dames de Cadix et de Séville; franchement elles valent à elles seules le voyage et l'on revient si on peut. Me voici pourtant, point engraissé, ce qui ne vous surprend pas; point maigri, c'eût été plus difficile...

On sait l'influence considérable que ce voyage eut sur le génie de Delacroix et son style.

Le cimetière de Toulon, qu'il voyait du Lazaret, lui servit de fond pour le premier de ses *Hamlet*.

A M. JEHAN GIGOUX

1832.

Monsieur, je vous suis très-reconnaissant de votre lithographie de Sigalon. Je regrette beaucoup que vous n'ayez pas pu vous charger de m'avoir des épreuves de mon portrait comme vous me l'aviez promis M. Ricourt est un très-bon enfant mais dont je suis persuadé que je n'obtiendrai jamais rien, attendu que ce n'est pas la première fois qu'il m'a manqué de parole. S'il vous était possible de le lui rappeler la première fois que vous le verrez, ou au moins de m'écrire son adresse, vous m'obligeriez sensiblement.

Je vous demande la permission de ne vous renvoyer le livre de Nodier que dans quelques jours.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Eug. Delacroix.

Les deux portraits dont il est question dans ce billet avaient paru dans l'*Artiste*, tome IV, livraisons 6 et 9, 1832. M. Jehan Gigoux maniait le crayon lithographique avec la dernière habileté.

Dans l'un, annoncé par M. Gigoux comme lithographié « d'après nature, » Delacroix est un jeune homme brun, au visage grave, au regard mélancolique, à la bouche large,

obombrée par une fine moustache noire. Il est assis sur une chaise, la main droite dans la poche du pantalon; la redingote dessine la taille. Des mèches noires et drues retombent négligemment sur le front.

Le Sigalon, au contraire, est un gros homme en habit noir et en cravate blanche; on dirait un notaire.

Le « livre de Nodier » est peut-être l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, qu'ont rendue précieuse aux bibliophiles romantiques les délicieux croquetons semés à travers texte par Tony Johannot. A la page 44, on lit : « Voilà Venise et son port, et ses gondoles, et sa vieille mosquée chrétienne, et ses noirs palais, et les degrés de marbre où vit la trace du sang de Faliero, rajeunie par les vers de Byron et par le pinceau de Delacroix... »

Et suit l'imitation d'une petite médaille fruste, où l'on voit accolés les profils du poète et du peintre.

A FR. VILLOT

Le 30 août 1832.

... Je travaille assez ; je m'y suis remis avec assez d'entrain. Je suppose que vous employez aussi votre temps. Paris m'ennuie profondément ; les hommes et les choses m'apparaissent sous un jour tout par-

ticulier depuis mon voyage; très-peu d'hommes me semblent avoir du bon sens; les pièces du Vaudeville ne me semblent pas amusantes ni trop morales, et l'opéra, le ballet surtout, ne me fait pas l'effet de reproduire exactement la nature. Si ce n'était les pirouettes, je préférerais la danse des juives de Tanger.

Pierret n'est pas ici ; il est parti « ex abrupto » pour suivre Schwiter à Nancy et de là à Strasbourg, où il va voir du gothique et des oncles qui lui donneront à dîner et à coucher. Bref, il fera une promenade agréable à peu de frais. Je ne peux donc vous dire de sa part que les choses dont je sais qu'il est plein pour vous, c. a. d. bien de l'amitié vraie, etc.

Les dessins vous attendent comme de raison pour être proprement collés; vous seul et Pierret êtes capables de vous en tirer.

Je tiens rigueur au public des artistes et je n'ouvre pas mon atelier.

Adieu, je vous embrasse sincèrement et vous prie d'adresser mille hommages à madame Villot.

EUG. DELACROIX.

Delacroix demeura longtemps sous l'influence de l'insuccès de son *Sardanapale*.

A M. LE COMTE CH. DE MORNAY

Ce 4 janvier.

Mon bon ami, vous avez pris la peine de passer hier chez moi, je suis bien fâché de ne pas m'y être trouvé. Je suis très-invalide tous ces jours-ci, et Cythère n'y a point part. Je ne vous ai point mis de carte, mais je suis bien aise et j'ai besoin de vous dire encore que vous avez en moi un aussi véritable ami qu'il en puisse être, je crois, et quelque chose me dit que vous n'en doutez pas et que vous êtes pour moi le même.

Adieu, cher compagnon d'ennui et de détresse, qui m'avez tant aidé à les supporter.

Recevez les vœux d'un cœur dévoué.

La *Liberté, revue des arts*, journal-revue qui contenait des eaux-fortes et des lithographies, était l'organe d'un groupe de romantiques violents, Jeanron, entre autres, le peintre et écrivain.

AU DIRECTEUR DE L'*ARTISTE*

10 janvier 1833.

Monsieur,

Je lis dans le journal intitulé : *la Liberté, revue des arts* (numéro du 30 décembre 1832), un article signé E. Delacroix, ayant pour titre : *Influence du commerce et du gouvernement dans les arts*. Plusieurs personnes me l'ayant attribué, j'ose solliciter de vous la faveur de faire connaître, par la voie de votre journal, que je ne suis pas l'auteur de cet article, et que je ne participe point à la rédaction du journal *la Liberté*.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. Delacroix.

Peintre.

Delacroix était « libéral, » mais il eût craint d'être confondu, comme romantique, qualification qui le taquinait fort, avec le groupe de la *Liberté*, qui était « boussingot. »

M. Pierret avait mis à la main sur cette lettre : 1833. On voit poindre ici les premières attaques de cette maladie de la gorge qui ne quitta plus Delacroix.

A M. PIERRET

CHEZ M. RIESNER, A FRÉPILLON
PAR SAINT-LEU-TAVERNY

Samedi.

Cher ami, je m'acquitte de ma promesse. J'ai bien fait le voyage : je ne puis espérer encore un grand changement puisque je ne suis ici que depuis un jour et demi. Je reconnais maintenant que si j'avais observé plus tôt le régime de silence, que je suis ici plus facilement, je serais guéri depuis longtemps, car sous le rapport de la voix, je suis moins avancé que jamais. Mais comme cette nature est séduisante! Mon ami, il faut venir au mois de mars dans ce village pelé des environs de Paris, comme ils sont tous, pour renverser en esprit tous les systèmes sur le beau, l'idéal, le choix, etc. La plus pauvre allée avec ses baguettes toutes droites, sans feuilles, dans un horizon plat et terne, en dit autant à l'imagination que tous les sites les plus vantés. Ce petit cotylédon qui perce la terre, cette violette qui répand son

premier parfum sont ravissants. J'aime autant cela que les pins d'Italie qui ont l'air de panaches et les fabriques dans les paysages qui sont comme des assiettes montées pour le dessert. Vive la chaumière! vive tout ce qui parle à l'âme!

Heureux qui possède un coin de terre; mais si ce coin de terre a dix mille arpents, je n'en veux pas sans souvenirs qui m'y rattachent et m'y rappellent à chaque pas ceux que j'ai aimés. Je préférerais à une villa magnifique le plus petit enclos où se serait passée ma jeunesse. Mais il n'y faut plus penser.

Voilà mes rêveries ici. Peut-être y travaillerai-je un peu; mais seulement pour me faire sentir plus de plaisir à aller me promener.

A M. SCHWITER

A LONDRES

3 juillet 1833.

Mon cher Schwiter,

... Quant à des pratiques bénévoles, vous en trouverez tout autour du globe. Du reste je dois vous

avouer que je vous en ai soufflé une. Maurice qui est ici a voulu absolument avoir un portrait : il voulait qu'il fût fait par vous, et en votre lieu et place il m'a accepté. Vous voyez que souvent la fortune nous attend quand nous courons après elle. Vous la trouverez peut-être à votre porte ou sur une borne.

... Faites, je vous prie, mille compliments aux Elmore, à Rochard, aux Fielding. Savez-vous que sur votre lettre où vous parliez des expositions de Lawrence et de Reynolds, j'ai été sur le point de partir? Mais j'ai passé l'âge des étourderies.

E. Delacroix.

M. Elmore était un marchand de chevaux. M. Rochard était un miniaturiste bon coloriste, de qui M. Schwiter possède encore plusieurs œuvres.

Delacroix a dessiné, d'après le baron Schwiter, son élève, un portrait en lithographie, lequel, malheureusement, comme tous ces trésors d'effet et d'originalité, n'a été imprimé qu'à quelques épreuves, devenues introuvables.

A M. FR. VILLOT

(1823.)

Venez donc dîner avec moi aujourd'hui; j'ai Pierret et mon docteur, il vous guérira par la même occasion. Nous dirons du mal de la vie et tout le bien que nous pensons des femmes.

AU MÊME

Vendredi 4 septembre.

Voulez-vous me prêter jusqu'à demain votre robe de chambre couleur de *bedeau de paroisse*, bleu, violet, rouge, etc. C'est pour en faire arranger une dans le même goût.

Vive Rubens toujours et l'amitié!

Eug. Delacroix.

Le *Musée, revue du Salon de* 1834, par Alexandre D... (Paris, Abel Ledoux), forme un volume grand in-8° carré, orné d'eaux-fortes par Delacroix, Célestin Nanteuil, Paul Huet, les frères Johannot, Barye, Decamps, Jadin, Ziegler, Cabat, Flers, Feuchères, etc. Le tirage que l'on rencontre ordinairement ne renferme que des reports sur pierre, d'ailleurs très intéressants, exécutés par le procédé Delaunois. Les « *Chevaux* » sont une eau-forte très vive de Delacroix, d'après un *Choc de cavaliers maures;* souvenir superbe de la scène qu'il a si vivement décrite dans la lettre du 8 février 1832.

Célestin Nanteuil avait gravé les *Juives d'Alger* et le *Portrait de Rabelais.*

M. ALEXANDRE DECAMPS

RUE DU FAUBOURG SAINT-DENIS, N° 109

Mon cher monsieur,

Recevez mes remercîments du soin que vous voulez bien prendre au sujet de mon tableau. Le prix est de 6,000 francs ; veuillez le dire à la personne qui s'en est informée.

Je n'ai pas encore vu la gravure de M. Nanteuil. Je vous serai bien obligé, comme vous me l'offrez, de m'en mettre à part quelques épreuves, de même que de celle des chevaux s'il est possible avant l'opération

du transport sur pierre, ce qui ôte un peu la finesse de la touche.

Mille assurances de reconnaissance et de dévouement.

EUG. DELACROIX.

Ce dimanche.

M. ZIMMERMANN

RUE SAINT-LAZARE, Nº 40, PLACE D'ORLÉANS

3 mai 1834.

Y aurait-il moyen, mon cher ami, d'obtenir par votre entremise deux billets pour aller à la messe en musique qui aura lieu pour Choron, aux Invalides, ou bien pourriez-vous me dire à qui il faudrait s'adresser pour cela? Voilà bien longtemps que je ne vous ai vu pour venir vous importuner d'une requête. J'ai eu beaucoup de tristes sujets de vivre en solitaire depuis quelque temps, et je compte aussi sur votre indulgence et votre amitié.

Adieu, mille amitiés sincères, et ne vous occupez de ce que je vous demande que si cela ne vous dérange pas trop.

EUG. DELACROIX,

Quai Voltaire, 15.

Ce mardi matin.

A SOULIER

Paris, 20 juillet 1834.

J'ai appris la fin prématurée de mon bon Charles, de mon bon neveu, le seul reste de ma triste famille et qui devait être mon dernier ami dans l'ordre de la nature, puisque son âge me permettait d'espérer qu'il me verrait mourir. Il revenait de Valparaiso chargé de missions importantes qui devaient contribuer à son avancement. Je l'attendais plein d'espoir. A La Vera-Cruz il a pris le germe de la fièvre jaune qui l'a emporté en quarantaine à New-York, le 22 mai dernier. Tu comprendras ce que j'ai souffert.

... Je ne sais si je t'ai déjà prévenu que Pierret est

chargé par son ministère d'inspecter la chaîne des forçats qui va à Brest, que cela lui vaudra une gratification et de plus l'avantage de voir un pays qu'il ne connaît pas...

Eug. Delacroix.

A M. FR. VILLOT

Valmont, mardi 23 septembre 1834.

Je crois, mon cher ami, vous avoir dit que je vous arrivais. Je suis devenu si paresseux ici que le plaisir de causer un peu avec vous ne m'empêche pas de songer à la fatigue extrême de tailler une plume et de chercher du papier pour le faire. Je ne sais pour ainsi dire que végéter. Quelques excursions rares aux environs et à la mer complètent mon existence qui est tout adaptée aux mœurs de la province. Je vous assure que vous êtes trop voisin de Paris pour jouir franchement de la campagne. Vous savez trop qu'il ne tient qu'à vous d'y faire un tour et d'aller même voir l'opéra nouveau. Ici, où il n'y a pas même de chemins, cette tentation-là ne peut prendre.

Quand je dis que je ne fais rien, cela ne veut pas dire tout à fait que je n'ai rien fait. J'ai été forcé de rester à Rouen un jour et demi à cause de la convenance d'une voiture pour me transporter ici. J'y ai fait au Musée une aquarelle d'après un magnifique Véronèse que vous aurez du plaisir à voir. Si jamais la moindre affaire vous sollicitait d'aller vers Rouen, joignez-y la considération de ce tableau qui vaudrait à lui seul le voyage. Ce tableau m'a paru un peu dans la manière de l'*Esther* et de la *Suzanne* du Musée; ce que j'en ai fait est horriblement imparfait. Il est très-terminé et soigné dans toutes ses parties. Il n'a pas été retouché, ni nettoyé à la vérité, mais je préfère sa respectable crasse et j'ai bien supplié le directeur de n'y pas toucher.

A propos, je dis que je n'ai rien fait; je me trompe. J'ai fait peut-être plus que je ne pense, car j'ai essayé de la fresque. Le cousin m'a fait préparer un petit morceau de mur avec les couleurs convenables et j'ai fait en quelques heures un petit sujet dans ce genre assez nouveau pour moi, mais dont je crois que je pourrais tirer parti si l'occasion s'en présentait. Cela est plus commode que la détrempe. La difficulté consiste surtout à terminer et à arrondir convenablement les formes; mais je crois que le changement qui s'opère dans les tons n'est pas aussi considérable que dans la détrempe. Au reste, c'est fort long à sécher, et depuis 4 ou 5 jours que c'est

fait, je ne suis pas encore certain que les tons aient recouvré leur éclat. J'avoue que je serais singulièrement ragaillardi par un essai dans ce genre si je pouvais le faire sérieusement et en grand. Je crois le procédé beaucoup plus simple qu'on ne le fait. D'ailleurs, on serait quitte pour faire un tour en Italie pour y voir quelque vieux gâteplâtre pour compléter son éducation.

La vue de ce tableau a réveillé de nouveau une sourde envie d'aller voir les beaux de Venise. A quand?...

Eug. Delacroix.

A M. FR. VILLOT

1834.

Je reçois ce matin même votre aimable lettre, mon cher ami. Elle m'a fait le plaisir le plus véritable, d'abord à cause de l'amitié que j'ai pour vous, ensuite parce que c'est un écho de mes pensées, j'entends celles relatives aux arts, qui a remué en moi tout ce qui y fourmille faute de pouvoir s'échapper au dehors. Car les personnes avec lesquelles je vis ne me ren-

verraient guère la balle que je m'aviserais de mettre sur le tapis : la peinture ou la poésie. Bonté divine ! que tu as diversement réparti les existences et les intelligences ! J'ai quelquefois gémi d'une position de fortune gênée qui prive de quelques avantages naturels, mais j'apprécie plus que jamais ce que c'est que la privation du pain de l'âme. Céleste Dante ! Ce peu de vers que votre bonté m'envoie m'a presque ému aux larmes ; que cette belle imagination, perdue dans les ténèbres de son siècle et errant dans la solitude et l'exil, a dû voir retomber sur elle-même de nobles mouvements ! Je vous remercie bien de m'avoir envoyé ces vers. Je ne les avais pas lus dans l'original, mais dans Deschamps, dont la traduction, particulièrement de ce morceau, est très-belle.

Ma lettre est intéressée ; c'est pour que vous me répondiez. Seulement n'attendez pas longtemps, car je serais sans doute parti déjà, sans la maladie de mon cousin, que je ne veux pas abandonner précisément au moment où tout le monde vient de le quitter, et la mienne, car j'ai été très-indisposé pendant plusieurs jours.

J'ai refait un second essai de fresque dans lequel j'ai eu plus de patience et qui est mieux. Vous avez raison, mon naturel semble peu s'accorder avec le carton colorié et voilà pour les inconvénients. Mais voici quels seraient les avantages : l'objection de tout faire tout de suite met l'esprit dans une excitation

bien différente de la paresseuse peinture à l'huile. Mon plus grand malheur a toujours été d'ailleurs d'altérer par des retouches ce que le premier jet avait trouvé. Vous savez qu'avec la difficulté croît toujours l'effort. Toute matière rebelle excite à la vaincre ; une conquête facile excite moins d'enthousiasme. Je me suis rappelé à ce sujet certains peintres espagnols qui peignent au premier coup, et en première ligne Zurbaran, que vous ne connaissez pas, je crois. Seulement, quand on est aussi paresseux que moi, jamais je n'aurais le cœur de laisser subsister un défaut contre l'ensemble avec la faculté de retoucher. D'ailleurs, on y tolère à la rigueur un certain désaccord des parties, et je soutiens que là seulement on peut développer l'*idéal*, entendez-vous bien, dont la grande peinture est susceptible, ou plutôt j'admettrais que les deux genres sont deux arts aussi beaux l'un que l'autre, mais qu'ils ont des exigences totalement opposées. Je vous développerai cela de reste, car ce peu m'a beaucoup fait réfléchir et m'a amené, *avec regret*, à reconnaître qu'il était effronté de faire de la peinture à l'huile sans consulter beaucoup la nature, ce que la fresque évite plutôt que de le comporter. Comprenez si vous pouvez.

Ne vous occupez pas de votre santé que j'ai toujours crue meilleure que vous. Celui qui tient dans ses mains nos destinées se rit de nos vaines préten-

tions à la force et à la santé. Voyez si je pouvais m'attendre au sort de mon pauvre ami que j'ai perdu et regrette toujours ; fut-il jamais nature plus robuste, et ne devait-il pas dans l'ordre naturel me suivre au tombeau ! Peut-être, comme vous le dites, êtes-vous dans un moment critique ; mais je crois que vous venez justement de le passer il y a six mois environ. La nature a fait chez vous des efforts qui, bien que lents, me semblent décisifs. *Addis a comportati.* Je vous quitte en vous remerciant de votre lettre encore une fois et vous assurant de mon amitié vraie,

EUG. DELACROIX.

Je vous applaudis bien d'aimer l'antiquité, c'est la source de tout.

Ces essais de fresques existent encore dans toute leur fraîcheur; ce sont, en dessus de porte, dans un corridor, un *Bacchus tendant la coupe à une panthère* et une *Léda s'abandonnant au cygne.*

A M. ***

Ce 29 février 1835.

Monsieur,

N'ayant pu presque sortir depuis plus d'un mois, à cause d'une indisposition assez grave qui m'est survenue, je n'ai pu comme je le désirais aller rappeller à votre souvenir que vous m'aviez fait espérer qu'il pouvait se trouver quelque occasion d'employer le jeune Riesner dans les travaux de Versailles. Je prends le parti d'en appeler encore à votre obligeance sur ce sujet. Un encouragement venu du gouvernement, si peu important qu'il soit, serait un motif d'émulation pour un jeune homme dont le talent n'a pu encore être suffisamment apprécié.

Recevez, avec mes excuses de mon importunité, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments de reconnaissance pour tout ce dont je suis déjà redevable à votre obligeance pour moi.

Votre dévoué serviteur,

Eug. Delacroix.

A M. NOURRIT

10 mars 1835.

Cher Monsieur,

Je viens bien tard pour vous faire mes sincères compliments. J'ai vu la *Juive* pour la première fois hier seulement ; c'est vous dire que j'ai admiré de tout mon cœur le degré d'intérêt que vous répandez sur cette pièce *qui en a grand besoin, au milieu de ce ramassis de friperie qui est si étranger à l'art.*

Où allons-nous qu'il faille tant de secours étrangers à la musique, qui est le plus puissant des arts, à la poésie, qui devrait attacher à elle seule, à la déclamation, au geste, au chant qui fait valoir tous les autres ?

Et pourtant, vous avez trouvé le secret d'émouvoir ce public qui ne sera bientôt sensible qu'à de vrais combats entre des ours, et même entre des hommes, comme il arrive toujours dans les temps où les plaisirs de l'esprit sont insipides.

Adieu, cher juif, juif depuis la barbe jusqu'à l'orteil, et surtout juif dans le cœur, *et sans caricature.* Mille remerciements de ma soirée, et au plaisir de

vous le dire de vive voix, tout en vous assurant de ma bien sincère amitié.

EUGÈNE DELACROIX (1).

A M. RICOURT

CHEZ M. MESNIER, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE, N° 5.

(1836 ?)

Mon cher Ricourt, je suis désolé de vous apprendre que la planche que je fais ne pourra servir. J'ai eu le dessin si tard et il était si peu exact que voulant me presser et ne m'y retrouvant pas, je ne peux absolument pas m'en tirer. Ce que je regrette surtout, c'est le désagrément que cela vous cause. Si vous ne pouvez absolument remplacer le dessin, annoncez que vous en donnerez trois à la prochaine livraison. Croyez que je suis personnellement très-vexé de ne

(1) Nous empruntons ce billet à la *Correspondance de Nourrit*, 3 vol. Chez Hachette.

pouvoir le faire paraître en même temps que l'article où il en sera question. Mais il faut ce qu'il faut et je risque de me rendre complétement ridicule.

Votre désolé camarade,

EUG. DELACROIX.

Ce jeudi.

Achille Ricourt, mort en 1865, avait fondé l'*Artiste* en 1831, avec le concours de tout ce qu'il y avait d'esprits hardis dans les arts et les lettres. Eugène Delacroix lui donna plusieurs lithographies, ce qu'il appelait non sans justesse « des dessins. » S'agit-il ici d'une reproduction de l'*Hamlet*, tableau qui avait été refusé par le jury et n'en est pas moins une des pages les plus parfaites de son œuvre?

A M. DE CAILLEUX

SOUS-DIRECTEUR DES MUSÉES ROYAUX DU LOUVRE.

Le 25 mars 1836.

Monsieur,

Je vous serais bien reconnaissant s'il vous était possible de faire mettre momentanément mon tableau de *Saint Sébastien* dans un lieu où il pût être dessiné par M. Alophe qui vous remetttra cette lettre. Si cette demande n'était pas trop indiscrète, dans le moment où vous devez avoir tout l'embarras du déplacement des tableaux, je vous aurai une grande obligation de cette permission.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EUG. DELACROIX.

Ce *Saint Sébastien* fut acheté 3,000 fr. par l'État et donné à la ville de Nantua. Vendu 23,000 fr., en 1869, par la fabrique de l'église à M. Brame, ce tableau donna

lieu à un procès qui se termina par une réintégration. Il a été non pas gravé, mais assez pauvrement lithographié par Menut Alophe.

A M. FR. VILLOT.

20 juillet 1836.

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. Elle m'est arrivée dans un moment d'ennui et de découragement et m'a remonté. Un des caractères du découragement est de vous faire considérer votre profession comme inutile à vous et aux autres. La paresse, d'accord en cela avec l'humeur noire qui teint tout à vos yeux, dépouille de son charme le plus grand la possibilité de travailler, lequel charme est cette possibilité elle-même. Rien, au contraire, ne donne plus d'entrain que de voir que d'autres font cas de cet art dont vous êtes fatigué et, de là, le bien qui peut résulter des dissertations sur les arts, toutes creuses qu'elles puissent paraître au vulgaire.

Vous n'êtes pas plus content de votre santé qu'à

l'ordinaire. Je vous plains du fond de l'âme et par expérience. Je sais que le physique quand il défaille vous laisse dans un triste ordre d'idées pour prendre les pinceaux; mais alors il faut autre chose qu'une conversation ou une lecture intéressante pour vous tirer d'affaire. Je n'ai pas eu à me plaindre de ma santé, au contraire, mais j'ai à me plaindre de moi-même, de la conduite de mon temps et du mauvais usage que j'en ai fait. J'ai recommencé mes tourments avec mes décorateurs. Je n'en puis rien obtenir qu'en étant sur leur dos et rien n'avance. Je piétine et je me donne une peine qui ne sert à rien. J'ai interrompu la *Bataille* pour plusieurs raisons; d'abord j'étais bien aise de laisser reposer mes idées de crainte de gâter, ensuite il fait une chaleur affreuse dans mon atelier qui m'y rend le travail presque impossible. J'ai commencé la *Médée* qui se débrouille; nous verrons. En attendant écrivez-moi à vos moments perdus. Soyez sûr du plaisir que vous me ferez, parlez-moi de tout ce que nous aimons, de ces bons vieux peintres nos consolateurs et nos modèles, et surtout dites-moi que vous vous sentez mieux de la campagne et du bon air que vous respirez.

Recevez mes vraies et dévouées amitiés.

EUG. DELACROIX.

A M. LE PRÉSIDENT

DE LA CLASSE DES BEAUX-ARTS, A L'INSTITUT.

Paris, le 4 février 1837.

Monsieur le Président,

Je vous prie de vouloir bien faire agréer, par la classe des Beaux-Arts, ma candidature à la place vacante dans son sein par la mort de M. Gérard. En mettant sous ses yeux les titres sur lesquels je pourrais fonder mes prétentions à l'honneur que je sollicite, je ne puis me dissimuler leur peu d'importance, surtout dans cette occasion où la perte d'un maître aussi éminent que M. Gérard laisse dans l'école française un vide qui ne sera pas comblé de longtemps.

Voici, toutefois, les noms de quelques-uns des ouvrages sur lesquels je prends la liberté d'appeler les souvenirs indulgents de l'Académie :

Le *Dante et Virgile*, le *Massacre de Scio*, le *Christ au Jardin des Oliviers*, *Marino Faliero*, le

28 Juillet 1830, les *Femmes d'Alger*, *Saint Sébastien*, les peintures de la Chambre des députés, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

Monsieur le Président,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

EUG. DELACROIX.

L'Académie des beaux-arts élut M. Schnetz.

Le 22 mars 1838, Delacroix sollicita dans les mêmes termes le fauteuil de M. Thévenin et se vit préférer M. Langlois.

Le 28 décembre 1838, mêmes sollicitations : M. Couder fut élu.

A M. TH. THORÉ

(Vers 1837.)

Monsieur,

Je serai fort empressé à répondre à l'aimable ouverture que vous voulez bien me faire. Mon ami

Préault m'avait fait espérer le plaisir de vous connaître et je savais aussi déjà combien je suis redevable à cette sympathie que vous m'annoncez. N'ayant rien de fixe qui me retienne chez moi dans ce moment, voulez-vous bien me fixer le jour et l'heure où il vous conviendrait de vous y rencontrer ou m'assigner tout autre rendez-vous?

J'en excepterais dimanche prochain, jour où je ne pourrais prendre d'engagement que pour la fin de la journée.

Recevez, monsieur, mille assurances de considération sincère et d'entier dévouement.

EUG. DELACROIX.

Ce jeudi.

Il ne faut point oublier que, sous la double forme Th. Thoré et W. Bürger, cet honnête et passionné critique fut jusqu'à sa mort le défenseur de l'œuvre de Delacroix.

A M. TH. THORÉ

Samedi.

Cher monsieur,

J'ai bien regretté de ne pas me trouver chez moi. Je vous envoie ce que vous me demandez. Je pars à l'instant pour deux ou trois jours pour la campagne. Voudriez-vous choisir un jour que vous m'indiqueriez à partir de mercredi prochain pour aller ensemble voir mes travaux de la Chambre des députés? Comme ils tiennent de la place au moins par leur dimension parmi les ouvrages que j'ai faits jusqu'ici, vous serez peut-être bien aise d'en avoir une idée. Pour moi, je mets toute coquetterie à part pour vous avouer que j'en suis content; il est bien entendu que c'est dans la mesure de ce que la nature me permet de produire. Recevez, avec cette confession naïve, l'assurance que je vous renouvelle de mon bien vrai dévouement.

Eug. Delacroix.

Delacroix venait de terminer la décoration du Salon du roi, à la Chambre des députés.

A M. THORÉ

RUE TAITBOUT, N° 9

Ce 2 mars 1837.

Mon cher monsieur,

Je suis aussi confus que reconnaissant de l'article que vous avez fait sur moi dans le *Siècle*. Je crois que je suis un peu de l'avis de l'estimable Buloz. Ma vanité et ma prude modestie se livrent un combat, et au fond je cherche à être de votre avis.

Croyez cependant que ce que vous dites de plus vrai est ce qui concerne cette ardeur inquiète qui m'entraîne toujours vers cette région que je n'atteindrai jamais; au commencement d'un travail, l'imagination s'exalte et vous promet tout autre chose que ce qu'elle réalise. On ne peut donc quand on a fini que jetter (*sic*) un coup d'œil de regret sur cet informe composé de bien et de mauvais qu'on appelle la production d'un artiste. C'est donc peut-être une faiblesse plutôt qu'une vertu, que ce vague désir qui nous porte à passer outre quand on a traversé une province, et à craindre en revenant sur ses pas de remettre le pied dans les mêmes traces.

Vous me parlez d'un autre article où vous parlez de mes peintures du palais Bourbon. Serez-vous assez bon pour m'indiquer où je pourrais le trouver?

Au plaisir de vous voir encore une fois, et de vous exprimer de vive voix le plaisir que vous m'avez fait.

EUG. DELACROIX.

L'article de Th. Thoré avait été présenté à la *Revue des Deux-Mondes* et refusé par M. Buloz, comme trop louangeur.

A M. GAULTRON

Mon cher ami,

Mme de F... n'ira probablement pas aux Français, parce qu'il a été impossible de joindre Dumas pour avoir un mot de sa main qui était nécessaire pour retirer les coupons. De sorte que je ne sais comment elle s'en tirera. Moi qui avais une place dans sa loge,

j'ai donné ma stalle, de sorte que je vivrai ce soir sans Caligula,

Avec lequel je vous embrasse.

EUGÈNE.

Caligula a été représenté aux Français pour la première fois le 26 décembre 1837.

AU BARON CH. RIVET

15 février 1838.

... J'aurais à vous remercier, non-seulement du succès que je dois tout entier à vous, j'en suis bien sûr, mais plus encore de votre bonne et constante amitié. Je sais bien ce qui effacerait mes torts pour un homme comme vous : ce serait tout bonnement de me mettre en diligence et d'arriver tout botté au coin de votre feu. Mais ce sont de ces bonheurs qu'il m'est permis de rêver, et, je ne sais par quel destin contraire, qu'il ne m'est jamais permis de goûter. Sans compter les mille raisons qui sont toujours là pour accrocher un homme de la triste race artiste,

je suis sur la piste de deux ou trois intrigues, dont pas une sans doute ne réussira, dans le but d'avoir à peindre quelques pieds de muraille qui ne me rapporteraient sans doute pas plus de profits que ce que j'ai déjà fait, mais qui satisferaient le besoin de faire grand qui devient excessif quand une fois on en a goûté. Vous ne m'auriez pas cru si perfectionné, n'est-ce pas, mon ami? C'est pourtant ce qui arrive, et Dieu en ordonnera comme il voudra.

Et attendant, les mois se passent et je ne vous vois point, et je ne vois point Venise que nous aimons tant, ni Rome, ni tant d'autres bonnes choses. J'avais bien pour cette année le projet de vous surprendre en y allant dans cette Italie qui semble chaque année reculer devant moi par cette suite des entraves perpétuelles qui nous enchaînent, nous autres gens « indépendants... »

Que j'aurais désiré que mon triste tableau, s'il vous a plu le moins du monde, vous fût échu! J'en suis d'autant plus fâché pour Mme Rivet en particulier, que je crains bien qu'il ne se présente de sitôt sous ma main un sujet aussi conciliant, si je puis parler ainsi. Mes inclinations tragiques me dominent toujours et les Grâces me sourient rarement...

M. Ch. Rivet était, à cette époque, préfet du Rhône.

Le tableau auquel il est fait allusion paraît avoir été

payé à Delacroix 1,200 francs. C'était, croyons-nous, un épisode tiré des *Natchez*.

Le couronnement de la reine Victoria eut lieu en 1838. Cette lettre ne semble être que de peu postérieure à cette cérémonie. L'ami à qui Delacroix avait confié ses lettres était vraisemblablement Philarète Chasles.

A M. CH. DE MORNAY

30 juillet.

Cher Charles, après vous être étonné de ne rien recevoir de moi jusqu'ici, vous vous demanderez sans doute comment j'ose vous écrire à présent. Apprenez cependant que toutes les mauvaises excuses qu'on peut faire et qui n'en sont pas, je vous les avais faites dans une lettre dont j'avais chargé un de mes amis qui était allé en Angleterre pour le couronnement et qui m'avait assuré, lui et d'autres, que vous y étiez. Mlle Mars m'a détrompé et veut bien vous envoyer celle-ci avec la sienne. Faites donc, bon ami, comme si vous aviez reçu l'autre, faites

surtout comme si je vous avais persuadé que mes raisons sont excellentes et pardonnez mon indigne paresse. C'est une affreuse habitude qui pour comble de misère ne fait que s'augmenter tous les jours, et qui finira par me rendre impossible de mettre la main à une plume. Ni frère, ni ami, rien au monde ne me tire de ce bourbier, et je n'en travaille pas davantage, je vous assure. Je me dis que cela se passera. A peine ai-je commencé que je suis enchanté de ma vaillance et que je m'étonne de m'être refusé si longtemps le plaisir de causer avec un ami : vous surtout si isolé et qui devez ressentir si fort le besoin de recevoir quelque chose de cette patrie qui n'est ni dans les rodomontades des journaux, ni dans les sottises de Paris, mais dans les souvenirs d'amour ou d'amitié qu'un lien nous laisse. Nous vous tiendrons encore cet hiver, nous fait-on espérer, dans ce centre qui vous regrette et auquel vous devez aspirer plus qu'un autre, quand on pense au pays que vous habitez. Venez donc vite ! Deux minutes de conversation en disent plus que cent volumes de lettres, où on ne dit jamais ce qu'on veut dire, et où tout vous vient quand la poste est partie. Croyez cependant que je ne dis pas du mal des lettres pour m'excuser d'en écrire si peu. Je me rappelle encore avec émotion combien elles m'étaient précieuses quand j'étais loin d'ici. Vous vous rappelez sans doute que nous avons manqué d'assommer Des-

granges pour l'avoir vu accablé de marques de souvenirs pendant que nous languissions privés de nouvelles (1). Ces souvenirs maintenant sont pour moi pleins de douceurs. Je dois à ce voyage-là votre amitié. Je vous ai apprécié là plus que je n'aurais fait en dix ans de ma vie de tous les jours. Conservez-moi donc cette précieuse affection-là en dépit de ma négligence à la cultiver.

Je ne vous dirai pas que la vie que je mène me donne trop de distraction. C'est toujours à peu près la même. De nouvelles donc, il ne faut pas m'en demander. Je sais toujours ce qui se passe un mois après tout le monde, et vous pourriez m'apprendre, si vous le vouliez, de Stockholm, ce qui se passait il y a un mois à Paris. De la peinture, un peu de femelle, voilà pour la vie habituelle, et la plus grande partie du temps je dors ou je peste contre le destin.

Adieu, bon et cher Charles, pardonnez-moi mes erreurs; prouvez-le-moi en me répondant. Répondez à l'homme d'Afrique si vous trouvez que l'homme d'à présent en est indigne. C'est pourtant toujours le même pour vous, mon cher ami, et il le sera toujours.

À vous.

(1) Pendant le voyage au Maroc.

A M. ***

23 août 1838.

Monsieur, après tant de temps et d'efforts ridicules pour faire la ressemblance d'un homme que je puis presque dire que je n'ai point vu, je vous envoie néanmoins ce triste produit, non pas, je vous le répète, comme le portrait de Yousouf, mais comme la seule preuve que je puisse vous donner maintenant du désir bien vif que j'avais de faire quelque chose qui vous fût agréable. Vous le donnerez donc pour le portrait d'un Arabe quelconque, en attendant que je trouve l'occasion de vous faire quelque chose qui soit moins éloigné de ce que je puis faire et d'un genre qui se rapproche davantage de ce que je puis tenter.

Recevez donc encore une fois mes excuses, monsieur, et veuillez croire à la haute et respectueuse considération

De votre serviteur

Eug. Delacroix.

L'encadreur saura tracer l'ovale avec la bor-

dure. Je ne l'ai pas tenté de peur de le faire de travers.

Je n'ai pas verni la peinture, il vaut mieux la laisser sécher quelque temps.

A PIERRET

Valmont, 5 septembre 1838.

Cher bon, nous sommes ici après maintes traverses et maintes excursions. La nouvelle m'arrive par le journal que le ministre m'a chargé, par décision officielle, de la bibliothèque de la Chambre. Sois assez bon pour t'informer et m'informer le plus tôt possible si ce n'est pas une mystification. Elle me serait sensible.

Autre commission que je réclame de ta bonté : ce serait, en te promenant, d'aller au coin de la rue Grange-Batelière et du boulevard, chez Pleyel, facteur de pianos, le prier de faire enlever de chez moi, Delacroix, rue des Marais-Saint-Germain, 17, le piano que M. Chopin y a fait porter il y a deux mois

environ. Tu lui dirais que je l'ai oublié en partant pour la campagne, et, soit à mon retour, soit avec toi, il en réglera le prix de location.

... J'ai vu passablement de pays, la mer, beaucoup, que je sais par cœur à présent : Dieppe, Tréport, Fécamp, etc. Des ennuis d'auberge et de grande route en quantité et des plaisirs rares, voilà ma vie depuis que je t'ai quitté. La peinture aussi me paraît plus facile depuis que je ne peux pas en faire. Adieu... Un petit mot de ta plume à ton vieux peintre. Rien ne me vieillit comme de revoir ces lieux que j'ai vus tout enfant et qui n'ont pas bougé. Que de choses depuis !...

Eug. D.

A FR. VILLOT

Valmont, 13 septembre 1838.

Mon cher ami, je vous écris quelques mots pour m'attirer de votre part une réponse bien longue si vous avez la moindre délicatesse. Je vis ici éloigné du centre de la civilisation et dans une solitude profonde ; vous jugez bien qu'une bonne lettre de vous

où vous me parlerez beaucoup de vous, beaucoup de la peinture, me fera le plus grand plaisir. J'ai revu le musée de Rouen; j'y ai découvert un second Véronèse presque aussi beau que celui dont j'avais fait une esquisse il y a quatre ans; mais ce que j'ai admiré avec un nouvel enthousiasme, ce sont trois petits Raphaël, première manière, qui sont incomparables. Il n'y a rien en petits tableaux de lui au musée de Paris qui vaille cela. Du reste ils ont l'air de ne pas se douter à Rouen de la richesse qu'ils possèdent. Ils vous font fête d'une grande copie de la *Madone* de Dresde et ne parlent pas des trois charmants morceaux qui pourrissent là.. Je rapporterai un très-pâle souvenir du Paul.

Avez-vous appris par les journaux que le ministère m'avait commandé la bibliothèque de la Chambre au milieu de plusieurs autres commandes pour ledit lieu? Je l'ai appris de même et j'en ai confirmation pleine et entière. Je me fais donc une fête de vous l'apprendre, si vous l'ignorez, car je ne doute pas que vous n'en soyez satisfait pour moi. Vous connaissez le local; soyez donc assez bon dans vos moments de loisir pour vous creuser la tête sur le parti qu'on pourrait tirer de cela : cinq coupoles et deux hemicycles à chaque bout. Les sujets auxquels j'avais pensé ont des inconvénients et si je trouve une idée meilleure je la prendrai, ce que je crois très-possible. Ce sont des pendentifs, vous savez.

Il faudrait là une idée féconde qui n'eût pas trop de réalité, pas trop d'allégorie, enfin qu'il y en eût pour tous les goûts. Je fais fort peu de chose ici. Je suis comme ces généraux d'armée qui s'endorment d'un sommeil profond à la veille d'une bataille. Quelquefois les pieds me démangent de m'en aller. J'ai aussi à m'occuper d'une certaine prise de Constantinople pour Versailles; tout cela veut dire que c'est moins le cas que jamais de devenir manchot. Il faudra plutôt mettre les bras d'autrui au bout des miens. Je vais tâcher de m'organiser en conséquence.

Donnez-moi des nouvelles de tout ce qui vous intéresse; avez-vous quelque travail en train? Je suppose que vous êtes à Champrosay et je vous y adresse cette lettre. Je croyais qu'il y avait des choses dont on ne se lassait point et que la mer était au premier rang. Je me suis convaincu du contraire et j'ai reconnu qu'on peut arriver à en avoir assez. De sorte que lorsque, grâce aux chemins de fer ou aux ballons, on pourra la voir en trois heures, à partir de Paris, ce ne sera plus un plaisir, pas plus que de voir les arbres des Tuileries. Ainsi il faut tout acheter; le plaisir facile n'est pas plus du plaisir *que toujours du plaisir*, et les ouvrages faciles sont comme les plaisirs faciles; ils font peu d'impression à ceux qui les regardent et aussi à ceux qui les ont faits.

Mille souvenirs à M. Barbier et à Mme Villot, y

compris Georges. Surtout récompensez-moi de mon attention par une lettre sur papier Tellière première qualité...

A PIERRET

La Haye, 21 septembre 1838.

Il y a bien longtemps, bon ami cher, que je devrais t'avoir donné de mes nouvelles. Croirais-tu que depuis tout ce temps j'ai à peine trouvé une lacune pour te parler de mes impressions? Cela te prouvera au moins que je ne me suis pas ennuyé. Mais ce que tu croiras sans peine, c'est que je t'ai bien désiré devant les belles peintures que j'ai vues.

Je n'ai pas éprouvé l'effet que j'en redoutais. Je craignais d'être tout à fait abattu. Au contraire, et pour ne parler que de Rubens, qui est le Dieu de tout ce monde-là, j'ai vu ici ce que je n'avais pu comparer ailleurs, c'est combien il a été inégal comme tout le monde. Auparavant, je ne lui croyais qu'une manière; il est facile de voir dans les ouvrages de ce pays-ci qu'il a fait tous les essais et

connu toutes les incertitudes : il est tantôt l'imitateur de Michel-Ange, qui, du reste, lui revient souvent; tantôt de Véronèse et du Titien, et presque toujours dans ces phases diverses il est emprunté et gêné. Quand il veut s'appliquer, il est froid et sec; quand il s'affranchit de ses modèles, il est le grand Rubens.

Je te détaillerai cela. J'ai bien vu Anvers. Je n'ai pas vu Gand. Peut-être irai-je pour y voir un ou deux magnifiques ouvrages de lui.

Je reviens d'Amsterdam et j'espère dans quatre ou cinq jours au plus être à Paris. Il y a aussi de très-belles choses à Amsterdam. Tu en as une idée par les esquisses de Poterlet. Je suis ici depuis hier soir. Je t'écris le matin avant d'avoir rien vu. Mais je ne resterai pas plus d'un jour. Je crois véritablement avoir rêvé. Tant de plaisirs divers et d'émotions de tout genre à la fois, c'est un véritable rêve qu'on ne fait qu'une fois dans la vie. — Je t'envoie une lettre que je te prie bien d'envoyer *de suite* à Soulier, avec prière de la renvoyer *de suite* à son adresse...

E. D.

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

(3e DIVISION, 1er BUREAU)

Paris, ce 18 octobre 1838.

Monsieur le ministre; j'éprouve le besoin, dès mon arrivée à Paris, de vous exprimer ma reconnaissance pour la distinction flatteuse dont vous avez bien voulu m'honorer en me choisissant pour exécuter les peintures qui doivent décorer la bibliothèque du Palais de la Chambre des députés. Voudrez-vous bien recevoir en même temps l'assurance de tout l'empressement que je mettrai à me rendre digne de cette marque de votre bienveillance par le soin et l'assiduité que je m'efforcerai d'apporter à la conduite et à l'achèvement de travaux aussi importants?

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le ministre, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

EUG. DELACROIX.

C'était le comte de Montalivet, qui garda le portefeuille de l'Intérieur du 15 avril 1837 au 31 mars 1839.

A FR. VILLOT

4 novembre (1838?)

Mon cher ami, d'après le conseil de Ciceri, j'ai pensé à mettre mon groupe de gens grimpés sur des colonnes, s'accrochant à un trépied au lieu de la colonne, ce qui était très-choquant à cause de l'impossibilité de faire tenir leurs pieds sur les bases et les corniches, tandis qu'un trépied peut être ajusté comme on veut.

Seriez-vous assez bon pour me chercher ce que vous pouvez avoir dans ce genre-là dans vos gravures Villemin et autres? Vous savez, ces trépieds de marbre de grande dimension.

Portez cela chez vous, j'irai un soir.

EUG. DELACROIX.

La *Justice de Trajan* ayant paru au Salon de 1839, ce billet a été vraisemblablement écrit l'année précédente. M. Villot l'avait daté, évidemment par erreur, 1846.

A ALFRED DE MUSSET

(1838 ?)

Mon cher Musset,

Avez-vous encore la possibilité de me faire recommander à Paër pour l'élection prochaine à l'Institut ? Si cela ne vous engage pas trop ni ne vous dérange, je vous demanderai le même service que l'année dernière ; mais surtout ne vous gênez pas si vos rapports ne sont plus les mêmes.

Au plaisir de vous voir et mille amitiés bien sincères.

EUG. DELACROIX.

Ce 27.

Paer étant mort en 1839, le 3 mai, et Delacroix parlant de « l'année dernière, » cette lettre s'applique à une des sollicitations pour le fauteuil académique que nous avons indiquées ci-avant, page 216.

A FR. VILLOT

20 janvier 1839.

Mon cher ami, je trouve dans Diderot l'indication du sujet de Commode expirant sous les crocs des bêtes féroces. Donnez-moi, je vous prie, des détails, il n'en donne pas. Ne vous présentez pas devant mes yeux sans m'apporter ce sujet bien expliqué. C'est bien beau à faire pour un homme qui fait sa société de celle des ours et des panthères, n'est-ce-pas?

Je vois déjà le tableau.

A M. J. JANIN

BUREAUX DE L'*Artiste*, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN

Mon cher Janin,

Je suis retenu chez moi depuis près de quinze jours par une indisposition, sans cela j'aurais été vous remercier de ce que vous voulez bien dire d'o-

bligeant à mon sujet dans l'*Artiste*. Quoique je n'aie pas encore obtenu d'être rangé au nombre des bons sujets de la peinture, dociles aux avis de *l'Ecluze* et autres, je n'en suis pas moins très-flatté d'occuper de moi. *Tenir de la place*, voilà, il faut en convenir, l'ambition de tous nous autres, et en tenir autant dans vos lignes, mon cher Janin, est chose plus flatteuse encore.

Recevez encore mes remercîments et amitiés bien sincères.

EUG. DELACROIX.

Ce 10 mars.

Je vous écris à l'*Artiste*, n'ayant pu obtenir votre adresse des gens qui sont venus me voir.

1

Jules Janin écrivait les Salons dans l'*Artiste*, qui, des mains de Ricourt, était passé dans celles de Delaunay. Étienne Delescluze, élève de David, fut toute sa vie un implacable adversaire de Delacroix, comme aussi de Paul Huet, de Decamps. En 1855 encore, il qualifiait les tableaux de Delacroix « des tartouillades. »

A ALEXANDRE DUMAS

RUE DE RIVOLI, Nº 22

Ce vendredi (vers 1840).

Cher ami, excusez ma faiblesse et ma sottise; mais, après avoir retourné et fatigué un papier pendant deux heures, j'ai acquis la certitude qu'il m'était impossible de faire la vignette en question; mettez-moi à l'épreuve, cher ami, pour un des produits de mon industrie; mais, pour les pattes de mouches, je suis pétrifié et j'ai la main enchaînée quand je veux y toucher. Je vous renvoie donc votre manuscrit intact, très-enchanté du moins d'avoir fait mes ridicules essais sur d'autre papier. Je vous écris néanmoins avec une de vos plumes. Je n'ai pas voulu me refuser ce plaisir, qui est rare pour moi.

Encore une fois, pardonnez-moi et ne m'en croyez pas moins bien votre ami pour les objets de grande dimension. Adieu, adieu.

A Mlle IDA FERRIER

RUE DE RIVOLI, N^O 22

1840.

Madame, est-il indiscret à moi de vous demander, avant votre départ, ce beau second bras, moulé en plâtre, que vous avez bien voulu me promettre, et auquel j'attache tant de prix? Je vous serai bien reconnaissant, je vous assure.

Mille amitiés à Dumas et à vous mille hommages et mille empressements.

Ce mardi.

Théophile Gautier, dans un livre fort typique qui parut en 1839, les *Belles Femmes de Paris*, a consacré deux pages enthousiastes à l'exquisité des mains de Mlle Ida Ferrier, laquelle, un peu plus tard, devient régulièrement Mme Alexandre Dumas. « ... Vous avez peut-être cru jusqu'ici que les lis étaient blancs, que la neige était blanche, que l'albâtre était blanc; je vous plains. Il n'y a de blanc dans le monde que les mains de Mlle Ida... Il y a toujours dans une grande foule quelques artistes qui sous des touffes de rubans ou de dentelles vont chercher les mains, comme les fleurs les plus rares et les plus choisies du Jardin

d'Amour... La blancheur éblouissante de Mlle Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telles que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre; le dos de la main est lisse, ciselé comme un camée grec et fouillé de belles fossettes pleines d'ombres; l'intérieur, relevé de petits monticules (terme de chiromancie) et traversé de lignes calmes, est une charmante carte de géographie du Monde de Beauté; les doigts, aisément pénétrés de lumière, blondissent au soleil comme des perles; ils pourraient, au reste, se passer de bagues, car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre, un vrai bijou, pour lequel je donnerais le diamant de Cléopâtre, si je l'avais... »

On sait combien Delacroix a donné d'originalité aux mains dans ses tableaux et dans ses portraits. On peut même dire que sur ce point il est incomparable.

A ALEXANDRE DUMAS

RUE DE RIVOLI, N° 22

Mon cher ami, vous êtes bien bon, et je regrette bien de ne pas avoir été là; j'étais effectivement à la campagne quand votre mot est arrivé, et je me serais

pendu en le recevant, puisqu'il était trop tard. Je n'aurai donc garde de manquer l'occasion que vous me donnez de retrouver ce que j'ai perdu.

Mille remercîments à vous et amitiés bien vraies.

Eug. Delacroix.

Ce 9 avril.

Je profiterai de l'occasion pour mettre la main sur *mes deux bras.*

E. Delacroix.

La lettre a pour post-scriptum un croquis de souvenir des deux bras, fins et ronds, de la belle Mlle Ida.

A M. CONSTANT DUTILLEUX

PEINTRE, A ARRAS (1)

Ce 11 septembre 1840.

Monsieur, je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire au sujet du jeune Leclerq, parce que je voulais voir sa copie plus

(1) Constant Dutilleux, né à Douai en 1817, paysagiste trop peu connu, mort à Arras en 1865. Les nombreuses lettres qu'on

avancée. Elle est maintenant presque terminée et très-satisfaisante. Ce jeune homme annonce beaucoup de dispositions, et je pense qu'il mérite sous tous les rapports les encouragements dont il est l'objet. Je l'ai suivi également dans ses études d'après nature, et je conçois beaucoup d'espérances de ce qu'il a fait déjà (1).

Votre lettre est si aimable pour moi que je ne sais comment vous en remercier. Je m'applaudis bien de m'être trouvé ainsi en relation avec vous, et je désirerais bien qu'un voyage dans le Nord me mît à même d'aller de nouveau vous serrer la main. J'espère aussi que vous ne passeriez pas à Paris sans me donner encore un souvenir qui me rendra bien heureux, je vous assure.

va lire prouvent l'estime que Delacroix faisait de son caractère. Il le désigne, dans son testament, parmi les exécuteurs de ses volontés d'artiste. Dutilleux obtint de la gouvernante de Delacroix, Jenny Lesguillou, communication de ces carnets sur les quels le maître inscrivait presque tous les soirs des notes sur l'art et sur les contemporains. Ils sont depuis rentrés dans la famille de M. Piron, le légataire universel de Delacroix. Théophile Sylvestre en avait révélé l'existence. Ils fourniraient de précieux matériaux pour une biographie complète du maître.

(1) Voir plus loin, page 298.

A M. FR. VILLOT

Valmont, 16 septembre 1840.

Vous ne m'écrivez pas, mon cher ami ; je mérite bien des consolations car je suis ici fort désappointé par le temps effroyable qui ne cesse de régner. Les ouragans se succèdent continuellement et la pluie n'a eu de relâche qu'un jour à peu près. Vous concevez combien cela est attristant, quand on se trouve au milieu d'un pays charmant dont la verdure est encore comme au mois de mai et qui offrirait de si jolies promenades. La mer est bouleversée, j'ai eu la plaisir de la voir dans un fort bel état de fureur, mais il a fallu me faire tremper pour y aller et pour en revenir. Pour comble d'ennui, je ne peux écrire ni dessiner sans que mes yeux se brouillent à l'instant. La lecture me fatigue moins ; vous voyez donc bien qu'il faut que vous m'écriviez. Parlez-moi longuement de vous, de votre santé, de la peinture, de tout ce qui vous viendra. J'ai de nouveau admiré à Rouen les beaux tableaux que j'y ai trouvés. Le *Malade* de Véronèse est miraculeux. Les petits Raphaël, qui sont peut-être des Perugin, sont bien plus précieux à mon avis que ce qu'il y a dans ce genre au musée de

Paris. Il y a un Ribera nouvellement acquis qui est miraculeux et trois ou quatre autres fort beaux et fort rares. Quelque jour vous irez voir cela. On va vous faire un chemin de fer tout exprès qui vous mènera à Rouen en 4 ou 5 heures.

Je me suis assez ennuyé du bateau malgré les recommandations ; comme on ne répond pas des bagages, il y a à l'arrivée un pillage général ; c'est un *sauve-qui-peut* de malles, de sacs de nuit et de parapluies. Quand on en tire ses membres intacts, il faut s'estimer heureux. Travaillez-vous, vous portez-vous mieux ? Parlez-moi de tout cela. J'écris aussi à Pierret, en le priant de m'écrire; encouragez-le dans cette résolution, comme je l'encourage de mon côté à vous presser.

Quel murmure d'arbres, de tempête et de vent ! Cela est trop beau, je suis confiné au coin du feu et privé de tous les agréments de la campagne.

J'ai vu que le chemin de fer de Corbeil va vous mener en un clin d'œil à Paris. Si j'achète une chaumière par là, ce sera un motif de plus.

Mille souvenirs à tous ceux qui vous sont chers.

A PIERRET

Valmont, 19 septembre 1840.

... J'ai vu et revu de beaux tableaux à Rouen, où j'ai passé, malgré cela, une journée fort ennuyeuse dans l'attente de voitures pour m'amener ici. Nous sommes décidément des barbares. En Angleterre, il y aurait vingt voitures pour une.

Tu sais que les antiquités me lassent vite, malgré mon respect pour elles. J'ai parcouru des musées et des collections. Dans ces musées d'histoire naturelle, au milieu des serpents empaillés et des mâchoires les plus distinguées de la création, j'ai vu dans une armoire les résultats de la science phrénologique que tu estimes sans doute à sa juste valeur. On y voyait la tête de trois ou quatre idiots à côté de Napoléon, Lacenaire, Horace Vernet; deux assassins voleurs, trois voleurs non assassins, un assassin par vertu et vingt autres exemples corroboratifs de toutes les belles découvertes qui n'ont pas corrigé le moindre gredin et n'ont prouvé que le développement excessif de la bosse de la niaiserie chez les savants.

En vérité, l'homme n'a-t-il reçu le don de réfléchir et de comparer que pour s'appliquer à la poursuite

des sottises les plus grossières ? Ne s'est-il assemblé en société que pour donner les exemples d'une férocité qui ferait reculer les sauvages sous prétexte d'amour pour la justice? Des charognes analysées avec la patience que mettent les corbeaux à dépecer les cadavres ! Je retrouve partout, en les détestant davantage, *les savants* étalant à plaisir sur ces lambeaux les contradictions de leurs connaissances bornées.

Quel est donc notre ridicule à nous deux ? car nous en devons avoir notre part. Sommes-nous aussi bêtes et aussi féroces que ces monstres-là ?

Ces réflexions me viennent à propos de l'affaire Lafarge que tu ne lis peut-être pas, et tu as raison...

A M. FR. VILLOT

Valmont, 25 septembre 1840.

Mon cher ami, je ne puis m'empêcher de répondre à votre si aimable lettre, d'abord par le plaisir de causer avec vous et par l'espérance que vous me récrirez encore, tout en vous donnant carrière et ne

ménageant pas mes yeux; j'en trouverai toujours pour cela; et ensuite pour vous gronder de la tristesse dont elle est pleine et à laquelle vous semblez céder tout à fait. Cela m'a fait une peine veritable, et je voudrais dans ma réponse, non pas vous dire seulement que je suis affligé de ce qui vous afflige, ce qui ne serait que pour l'acquit de ma conscience et ne vous serait pas très-utile, mais pour trouver des raisons de vous consoler efficacement. Non, vous n'êtes pas cet homme profondément malheureux que vous dites, on ne peut pas l'être sans remède et avec cet abandon complet quand on a votre intelligence et votre cœur. Si on souffre beaucoup par ces deux côtés, on s'en élève aussi d'autant mieux au-dessus de la vulgarité et de mille nécessités humaines. La vie de l'esprit est un si grand talisman contre le découragement absolu ! On s'accoutume trop facilement à mille avantages que nous n'invoquons pas assez quand l'ennui s'empare de nous. Je vis ici dans un pays où il n'y a pas moyen d'échanger une idée en un an ; à la vérité, on y gagnerait bien vite de ressembler à ce triste milieu où l'on se trouve vivre ; tandis qu'à Paris vous avez ces quelques personnes qui vous comprennent, vos livres, votre peinture, une promenade au Musée. Pensez au pauvre Guillemardet, pensez à ce que serait pour vous maintenant la nécessité de vivre au fond d'une province sans toutes ces ressources contre les peines réelles.

Celles-ci, je n'essaie pas sottement de vous armer contre elles, ou plutôt je veux vous armer contre elles, puisqu'on ne peut s'y soustraire et cesser de vivre en leur présence. C'est sans doute le plus qu'on peut de ces instants où l'imagination est ravie par de nobles chimères. Je conçois aussi qu'un de vos chagrins les plus vifs, surtout en considération du moyen que je vous offre, soit l'interruption que votre santé vous force de mettre à vos travaux. Il vous faut donc vous priver de cet instrument si puissant d'encouragement, le succès. Mais vraiment n'est-ce pas une illusion complète dont les jouissances trompeuses sont à cent lieues du plaisir que l'on éprouve au moment du travail? Là est la véritable jouissance, et elle est dans vos mains sous mille formes que la variété de vos études et de vos connaissances met à votre portée. Qu'est-ce que le théâtre sur lequel se produit et est débattue votre réputation d'un jour? Voyez l'ignorance profonde du monde entier, sauf un très-petit nombre de connaisseurs, même des hommes les plus marquants. Voyez dans ce petit nombre de gens qui jugent et qui apprécient, les controverses sans fin sur les hommes les moins contestables, et jugez ce qui reste pour le beau rêve de la gloire.

Plus j'avance dans la vie et plus je me persuade de la nécessité de ce principe de la sagesse que comporte notre nature : Jouis de ce qui est dans tes

mains. Toutes les folies des utopistes à perfectionnement viennent de ce qu'ils ont toujours voulu agir avec des instruments qu'ils rêvent et qui n'existent pas. Ç'a été aussi la règle souveraine des grands hommes de tous les temps ; c'est que la base de toute grandeur est la raison. Que vous produisiez, mon cher ami, ou que vous vouliez le simple emploi de la vie en vue du bonheur, c'est-à-dire de l'oubli des peines qu'elle engendre nécessairement et inévitablement, ne cherchez rien qu'en vous-même pour trouver les éléments qui vous seront nécessaires. On m'a dit que les savants définissaient la vie : la résistance aux affinités chimiques. Cela me plaît assez quoique cela soit savant ; il me semble voir la machine humaine entourée d'agents ennemis qui entravent la vie, tandis qu'un principe intérieur travaille sans cesse à sa conservation en repoussant les injures de la nature extérieure. Il en doit être de même de la recherche du bonheur. Il y en a qui éloignent le sentiment de leurs tristesses par les jouissances du corps ; il en est d'autres qui doivent les combattre avec la recherche du beau, la contemplation, la passion du grand. Vous n'êtes pas plus incomplet que les plus grands des hommes. Les plus beaux ouvrages, les plus grands cœurs portent cette tache originelle que vous me dites. En changeant d'organisation vous changeriez de misères. Peut-être une organisation moins défectueuse sous certains

rapports ne vous offrirait-elle aucun des dédommagements qui sont dans vos mains. Voudriez-vous être un de ces butors qui s'enivrent tout le jour ou qui chassent du matin au soir? Passeriez-vous vos jours dans un comptoir, à la Bourse au milieu de l'agiotage? Sacrifieriez-vous une seule noble jouissance à tous les ignobles bonheurs de ces animaux sans plumes? Aimez-vous et estimez-vous comme vous le méritez et comme vous voyez que le font vos amis. Je serais désolé en particulier de vous voir céder autant de place au stérile chagrin, à l'ennui que nous portons tous au dedans de nous. Ne l'enterrez pas trop, cherchez des distractions, mais ne le laissez pas vous miner sourdement sans lui donner cours extérieurement. Je parie que votre lettre, toute triste qu'elle est, a dû vous soulager. Pour moi, elle m'a vraiment attristé; mais tout en me découvrant, comme vous l'avez fait, combien vous vous trouvez malheureux, elle m'a laissé l'espoir de vous tirer quelquefois de votre ennui.

Parlez souvent de votre tristesse à Pierret, c'est le plus digne homme que je connaisse. Il est aussi bien accablé. Son calme apparent cache aussi beaucoup de maux. Il pouvait comme vous aspirer à la renommée par les travaux de l'esprit; d'autres causes, la gêne, peut-être un peu de paresse de nature amènent pour lui le même résultat que pour vous. Sa vue seule doit vous être une consolation. Nos con-

versations ramèneront tous ces sujets-là. Adieu, répondez-moi et longuement. Je partirai d'ici probablement jeudi qui sera le 1er octobre et je serai à Paris samedi ou dimanche. Croyez que je suis très-sensible à votre amitié, mon cher petit, que j'en ai bien besoin, mais à cause de cela que j'ai besoin que vous soyez heureux.

E. D.

Samedi 26.

A PIERRET

Décembre 1840.

... Viens dimanche soir, tu me feras lecture de Diderot, et nous passerons le détroit de l'année ensemble. Pardonne-moi, cher ami, mes contradictions; je suis sous l'empire d'un sentiment nerveux qui me rend comme une personne hystérique. Ma solitude et mon esprit toujours en l'air, et peut-être, je crois, une crise particulière de mon tempérament me font vouloir et ne pas vouloir, et me faire des monstres des choses les plus simples. — Hélas ! il nous man-

quera un interlocuteur. Il est plus muet que moi encore ! Pauvre Félix...

L'ami Félix Guillemardet était mort dans le courant de cette année.

A M. LASSALLE-BORDES

28 mars 1841. Lundi.

Je vous réponds, mon cher Lassalle, aussitôt votre lettre reçue, et la date vous montrera qu'elle a tardé à m'arriver à cause de l'adresse qui était très-vague. J'ai eu plus d'une fois l'envie de vous écrire et je ne l'ai point fait parce que je restais ici en quelque sorte au jour le jour dans l'espoir du beau temps. Ma santé est beaucoup meilleure : la voix est toujours faible et il faudra du temps pour la faire revenir complétement sans fatigue. Il faudra surtout de la chaleur. Trois jours de soleil que nous avons eus de suite m'avaient remis entièrement. Depuis, le mieux ne s'est pas soutenu à cause d'un vent très-froid qui a régné ici. Cependant je ne puis tarder plus que la

fin de cette semaine, sans que je puisse cependant préciser le jour.

Je vous suis bien reconnaissant de tous les sentiments d'affection que vous me témoignez dans vôtre lettre. Je les apprécie bien, je vous assure. Ils sont trop rares pour n'être pas précieux, et j'espère bien que ce sera un lien qui donnera de la valeur à nos efforts à tous deux.

Je suis bien aise que vous comptiez avoir achevé bientôt votre ébauche. J'espère que nous pourrons passer à la Chapelle de suite. J'aurai bien désiré aussi que nous pussions en même temps mettre en train le tracé de l'Hémicycle de la Chambre des pairs. Ma composition est arrêtée, et sitôt mon arrivée je la tracerai sur le modèle de manière que d'ici à quinze jours on puisse au moins faire quelque chose sur place. J'aurais désiré que ce travail pût être fait par Leger, auquel on pourrait adjoindre quelqu'un, nonobstant le coup d'œil que vous pourriez y donner de temps en temps. De cette manière il y aurait prise de possession, et de plus nous ferions détruire l'échafaud quand nous nous mettrions à la coupole. Nous causerons de cela.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous faites pour l'atelier. J'irai régulièrement voir ces messieurs; mais pour ne pas compromettre mes progrès en santé, je prendrai, je crois, le parti dans les premiers temps d'écrire à chacun au crayon mes observations

sur un papier qu'il aura préparé d'avance. Je n'ai pas assez été prévenu par le médecin combien il était important de peu parler. J'ai été réellement guéri il y a un mois, et j'ai abusé de ma voix, la croyant tout à fait revenue.

Adieu, mon cher Lassalle. Conservez-vous bien aussi et croyez à ma bien sincère amitié.

Eug. Delacroix.

Cette lettre est la première parmi celles que M. Lassalle-Bordes a conservées.

A SOULIER.

Paris, 25 juillet (entre septembre 1839 et août 1842).

Cher ami, Pierret, qui te remettra cette lettre, te dira combien je regrette de ne pouvoir me joindre à lui. Je suis engagé dans une entreprise diabolique qu'il faut mener à fin. Il n'y a pas plus de huit à dix jours que j'ai remis en train cette besogne; si je l'interromps maintenant, la perte ne serait pas seulement dans le temps que je ne serais pas sur les lieux, mais dans tout ce qu'il me faudrait encore pour me

remettre en train. Ce ne sera donc pas sans détester cette nécessité, qui me cloue dans cette fournaise, où je suis plus attristé et plus incommodé de la chaleur que je n'ai jamais été partout où il fait chaud.

Vous allez passer tous réunis quelques bons et rapides jours dont vous conserverez un long souvenir. Qu'ils sont rares ces moments-là, et cependant semble-t-il qu'il soit si difficile de les retrouver? Hélas! oui, à la façon dont la vie est faite, la vie dont les efforts paraissent une dérision continuelle et tendent toujours à nous éloigner du vrai bonheur, qui est dans cette modestie de désirs et de jouissances à laquelle tu touches...

Adieu, mon bon ami.

EUGÈNE.

Nous ne savons à quels travaux fait allusion cette lettre, qui n'est pas datée. Delacroix fit toujours un grand cas de la critique de Thoré.

A M. TH. THORÉ

A L'ADMINISTRATION DE L'ALLIANCE DES ARTS

RUE MONTMARTRE, 178

Mon cher monsieur, j'ai été absent de Paris dernièrement et n'ai pas eu connaissance tout de suite

du dernier article que vous avez publié à mon sujet. Recevez-en mes tardifs, mais bien sincères remerciements. Y a-t-il donc véritablement dans les arts des langages si difficiles à comprendre, que le plus grand nombre n'arrive jamais à y voir clair ? Faut-il absolument être d'une certaine façon sous peine de n'être pas du tout? Je m'apperçois (*sic*) depuis plus de vingt ans que c'est là l'alternative au milieu de laquelle je suis ballotté. Je ne me croyais pas si indéchiffrable et dois savoir double gré à ceux que mes énigmes ne rebutent pas. Après tant de tentatives, je me borne à souhaiter uniquement que la froideur du plus grand nombre n'arrive pas à gagner aussi le petit nombre de gens de goût dont vous parlez et qui finissent souvent par établir les réputations.

Adieu, cher monsieur, recevez de nouveau toute l'expression de ma reconnaissance et de mon sincère dévouement.

EUG. DELACROIX.

Ce 14 avril.

Le brouillon de cette lettre se terminait par ce trait : « ... Vous signalez fort bien que, particulièrement dans la question de dessin, on ne veut en peinture que le dessin du sculpteur, et cette erreur, sur laquelle a vécu toute l'école de David, est encore toute-puissante. »

A PIERRET

7 juin 1842.

Cher ami, je suis ici depuis quelques jours et ai fait le voyage très-heureusement, sauf les inconvénients qui accompagnent tous les voyages, et surtout une chaleur de chien et une poussière *idem*. A peine installé, j'éprouve que mes projets de ne rien faire ne peuvent pas tenir et que je m'ennuierais horriblement si je n'entreprenais quelque chose. Je vais m'amuser avec le fils de la maison (1) à entreprendre un petit tableau pour l'église du lieu. De plus, je me sens en train de faire le bois de Charton (2). Tu vois d'ici que j'ai recours à toi pour l'exécution de tout ceci; je te l'expliquerai tout de suite. La fin de ma lettre sera consacrée à la partie romantique du voyage.

D'abord il s'agirait de mettre dans une boîte quelconque les *deux bois* qui restent à la maison; plus les trois dessins qui restent à finir; plus une feuille de *papier végétal* ou deux que tu plieras en quatre,

(1) M. Maurice Sand.

(2) M. Édouard Charton, fondateur-directeur du *Musée pittoresque.*

et qui sont nécessaires pour calquer... (*Suivent des recommandations, et la prière de faire prendre par Jenny, chez Haro, les couleurs dont voici la liste : 8 blanc de plomb, 6 jaune de Naples, 4 ocre jaune, 2 rouge Venise, 1 rouge Van-Dyck, 2 terre verte, 6 laque garance, 2 terre Cassel, 4 noir de pêche, 1 noir d'ivoire, 2 bleu de Prusse, 6 laque Robert n° 8.*)

... J'espère que voilà jusqu'ici une lettre qui ressemble à celle d'un procureur, et point du tout à celle d'un ami. Je m'arrête donc et je reprends le fil du commencement.

Le lieu est très-agréable, et les hôtes on ne peut plus aimables pour me plaire. Quand on n'est pas réuni pour dîner, déjeuner, jouer au billard ou se promener, on est dans sa chambre, à lire, ou à se goberger sur son canapé. Par instants, il vous arrive par la fenêtre ouverte sur le jardin des bouffées de la musique de Chopin qui travaille de son côté ; cela se mêle au chant des rossignols et à l'odeur des rosiers. Tu vois que jusqu'ici je ne suis pas très à plaindre, et cependant il faut que le travail vienne donner le grain de sel à tout cela. Cette vie est trop facile, il faut que je l'achète par un peu de cassement de tête ; et comme le chasseur qui mange avec plus d'appétit quand il s'est écorché aux buissons, il faut s'évertuer un peu après les idées pour sentir le charme de ne rien faire. Je pense même que sans

l'injonction de la médecine je n'aurais pas laissé passer tout le beau soleil loin de l'*Élysée d'Homère* qui me tend les bras au Luxembourg. Le travail qui m'attend s'augmente encore en perspective. Je fais des vœux bien ardents pour reprendre toutes les forces qui me sont nécessaires.

Parle-moi de toi et des tiens. Je te plains de ne pas voyager de temps en temps ; c'est aussi nécessaire à la santé de l'âme qu'à celle du corps : on sort de son ornière habituelle, et cela allonge la vie en la variant....

A Nohant, près La Châtre, par Châteauroux (Indre).

A M. FR. VILLOT [1]

14 juin 1842.

Mon cher ami, ma paresse est très-grande pour écrire, comme vous savez, et je ne sais pourquoi elle a redoublé depuis que je suis ici ; non pas que mes

(1) Cette lettre a été publiée dans l'*Art*. Elle est écrite, comme l'était la précédente, de la propriété de Mme Sand, à Nohant.

journées soient tellement remplies que je n'en puisse trouver le moment, mais une sorte de langueur qui vous prend avec ces chaleurs abominables fait de moi le plus mou et le moins écriveur des hommes. Quoique je sois dans la situation la plus douce sous tous les rapports, et d'esprit et de corps, car je me porte beaucoup mieux, je n'ai pu m'empêcher de penser au travail. Chose bizarre : ce travail est fatigant, et cependant l'espèce d'activité qu'il donne à l'esprit est nécessaire au corps lui-même. J'ai eu beau prendre la passion du billard, dont je reçois des leçons tous les jours, j'ai beau avoir de bonnes conversations sur tous les sujets qui me plaisent, de la musique que je prends au vol et par bouffées, j'ai éprouvé le besoin de faire quelque chose. J'ai entrepris une *Sainte Anne* pour la paroisse, et je l'ai déjà mise en train. J'espère que l'achèvement de cette petite peinture ne me retiendra pas au delà du temps que je me suis fixé pour rester ici. Chose bizarre : j'ai fui Paris pour ne pas travailler, et je me remets à travailler ici ! Il y a pourtant cette différence, qu'ici c'est à bâtons rompus, et que j'ai de l'ombre pour me reposer et me promener, comme on n'en trouve pas à Paris. Écrivez-moi longuement ce que vous faites et comment vous êtes. Je vois avec plaisir ce séjour à la campagne pour votre santé, et avec un certain chagrin pour moi. Je vous verrai moins souvent ; nous aurons moins de dîners en tête-à-tête et

de promenades romantiques sous les marronniers des Tuileries. Pierret m'écrit que la chaleur est affreuse à Paris; fuyez donc et allez chercher le frais. Je plains vraiment ce pauvre ami qui est enchaîné à sa cruelle besogne, obligé de passer les jours de l'été dans de puantes paperasses et occupé des plus rebutantes affaires; et à quoi cela le mène-t-il? Si vous le voyez avant que je lui réponde, remerciez-le bien de l'envoi qu'il m'a fait des couleurs et autres objets que je lui avais demandés pour ma *Sainte Anne.*

Vous savez combien je suis peu colleur; vous ne sauriez croire ce qu'il m'a fallu de peine et d'ennui pour m'organiser une toile à peindre. Il a fallu la clouer et la déclouer cinq ou six fois, et enfin je suis obligé de peindre dessus sans l'imprimer. L'ébauche servira d'impression; et néanmoins je suis bien aise de l'avoir entreprise.

Conservez-vous, mon cher ami; conservons surtout l'amitié. Dieu, que c'est un dépôt fragile! Que peu de chose peut tenir dans ce miroir où deux têtes se réfléchissent ensemble; qu'il faut peu de chose pour troubler ou rendre terne l'une des deux images! Jusqu'ici je vous vois pur et net. Faites durer cela, et puissiez-vous me voir de même.

DELACROIX.

Au château de Nohant, près La Châtre (Indre).

A PIERRET

Nohant, 22 juin 1842.

Tu as été bien bon, cher ami, de t'occuper avec autant d'activité des petits envois que je t'avais demandés. J'ai reçu le tout en très-bon état....

L'encre et la plume me deviennent décidément de plus en plus antipathiques. Je n'ai pas d'événement plus que toi à enregistrer. Je mène une vie de couvent et des plus semblables à elle-même. Aucun événement n'en varie le cours. Nous attendions Balzac qui n'est pas venu, et je n'en suis pas fâché. C'est un bavard qui eût rompu cet accord de nonchalance dans lequel je me berce avec grand plaisir; un peu de peinture à travers cela, le billard et la promenade, voilà plus qu'il n'en faut pour remplir les journées. Il n'y a pas même la distraction des voisins et amis des environs; dans ce pays chacun reste chez soi et s'occupe de ses bœufs et de ses terres. On y deviendrait fossile en très-peu de temps.

J'ai des tête-à-tête à perte de vue avec Chopin, que j'aime beaucoup, et qui est un homme d'une

distinction rare; c'est le plus vrai artiste que j'aie rencontré. Il est de ceux en petit nombre qu'on peut admirer et estimer. Mme Sand souffre fréquemment de violents maux de tête et d'yeux qu'elle prend sur elle de surmonter le plus possible et avec beaucoup de force, pour ne pas nous fatiguer de ce qu'elle souffre.

Le plus grand événement de mon séjour a été un bal de paysans sur la pelouse du château avec le cornemuseux en réputation de l'endroit. Les gens de ce pays offrent un type remarquable de douceur et de bonhomie ; la laideur y est rare, sans que la beauté y saute aux yeux fréquemment, mais il n'y a pas cette espèce de fièvre qui se dénote dans les paysans des environs de Paris. Les femmes ont toutes l'air de ces figures douces qu'on ne voit que dans les tableaux des vieux maîtres. Ce sont toutes des sainte Anne.

Je te rapporterai des croquis du tableau que je fais ; je ne sais comment il se terminera. J'ai eu toute sorte de gêne pour monter la toile et en tirer parti. Tu connais mon naturel peu colleur; heureusement que le fils de la maison l'est plus que moi et m'a aidé quelque peu. Je t'embrasserai dans les premiers jours de juillet ; trop de dures lois m'y contraignent, et peut-être aussi le plaisir de me retrouver avec une famille de héros qui me demandent des bras, des jambes, des têtes, etc. Adieu ; à bientôt. La vie

est bonne partout avec un esprit résigné, et la mort peut ne pas être mauvaise par le même procédé.

Eug. Delacroix.

Une de ces *Vierge sur les genoux de sainte Anne*, et qui porte le cachet d'une première composition, appartient à M. Bishoffsheim; une autre, plus arrangée, et qui a été gravée par M. Hédouin, appartint à Mme Sand.

⟡

A M. LASSALLE-BORDES

PEINTRE D'HISTOIRE

A BEZOLLES, CANTON DE VALENCE, DÉPARTEMENT DU GERS

11 octobre 1842.

Mon cher Lassalle, je vous écris peut-être un peu tard, et vos arrangements sont peut-être pris pour rester chez vous encore quelque temps. J'ai toujours été, depuis que vous êtes parti, travaillant ou me

délassant, à la campagne. D'où il résulte que j'ai avancé ma besogne et que, si vous pouviez revenir à temps, nous pourrions travailler à notre ébauche; et je pense que je suffirais également à cela et à ce qui me reste à faire pour la Chambre des députés. Voyez si cela peut cadrer avec vos plans, surtout en considérant que vous avez votre tableau à finir.

J'espère que votre séjour à la campagne vous aura délassé des fatigues que vous a causées la Coupole à laquelle vous avez travaillé avec tant d'abnégation, et je puis dire avec succès. Depuis votre départ, j'ai été obligé de la couvrir avec des toiles, parce que Riesner a amené beaucoup de monde pour voir ses peintures, et que je ne me souciais pas de laisser voir mes ébauches dans l'état où elles étaient. Haro m'a arrangé cela avec assez d'adresse, de sorte que les curieux ont pu éprouver du désappointement. — J'ai beaucoup cherché sur place avec du charbon la composition de l'Hémicycle et je crois l'avoir arrêtée. Dans tous les cas, répondez-moi un mot pour me dire vos projets. L'atelier va assez bien et il y a quelque monde. Je suppose que Gaultron s'acquitte de vos fonctions avec assez de suite pour que vous ne trouviez pas tout cela à l'abandon...

EUG. DELACROIX.

A M. TH. THORÉ

RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, 29

Ce 27 octobre.

Mon cher monsieur,

Y aurait-il moyen de faire insérer au *Constitutionnel* et dans quelques autres journaux que c'est par erreur qu'on a annoncé que mes travaux étaient terminés au Luxembourg? Il en résulte des quiproquos désagréables. J'apprends qu'on va faire déjà des articles sur une chose qui est encore en suspens. Il en résulte que, quand l'ouvrage sera réellement fini, ce sera déjà de l'histoire ancienne. Le travail ne pourra être visible qu'après la session. C'est alors que, l'ensemble étant à son point d'effet, il vaudra la peine d'être montré.

Si ma demande est indiscrète, considérez-la comme non avenue : mais recevez comme toujours mes dévouements bien sincères.

EUG. DELACROIX.

Mon cher ami, je vous envoie la notice sur mes peintures. Je joins quelques billets pour la Chambre ; pour quelques amis quand vous en rencontrerez.

Écrivez à votre homme pour le pastel (1) de venir le prendre pour le fixer, afin d'avoir le temps de le coller dans l'album. Le matin plutôt.

Mille amitiés et dévouements.

Ce dimanche.

Dites à Merruau de m'envoyer un numéro du *Constitutionnel* quand ce sera imprimé.

Je voudrais bien revoir l'épreuve auparavant.

Mon cher ami, il m'est bien difficile de me trouver samedi à la Chambre des pairs. Puisque vous ne pouvez vendredi, pourriez-vous arranger cela pour *jeudi*, à l'heure que vous voudrez? Vous m'oblige-

(1) Note de T. Thoré : « J'avais obtenu de lui un pastel pour un album de la *Société des Gens de lettres.* »

riez beaucoup, car je voudrais bien m'y trouver en même temps que vous; nous prendrions jour aussi pour aller à mon autre travail.

Recevez mes amitiés bien sincères.

Ce mardi matin.

Mon cher ami, je n'ai su qu'avant-hier que votre article avait paru et je ne l'ai lu qu'hier : je n'ai pas besoin de vous dire que j'en suis très-heureux et que vous y êtes bien aimable pour moi. Recevez-en mes remerciements bien sincères. Votre distinction des qualités qui conviennent à la peinture et à la poésie est très-juste et ne peut jamais être fourrée assez avant dans l'intelligence du public. On nous juge toujours avec des idées de littérateurs, et ce sont celles qu'on a la sottise de nous demander. Je voudrais bien qu'il soit aussi vrai que vous le dites que je n'ai que *des idées de peintre :* je n'en demande pas davantage.

Recevez mes amitiés dévouées.

Mercredi 5.

Mon cher ami, je ne vous ai pas encore envoyé la note concernant mes peintures pour diverses raisons que vous apprécierez. J'ai imaginé de faire une notice très-détaillée que je désirerais voir imprimer dans un ou plusieurs journaux et qui serait une explication catégorique de mes intentions, ne voulant pas, à l'exemple de beaucoup de mes confrères, m'enrichir de celles qui me seraient prêtées gratuitement et que je n'aurais pas eues, mais réclamant le bénéfice de celles qui sont bien véritablement sorties de mon cerveau. Vous prendriez dans cette notice détaillée ce qu'il vous faudrait pour votre travail. J'ai été continuellement obligé de me déranger pour montrer à quelques amis cette nouvelle besogne, que je ne pourrai vous donner que demain ou après-demain, du factum en question. Dites-moi si le *Constitutionnel* voudrait en charger ses colonnes en mettant, par exemple, en note : « Cette explication communiquée par l'auteur des peintures, etc., etc., etc... »

Je vous donnerai en même temps le pastel pour votre Société. J'ai essayé de faire l'*Attila*, qui m'a ennuyé et que j'ai senti que je ne réussirais pas.

J'ai fait au lieu de cela un des sujets des pendentifs : *Lycurgue consultant la Pythie.*

Recevez mes amitiés bien dévouées.

Nous avons dans les mains la note « sur les peintures, » à laquelle il est fait allusion ; mais quel qu'en soit l'intérêt, nous ne pouvons la donner parmi les *Lettres*. Nous la réservons pour un autre travail sur les *Travaux* du maître.

A M. LASSALLE-BORDES

A BEZOLLES, CANTON DE VALENCE (GERS)

5 novembre 1842.

Je reçois votre lettre si bonne et si affectueuse, mon cher Lassale, et j'y réponds à l'instant. D'abord je vous remercie bien de l'amitié que vous me témoignez et qui est devenue aussi pour moi une nécessité, je m'en suis ressenti plus d'une fois en votre absence... Ensuite, que je vous témoigne mon étonnement de ce que vous n'ayez pas reçu une ettre que je vous ai écrite il y a plus de huit jours, dans laquelle je vous marquais que j'allais beaucoup

mieux, que j'avais tâté la composition de l'Hémicycle sur place et sur mon modèle, et que si rien ne vous arrêtait, nous pourrions toujours cette année faire quelque chose de cette ébauche, bien entendu en la subordonnant à l'achèvement de votre tableau...

J'ai presque terminé mes figures pour la Chambre des députés; mais vous ne serez pas inutile pour y mettre sur place quelques touches. Je serai, je crois, aussi obligé de faire moi-même les masques, attendu que Delestre ne m'en paraît pas assez capable.

Adieu, mon cher Lassalle. Il est rare de trouver des affections sincères; vous l'apprendrez plus tard, et je m'accroche à la vôtre avec autant de sincérité que vous en mettez vous-même.

Les « figures » dont parle Delacroix étaient les pendentifs de la Chambre des députés.

Les lithographies dont va parler Delacroix forment une suite qui a pour titre *Treize sujets tirés d'Hamlet*. Commencée en 1834, elle ne fut terminée qu'en 1843 et tirée à très petit nombre chez l'imprimeur Villain. Fort heureusement les pierres furent conservées; elles ont encore donné un dernier bon tirage chez M. Bertauts. Elles avaient été

acquises, à la vente posthume de l'atelier de Delacroix, par M. Paul Meurice, qui les a fait encadrer ensuite comme autant de dessins originaux.

A SOULIER

2 février 1843.

Je ne t'ai pas répondu, cher ami, parce que j'espérais à chaque instant pouvoir t'avertir que j'allais partir. J'avais terminé des lithographies que je n'aurais jamais pu reprendre une fois interrompues. Mais voici que je suis souffreteux et couvant un rhume. Pour moi c'est une grande affaire par la peur que j'ai de retomber dans mes inconvénients de l'année dernière. Je remets donc forcément le plaisir de t'aller embrasser et je perdrai encore cette fois ces grandes eaux. Comme c'est le grand air et toi que je désire surtout, c'est partie remise.

Cher ami, que la vie est sotte ! Le cercle des amis se resserre et le peu qui reste est dispersé. Je te vois deux ou trois fois l'an et encore c'est en courant. Hélas ! sans la confiance et le besoin de sentir près de soi une âme aimante, la vie est bien triste à notre âge. Rien ne pourrait remplacer ce bonheur et

pourtant c'est alors qu'il est le plus rare. Conserve-toi donc, crois à ma vraie amitié, qui s'augmente encore du souvenir de notre bon temps.

Adieu, cher ami.

EUG. DELACROIX.

Ces « grandes-eaux » veulent dire probablement une inondation du Loing, à Moret.

Sans date.

Comment, tu es à Paris, méchant scélérat, tu ne m'aimes plus, tu me boudes depuis un an... Si tu as un moment dans la journée, viens à mon atelier. J'y serai depuis deux heures jusqu'à six. Pierret te dira que je me suis engagé avec Champmartin aujourd'hui, et à le conduire chez Auguste. Il arrive de terre sainte...

A PIERRET

Saint-Leu-Taverny, 2 avril 1843.

Je t'envoie quelques mots, cher ami, du sein de ma profonde retraite, qui n'a rien de pénible, je t'assure, au milieu de cette nature qut ressuscite et qui me ressuscite avec elle. Les arbres verdoient; cette pluie qui est survenue les pousse et avance toute cette renaissance. Quoique le soleil nous visite rarement et que les ondées soient fréquentes, je me plais beaucoup ici comme de coutume. Seulement, je n'ai pu encore me mettre à faire quoi que ce soit et je suis un peu mécontent de moi. C'est un sentiment qui me gâte toujours un peu tout le reste. Il me semble qu'il faut avoir fait sa tâche pour jouir en conscience des biens que la nature nous présente. Je me demande comment il est possible qu'un homme désœuvré ait de véritables plaisirs. Il faut les acheter tous par un peu de gêne ou même de souffrance. Je lis, mais ce n'est pas un travail. Malgré l'attrait que j'y trouve, je ne suis pas pleinement satisfait quand j'ai passé mon temps de la sorte. Il n'y a que le cigare, quand il est bon, qui me fasse un peu oublier

le tort que j'ai de me laisser aller à la paresse; car c'est tout uniquement paresse. Je ne puis commencer. J'ai la certitude que la première demi-heure passée, je trouverais au travail le plus grand plaisir, et je ne puis malgré cela surmonter ce moment de dégoût. Le cigare est décidément un instrument de relâchement et de corruption. Tant que je le tiens, et je le fais durer le plus longtemps que je peux, je tourne et retourne dans les allées, sans avoir même besoin de penser pour m'occuper. Il me suffit d'ouvrir les yeux, le nez et les oreilles. Quand il est fini, l'illusion cesse et je me fais des reproches. L'âge vient. Chaque heure devrait porter ses fruits. Je me le dis sur tous les tons et surtout je serais admirablement placé pour le dire aux autres.

La petite fille de Riesner est grosse comme un rat. Tu connais combien je m'apitoie ordinairement sur la créature humaine, alors qu'elle entre dans cette carrière de douleur dont nous avons déjà fourni notre bonne part. J'ai senti pour elle encore plus de commisération, vu sa petitesse et le peu de résistance qu'elle a l'air de devoir offrir aux coups du sort. Ce qui n'empêchera pas qu'on ne recommence à en faire jusqu'à la fin des siècles...

A M. LASSALLE-BORDES

RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 60

Saint-Leu-Taverny, 5 avril (1843 ?)

Mon cher Lassalle,

J'écris de suite au chef de division de la Préfecture pour qu'il décide quelque chose relativement à la difficulté qui s'élève. Au lieu de perdre le temps à nous désoler, le plus court parti à prendre est de continuer notre Hémicycle tant que faire se pourra, et nous pouvons l'avancer notablement jusqu'au moment de reprendre nos autres travaux. Ainsi, quand je serai de retour nous pourrons nous mettre à peindre les côtés sans les passer en grisaille, ce qui laissera au milieu le temps de sécher. Vous pourriez en attendant peindre le ciel et les astres, quand vous aurez achevé votre grisaille. Je serai sans doute lundi à Paris et j'irai vous voir mardi matin. Mais allez toujours votre train. Je vous rapporterai les dessins nécessaires pour les parties des côtés qui ne sont pas encore décidées.

La pluie me contrarie un peu, mais cela m'a fait travailler plus que je n'aurais fait sans cela. J'arriverai donc, j'espère, dans d'excellentes dispositions...

La « difficulté » avait trait à l'échange avec Court de la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. Plus loin, il est question de celui des deux hémicycles de la Chambre des députés, qui a pour sujet *Orphée apportant la civilisation aux peuples barbares et leur enseignant les arts de la Paix.*

Curmer, l'intelligent éditeur, cherchait à obtenir la collaboration littéraire et artistique de Delacroix pour sa revue les *Beaux-Arts.*

A M. CURMER

49, RUE RICHELIEU, PARIS

Monsieur,

Je vous écris de chez M. Boissard, au sujet de l'article sur l'hôtel Lambert. Il a déjà fait un travail

que vous avez entre les mains. Je n'ai donc pu en prendre connaissance. Mais, d'après ce qu'il m'en a dit, voici, je crois, comment on pourrait tirer parti de ses idées et des miennes. Son article, sans modifications, paraîtrait en même temps qu'une lettre que j'adresserais au journal sur le même objet. Il se chargerait, bien entendu, de la partie historique et descriptive, nécessaire, je crois, pour faire sentir l'importance de la conservation, et mes réflexions seraient à l'appui.

Vous lui aviez aussi parlé d'une vue à faire de l'hôtel Lambert, pour être gravée sur bois : outre qu'il ne se chargerait pas avec plaisir de ce travail d'architecture, qui sort de son genre, il n'y aurait sans doute pas le temps suffisant pour graver le bois ; mais il pourrait faire une eau-forte d'un des sujets de peinture et pourrait être en mesure de paraître en même temps que l'article. Il y a un frontispice de Lesueur que je pourrais faire volontiers en lithographie et que je crois intéressant ; mais, pour ne pas encombrer le numéro du même objet, peut-être un peu sérieux, on pourrait renvoyer ce dernier à un peu plus tard.

M. Boissard ira demain matin, mercredi, à huit heures, causer avec vous, si vous le permettez, et vous demander vos intentions sur tout cela. Il aurait la bonté de me les transmettre immédiatement après pour agir en conséquence.

Agréez, en attendant, monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments bien dévoués.

EUG. DELACROIX.

Ce mardi 16 mai 1843.

A M. LASSALLE-BORDES

RUE DU FOUR, 60, PARIS

Mon cher Lassalle,

Nous avions mal compris la lettre de Varcollier. Nous ne pouvons commencer avant que Court ait consenti à l'échange : ainsi ne faites là-bas aucune démarche de prise de possession, jusqu'à

ce que nous ayons avis que nous pouvons aller en avant.

Travaillez toujours au Palais-Bourbon.

E. D.

Je presse Varcollier de me donner l'autorisation qui ne peut tarder.

Quelques heures après le billet qui précède, Delacroix écrivait en hâte celui-ci :

Je vous écris pour la seconde fois. Le curé sort d'ici. Il a été lui-même chez Court, qui consent à l'échange de sorte que ma lettre de ce matin est non avenue et que vous pouvez continuer à vous installer. J'ai promis au curé que nous ne quitterions pas et je suis disposé à tenir cette promesse...

A PIERRET

Ce billet, adressé à son ami Pierret, accompagnait un exemplaire des *Treize sujets tirés d'Hamlet*, destiné à M. Eudore Soulié. Malgré le prix infime de cette publication in-folio (15 fr. sur papier ordinaire, et sur chine 20 fr.), Gihaut, qui l'avait en dépôt, n'en vendit pas cinq exemplaires !

17 juin 1843.

Cher ami, j'aurai mes épreuves d'*Hamlet* lundi dans la journée. Écris-moi si tu n'es pas trop occupé dans ce moment-ci par la maladie de ta sœur, pour donner suite à tes démarches auprès de Gihaut. Je désire pousser cela tout de suite avant de partir pour Vichy, ce qui sera vers vendredi ou samedi de la semaine prochaine.

J'en ai déjà parlé à quelques journalistes, entre autres Batissier.

Eug. Delacroix.

Je vais demain dimanche probablement voir Villot à la campagne.

... Je crois qu'on m'a peu tenu parole pour les

annonces qu'on m'a promises jusqu'ici. Je n'en ai pas moins bien compté à Vilain 500 beaux francs. Advienne que pourra.

M. LASSALLE-BORDES

PEINTRE

A BEZOLLES, CANTON DE VALENCE (DE CONDOM) (GERS)

21 juin 1843.

Mon cher Lassalle,

Vous ne perdez pas de vue, j'espère, nos projets de cet été. Nous étions convenus que vous resteriez jusqu'à la fin de ce mois, ce qui ferait au delà de vos six semaines. Je pars moi-même pour aller joindre mon frère à Vichy, mais mon séjour sera beaucoup moins long que je ne voulais, et je serai ici dans les premiers jours de juillet. C'est donc une simple promenade. Si vous étiez assez aimable pour revenir le 1er juillet, vous pourriez vous mettre à l'Église en attendant la Chambre des Pairs qui traînera peut-être un peu, et dans le cas où vous me précéderiez de

quelques jours, cela n'en vaudrait que mieux, puisque vous avez à colorer la grisaille avant que je travaille.

J'espère que votre séjour aura eu pour vous tout l'agrément et tout le fruit que vous en attendiez et que vous serez en bonne santé pour reprendre nos rudes travaux. Je ne puis pas en dire tout à fait autant pour moi. Je n'ai pas été très-vaillant et j'ai besoin du petit repos que je vais prendre. Ce mauvais temps m'est trop contraire à cause des orages continuels que nous avons ici. Je crains de plus, si l'été continue à être pluvieux, que nous ne soyons obligés de travailler souvent dans l'obscurité, ce qui équivaut à ne point travailler du tout. Je ne me dissimule pas que nous avons une rude partie à faire cette saison. C'est surtout la Coupole qu'il s'agit de couler à fond. Recommandons-nous donc à Dieu pour cela.

Adieu, mon cher Lassalle. Vous pourrez m'écrire poste restante à Vichy, pour me dire vos intentions. Recevez en attendant l'expression de mon bien sincère attachement.

Eug. Delacroix.

Vous trouverez *Hamlet* lancé.

N'oubliez pas que, si nous ne faisons pas la Cha-

pelle tout de suite, c'est-à-dire au commencement de juillet, elle sera reculée pour 6 mois.

A M. GAULTRON

Sans date.

... Dans l'emploi de l'estompage, la plus grande liberté. Quand vous avez dessiné et même charbonné votre pierre, frottez avec de la flanelle, puis redessinez et charbonnez jusqu'à ce que vous ayez modelé à votre fantaisie. Puis avec un grattoir vous enlevez le plus ou moins de noir, en ayant soin de ne pas aller jusqu'au grain de la pierre. Ce frottage étend et rend vague ce que vous avez trop prononcé dans votre premier jet, et dans le vague que cela cause, sans effacer néanmoins, cela vous donnera le moyen de redessiner encore et de corriger votre idée. Quand vous avez gratté et fait des clairs, vous pouvez encore mettre du noir et estomper de même jusqu'à ce que vous ayez rendu votre idée. Risquez un peu, vous trouverez de vous-même toute cette sorcellerie.

Voudriez-vous me rendre le service de passer dans vos courses chez ce bazar Bonne-Nouvelle où vous avez acheté le petit *Tasse*, et où j'ai fait la sottise de laisser trop longtemps mon *Marino Faliero* et un tableau d'*Arabes?* Je voudrais le retirer et cela avant de recommencer un nouveau mois (car on paye au mois).

AU MÊME

Sans date.

... Cher ami, je me rappelle une recommandation très-importante. Comme vous resterez peu de temps dans chaque endroit, vous serez obligé de courir par la chaleur dans les rues soit à Alger, soit à Oran, etc. Vous serez immanquablement accablé par la chaleur. Le moyen par excellence pour dissiper cette énervation qui vous rendrait incapable de résister à la fatigue, c'est de prendre *beaucoup* de café, mais de celui que vous trouverez dans les cafés des rues, *qui est très-léger*. Croyez-en mon expérience. Excusez-moi auprès de vos compagnons d'oser vous donner

ce conseil quoiqu'ils soient médecins, et, qui plus est, conseillez-le-leur de ma part s'ils n'y pensent.

Adieu, mille tendresses.

E. D.

Aussi, de temps en temps, des bains arabes. Au lieu de relâcher, ils donnent du ton.

A M. HAUSSARD

BOULEVARD DU TEMPLE, 26, PRÈS LA RUE D'ANGOULÊME

9 août 1843.

Mon cher monsieur, pouvez-vous m'avoir quelque part une mention en manière d'annonce pour la publication que je fais en ce moment et que je vous envoie? Je serais bien charmé que, malgré la fatigue des planches qui ont attendu longtemps sans être tirées, vous y retrouviez quelques intentions éloignées de l'original. En tout cas, vous les verrez avec des yeux plus artistes que la grande majorité du

public, qui préfère avant tout la netteté de l'exécution.

Recevez en même temps mille souvenirs reconnaissants et amitiés bien sincères.

En même temps que ses *Treize sujets tirés d'Hamlet*, Delacroix avait fait tirer quelques épreuves de scènes extrêmement pittoresques et mouvementées qu'il avait extraites du *Goetz de Berlichingen*.

A M. VILLAIN

Mercredi 6 décembre.

Monsieur, me pardonnez-vous de vous importuner encore pour les épreuves de *Berlichingen?* Je viens d'en recevoir une de chaque, mais j'aurais bien désiré en avoir cinq ou six. Une fois la planche tirée, les finesses sont entièrement perdues. J'aurais donc désiré pouvoir en conserver et en donner quelques-unes comme échantillons.

Celles que j'ai reçues sont même en assez mauvais état et le papier en est chiffonné ou déchiré. Recevez de nouveau, avec les assurances de mon dévouement bien sincère, les excuses de l'embarras que je vous donne.

La personne à qui est adressé ce billet était M. Eudore Soulié qui appartenait à l'administration des Musées et mourut, il y a quelques années, conservateur du musée de Versailles.

A M. EUDORE SOULIÉ

Monsieur Soulié serait bien aimable de m'envoyer par un mot ce qu'il sçait (*sic*) sur une réclamation qu'il m'a dit qu'on avait faite déjà anciennement sur l'abandon de l'*Andromède* de Puget dans les jardins. Planche en a parlé il y a une douzaine d'années, et je serais bien curieux d'avoir à dire qu'un autre amateur des belles choses a déjà, il y a longtemps, demandé le redressement de ce méfait. Je lui serais

bien reconnaissant de cette bonté, surtout si cela peut venir bientôt.

Eug. Delacroix.

Rue des Marais-Saint-Germain, 17.

L'éditeur Curmer a inséré dans les *Beaux-Arts* (t. III, vol. I) un long et éloquent article de Delacroix, *sur le groupe d'Andromède de Puget.* « Nous reviendrons à l'objet principal de cette note, — ajoutait Delacroix après un historique du *Milon* et de l'*Andromède*, — à l'*Andromède*, qui subit un martyre dont souffrent tous les amis des arts, puisqu'elle doit périr et disparaître finalement. Qu'attend-on pour l'enlever de cette place cruelle et la soustraire à ce combat si tristement inégal qu'elle soutient depuis plus d'un siècle et demi contre la pluie et le soleil, l'aride sécheresse et les mille inconvénients de l'air et du temps? On ne distingue déjà plus sur la base le nom de son auteur. Ce nom a disparu avec un éclat de marbre enlevé par un accident et maladroitement replâtré. Le grand sculpteur, harcelé de son vivant par les envieuses passions des artistes, ses rivaux, méconnu et délaissé par les grands et les ministres, sera-t-il encore longtemps poursuivi dans ses ouvrages dont le nombre est si borné à Paris?... » Et il rappelle que Piganiol de Force demandait déjà, en 1755, que les deux groupes de Puget fussent placés dans le château à l'abri des injures du temps.

Cette réclamation motivée est suivie de ce post-scriptum :

AU DIRECTEUR DES *BEAUX-ARTS*

Je profiterai de votre complaisance à accueillir ces réclamations au sujet de l'*Andromède*, pour vous prier de donner place à la réclamation que je prends la liberté de vous adresser ici pour un fait qui me concerne. Je trouve dans un des articles sur le Salon, que vous avez dernièrement publiés, mon opinion citée à propos des expositions annuelles, et cette opinion est extraite de la *Liberté*, *journal des Arts*, qui date de 1830 ou 1832.

Un homonyme y publia quelques articles dont un seul vint à ma connaissance assez à temps pour que je pusse faire insérer, dans le plus de journaux qu'il me fut possible, que je n'étais pas l'auteur de ces articles et que je n'avais jamais écrit une ligne dans ce journal. Quelle que soit mon opinion sur la question, — et j'avoue que je suis pour les expositions annuelles que je trouve bonnes et même nécessaires, — j'ignore par quelles bonnes raisons et de quel style l'homonyme les avait défendues. Vous trouverez convenable, j'espère, que chacun réponde de ses

bonnes intentions et aussi de ses fautes de français.

Je vous serai fort reconnaissant, monsieur, de cette petite rectification.

EUG. DELACROIX.

Ce second billet est également adressé à M. L. Curmer, directeur de la revue les *Beaux-Arts*.

Monsieur,

Je ne m'attendais pas à voir sitôt confirmées mes tristes prévisions au sujet de l'*Andromède* : j'apprends qu'un des derniers orages a rompu, précisément au-dessus du groupe, une grosse branche d'arbre qui a brisé dans sa chute l'une des mains de l'*Andromède* et une portion du bouclier du *Persée*. Je vous transmets sans commentaires cette nouvelle affligeante. Il va sans dire qu'on a aussitôt que possible restauré et fait disparaître les traces du dégât ; mais cette restauration n'est elle-même qu'un outrage de plus. Les amis des arts doivent-ils déses-

pérer encore de voir arracher à une destruction totale un des ouvrages les plus capitaux du plus grand sculpteur français ?

Agréez, monsieur, etc.

EUG. DELACROIX.

Ce beau groupe a enfin trouvé sa place, au Louvre, dans les salles de l'École française.

A Mme FR. VILLOT

Ce samedi matin (1844).

J'ai appris, chère dame, qu'on était venu à Champrosay pour vous et qu'on n'a pu vous rapporter la petite porcelaine qui était chez moi ; je suis désolé de ce contre-temps ; je l'ai rapportée chez vous sitôt que je l'ai su, vous priant de m'excuser.

Je comptais être à Paris samedi et j'aurais essayé de vous voir ce jour-là ou le lendemain, car voilà bien longtemps que je suis privé de ce plaisir auquel la vie des champs m'avait accoutumé. Voilà que Jenny vient d'être prise d'une de ces crises qui lui

durent trois ou quatre jours. Elle est au lit tout à plat, et comme elle est la grande ordonnatrice des paquets et que mon retour est définitif, je suis ici le bec... sur mon fauteuil, car j'ai été pris aussi d'une indisposition à laquelle je suis sujet et qui me rend très-pénible d'aller et de venir. Voilà de vrais malheurs. Aussitôt mon retour j'irai voir comment vous allez et si le séjour de Paris vous réussit. Recevez donc en attendant mille vœux et hommages de cœur.

Eug. Delacroix.

A M. LASSALLE-BORDES

RUE DU FOUR, 60

(1844 ?)

Mon cher Lassalle,

Le rideau sera placé ce matin au Luxembourg, l'échafaud l'est depuis dimanche. Tâchez d'aller demain jeudi pour installer les affaires. Si le rideau n'était pas encore tout à fait arrangé, vous auriez la complaisance de passer chez Gisors pour cela; mais

en tout cas vous pourriez toujours faire déposer les objets qui vous sont utiles. Je pense que vous serez obligé d'y faire transporter ce que nous avons à la Chambre des députés. Cela pourrait aussi se faire demain ; j'enverrai de mon côté dès le matin le marchepied qui est chez moi.

Soyez assez bon pour me faire savoir le soir si vous avez pu vous installer. Je vous donnerai en même temps les croquis.

Tout à vous,

E. D.

A M. DE LESPINASSE

Ce 12 août 1844.

Monsieur, le jeune *Andrieu*, qui m'a remis cette lettre que vous avez bien voulu m'adresser, mérite tout à fait l'intérêt que vous voulez bien lui porter. Il est un des élèves les plus assidus de mon atelier, et je le crois tout à fait propre à exécuter convenablement une copie pour le Ministère. Ce serait à la

fois un objet d'étude et un encouragement; je serais charmé que ce témoignage pût contribuer à lui obtenir cette faveur, et je m'empresse de vous le transmettre.

Agréez, monsieur,

EUG. DELACROIX.

Eugène Delacroix avait ouvert un atelier rue Neuve-Guillemin, donnant dans la cour d'un marbrier. On nous cite, parmi les élèves qui s'y rendaient : Joly Grangedor, Desbordes-Valmore (du ministère de l'instruction publique), Saint-Marcel, Maurice Sand, Andrieu, Eugène Lambert, Lassalle, Gautheron, E. Leygue, Th. Véron, Ferrussac, et des amateurs.

Plus tard, le siège de l'atelier fut transféré rue Neuve-Bréda.

A M. THORÉ

A L'AGENCE DE L'ALLIANCE DES ARTS, RUE MONTMARTRE, 178

Mon cher monsieur,

Votre lettre me trouve bien reconnaissant de votre si obligeant souvenir. Voilà l'histoire de cette chapelle ou plutôt de ce tableau. Quand je l'eus terminé, j'avais résolu de le faire voir dans sa primeur à quelques personnes, en tête desquelles vous ne doutez pas que vous fussiez. Je fis une petite absence, et, l'échaffaud (*sic*) ainsi que la clôture ayant été détruits par suite d'un malentendu, le tableau se trouva tombé tout d'un coup dans la publicité. Quant à moi, je fus si peu satisfait de son effet, à cause de l'obscurité de la chapelle, que je résolus de l'abandonner à son sort tel quel. Puis donc que vous désirez le voir, poussez la complaisance jusqu'à n'y aller que quand le temps sera un peu clair et le matin. C'est la seule chance de l'apercevoir.

(*Église de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement*, *rue*

Saint-Louis, au coin de la rue Saint-Claude, au Marais.)

Recevez encore une fois mille remercîments de votre bonne lettre, mon cher monsieur, et l'assurance de mon dévouement bien sincère.

EUG. DELACROIX.

Rue Notre-Dame-de-Lorette, 54.

Ce 17 novembre (1844).

Eugène Delacroix, alors cruellement souffrant de sa maladie du larynx, avait fait ébaucher la *Pietà*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par M. Lassalle-Bordes.

A M. C. DUTILLEUX

12 décembre 1844.

Monsieur, votre lettre m'est arrivée pendant que j'étais dans tous les embarras d'un déménagement; j'y suis encore, dans ce sens que toutes mes peintures sont encore entassées, de manière à ce qu'il me soit impossible d'ici à bien longtemps de les retrouver.

L'appartement que j'occupe étant nouvellement fait, je me suis vu forcé d'en louer un second pour habiter, à cause que les plâtres étaient frais. Il n'y a qu'un petit coin de l'atelier que je puisse occuper, et dans le reste j'ai entassé peintures, esquisses, etc., jusqu'à ce que je puisse les accrocher.

Il faut donc que vous ayez la bonté d'attendre ce moment pour que je puisse vous envoyer quelque chose de ma façon, car je n'ai pas oublié que c'est une chose promise et j'acquitterai la promesse avec le plus grand plaisir.

Je ne puis vous donner aucune nouvelle de M. Lé-

clerq ; je l'ai revu une fois ou deux depuis qu'il a quitté l'atelier ; mais ces visites mêmes datent déjà de fort loin. L'assiduité est des plus rares parmi les jeunes gens : ils travaillent en l'air, font de tout et ne se fixent à rien. Je crains bien que M. Leclerq ne soit dans le même cas.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération et aussi celle que je vous renouvelle du plaisir que j'aurai à vous envoyer un souvenir peint, qui ne saura être mieux placé...

(Rue Notre-Dame-de-Lorette, 54.)

Le jeune Leclerq, dont le nom a déjà été prononcé dans la première lettre adressée à M. Constant Dutilleux, était d'Arras. Il mourut vers ce même temps : il se brisa la colonne vertébrale en piquant une tête dans la Seine.

A M. EUDORE SOULIÉ

U MUSÉE ROYAL

Ce 20 (1845).

Cher monsieur, je vous envoie une cargaison de tableaux. J'ose solliciter que vous me fassiez mettre autant que possible à l'abri de la pluie. Mes tableaux sont vernis au blanc d'œuf et la moindre goutte d'eau ferait des taches affreuses. Je suis honteux de vous demander vos soins au milieu de l'embarras où vous êtes. Excusez-moi et recevez avec mes remercîments mille assurances de mon dévouement bien affectueux.

EUG. DELACROIX.

Delacroix nous donne dans ce billet la liste de ses envois au Salon de 1845. Le *Muley Abderhaman, sultan du Maroc*, est au musée de Toulouse; les *Dernières paroles de*

l'empereur Marc-Aurèle sont au musée de Lyon; l'*Education de la Vierge* (qui a été gravée à l'eau-forte par M. Edmond Hédouin, pour l'*Artiste*) ne figure pas au livret.

A M. THORÉ

J'ai envoyé, mon cher monsieur, cinq tableaux. Deux seulement sont importants : l'un est l'*Empereur du Maroc au milieu de sa garde et de ses officiers à Méquinez;* l'autre est *Marc-Aurèle mourant, recommandant Commode, son fils, à ses amis philosophes comme lui;* une *Sibylle*, la *Madeleine* (tête), et l'*Éducation de la Vierge*. Scheffer m'a dit ne rien envoyer; Delaroche, je crois, non plus; Ingres et Decamps, je n'en sais rien. Mettons-nous en prière à présent pour que MM. du jury laissent passer mon bagage. Je crois qu'il serait bon de n'y pas faire d'allusion d'avance, de peur que par mauvaise humeur ils ne réalisent cette crainte.

Agréez, cher monsieur, mille amitiés et dévouements.

EUG. DELACROIX.

A M. SOULIER

Dimanche 25 (1845).

... Je vais passer quelques jours avec mon frère à Vichy; non pas prendre les eaux (moi, s'entend), mais lui tenir compagnie. Je trouve cela plus tôt fait que d'aller à Bordeaux. J'ai une grande appréhension de trouver là tout le contraire du repos dont j'ai besoin depuis que j'ai pris la résolution d'y aller. Je connais je ne sais combien d'êtres plus ou moins ennuyeux que j'y dois rencontrer, et qui changeront ce lieu-là pour moi en une rue de Paris dans laquelle on serait plus entassés qu'à Paris même. Enfin, Dieu est grand !

Les orages continuels me tuent, et toi aussi, je crois; je nous plains donc beaucoup. Si l'été continue de la sorte, il n'y aura ni santé ni peinture, et j'entends dire aussi ni bled, ni avoine, ni rien.

Je rencontrai dernièrement, dans une maison où je vais beaucoup, M. de Marcieu, ton ancien collègue à Naples, si je ne me trompe. J'ai d'abord été quelque temps à le reconnaître, puis il a levé le siége au moment où j'allais lui parler de toi. Il a l'air d'un homme fort doux et d'un commerce agréable; j'es-

père le revoir et le remettre sur ses souvenirs à ton occasion. Que ce monde est bizarre! Voilà un être que j'ai vu une seule fois, rue de Grenelle, il y a vingt ans. Qu'a-t-il fait depuis? qu'avons-nous fait nous-mêmes? Pourquoi sommes-nous encore là? pourquoi d'autres n'y sont-ils plus? Inexplicable vie, abîme de tristesse et d'ennui quand on regarde par-dessus le bord. Il faut se tenir coi dans sa cale comme des passagers dans la cabine, et ne pas sonder, même du regard, les profondeurs qui nous environnent...

Il fait un orage du diable. Je fais des paquets pour partir, choses atroces pour moi à un point égal. Il ne manque plus que la diligence pour compléter mon martyre.

A M. L. RIESENER

Eaux-Bonnes, 25 juillet 1845.

Cher ami, je suis ici depuis trois jours, mais je ne sais que depuis hier si j'y resterai, parce que je n'ai vu qu'hier le médecin. Comme il était possible qu'il me congédiât vu le peu de temps que j'ai à rester,

je n'aurais pu t'y donner mon adresse. Jusqu'ici je n'ai fait que me promener sur les routes, excepté quatre à cinq jours que j'ai passés avec mon frère, qui a loué une petite campagne sur le bord de la mer, près de Bordeaux. Je ne suis pas tout à fait acclimaté. J'ai fait le voyage le plus fatigant, surtout pour venir de Bordeaux, et je ne suis pas du tout remis de cette fatigue. La nature est ici très-belle; on est jusqu'au cou dans les montagnes et les effets en sont magnifiques. Ce qui m'a plus étonné encore que leur beauté, c'est l'indifférence avec laquelle tout le monde les regarde, y compris les artistes, y compris Roqueplan et Huet, que j'ai trouvés tous deux ici : le premier va très-bien, le second n'a pas encore pu se faire aux eaux et les a suspendues. Il y a un tel engouement pour ces eaux à présent, qu'il est de la plus grande difficulté de se loger; j'ai été deux jours dans une chambre qui était un vrai galetas. Je ne suis établi que depuis hier soir dans un gîte respectable. On ne voit qu'élégants, beaux dès le matin dans des cravates resplendissantes. Je n'ai jamais compris la fureur de venir s'amuser dans des endroits où on rencontre à chaque pas les plus tristes tableaux de malades, de gens qui toussent et se traînent pour chercher la santé. Ils font ici des bals, des soirées comme à Paris, et font tout ce tapage à l'oreille de ces moribonds qui sont porte à porte avec eux.

J'espère être à Paris au plus tard le 15 août. Le médecin m'a dit qu'en quinze jours il pourrait sans doute me tirer d'affaire, mon cas n'étant pas grave ; il m'a ausculté, examiné de toutes manières.

A PIERRET

Eaux-Bonnes, Basses-Pyrénées, chez M. Miraud.
26 juillet (1845).

Cher ami, je suis ici depuis quelques jours, mais je n'étais pas sûr d'y rester. Je craignais que le médecin ne trouvât que j'avais trop peu de temps à donner à la saison ; dans ce cas, je serais reparti tout de suite. Je ne suis pas venu directemcnt, comme tu sais. J'ai óté à Bordeaux voir mon frère, que j'espérais emmener avec moi pour passer ensemble tout le temps possible : le docteur se fait fort de me tirer d'affaire avec les quinze jours environ que je pourrai lui donner. Dieu le veuille !

Je me suis vu d'abord ici dans un véritable guêpier. On trouve aux eaux une foule de gens qu'on ne voit jamais à Paris ; et moi qui fuis les conversations,

surtout les conversations oiseuses, je me voyais d'avance assassiné. Il faut donc une certaine adresse pour éluder les rencontres, et c'est fort difficile dans un endroit qui est fait comme un entonnoir et où on est par conséquent les uns sur les autres. La beauté des sites me console un peu de l'ennui des figures. C'est de la montagne pour tout de bon, et quoique je n'aie pas vu les parties les plus remarquables, je m'en tiens satisfait. Le costume des indigènes est aussi très-joli : celui des femmes est plein de caractère et très-inspirateur. On n'entend de tous côtés que chutes d'eau qui vous font croire qu'il pleut à chaque instant...

J'ai eu toutes les difficultés du monde à me loger; on vous offre à votre arrivée des trous à ne pas mettre des animaux. Il y a force élégants qui donnent des bals et des raouts. Tu juges comme la musique qu'ils font jusqu'à minuit et plus chatouille agréablement les oreilles de ces malheureux malades pour tout de bon qui viennent ici pensant trouver la paix et le repos. C'est le plus drôle des contrastes, si cependant les figures allongées qu'on rencontre à chaque pas et la toux qui est un accompagnement à la plupart des conversations ne ramenaient à des idées noires.

J'ai trouvé ici Huet et Roqueplan. Le premier n'a pas encore éprouvé d'effet des eaux; quelques accidents qu'il a éprouvés l'ont empêché d'en profiter jusqu'à présent. Quant à Roqueplan, il est fort bien,

On l'a apporté ici mourant, et il a l'air de tout le monde. Je te plains bien de ne pas voyager : malgré les inconvénients et les fatigues, c'est une grande diversion aux ennuis de ce bas-monde. On a vécu davantage au demeurant en moins de temps. C'est un profit tout clair puisqu'on ne se fait pas la barbe plus souvent pour cela et qu'on n'en monte pas la garde davantage...

E. D.

A M. FR. VILLOT

26 juillet.

Ces eaux sont comme toutes les eaux pour le personnel : force cravates extraordinaires dès le matin, force toilettes d'une étrangeté pyrénéenne et force sots et ennuyeux qu'on ne rencontre nulle part que là. On donne des bals et des raouts, entouré qu'on est de pulmoniques qui sont prêts à exhaler leur dernier souffle.

J'ai déjà été chassé du plus bel hôtel de l'endroit par le tapage des pianos qui faisaient danser ces dames jusqu'à 11 heures du soir...

Ce qui vaut mieux que les habitants étrangers ce sont les naturels, hommes et femmes, dont le costume est charmant, les femmes surtout. Le pays est magnifique. C'est la montagne dans toute sa majesté. Il y a vraiment à chaque pas, à chaque détour du sentier des sites ravissants; ayez avec cela les pieds d'une chèvre pour escalader les montées, et vous avez la jouissance complète du pays.

Je vous garde le plus intéressant pour le dernier. Je veux parler de *Goya*. Je m'étais muni à Paris de renseignements et de lettres de Dauzats pour différentes personnes à ce sujet. J'ai perdu en route un carton où il y avait des dessins, ces lettres et vos renseignements. C'est ce que je regrette le plus, et vous seriez bien aimable de me les renvoyer de suite ici. Mais malgré cela, j'espère avoir déniché l'objet, et après plusieurs courses vaines sans trouver les gens auxquels j'aurais pu m'adresser, le hasard m'a servi et j'ai trouvé l'imprimeur qui m'a dit avoir encore quelque chose; mais il fallait le temps de le chercher et je partais le soir même. A mon passage à Bordeaux pour retourner à Paris, je le verrai et ferai rafle si je puis dans ses cartons...

Chez M. Miraud, — Eaux-Bonnes, — Basses-Pyrénées.

N. B. — Il est important que vous me renvoyiez

le plus tôt possible les renseignements sur Goya pour faire mes recherches chez l'imprimeur.

A M. THORÉ

RUE MONTMARTRE, 178

Mon cher monsieur, je viens de voir une gravure de M. Waquez qui me fait revenir sur l'hésitation que je vous avais montrée à le charger d'une chose importante. Je crois, toute réflexion faite, qu'il serait encore le plus capable de faire d'après moi quelque chose de senti et de soigné. Comme c'est un homme que j'aime beaucoup sous beaucoup de rapports, je vous demande en grâce, dans le cas où vous vous décideriez aussi à lui confier quelque chose, à ne pas lui faire part du petit doute que j'ai eu à son sujet. Dans tous les cas, je serais plus assuré avec lui qu'avec qui que ce soit d'une grande conscience et d'une grande docilité.

Recevez, comme toujours, tous mes dévouements bien sincères.

EUG. DELACROIX.

Ce 25 septembre 1845.

A M. MOUILLERON

Mon cher monsieur, je vous serais bien obligé si vous pouviez me renvoyer d'ici à peu de jours les deux aquarelles et le petit *Greç* en pied peint à l'huile que je vous prêtai l'année dernière. J'aurais besoin de revoir ces différents objets et vous les reprêterai de nouveau quand vous voudrez.

J'ai été bien contrarié de vous avoir dérangé inutilement pour le dessin des *Sauvages*. Il paraît que l'entrepreneur s'est arrangé avec un artiste qui a bien mal rendu cette planche dont vous auriez fait quelque chose de charmant.

Vous m'aviez fait espérer quelques épreuves de la lithographie que vous avez faite du *Tasse en prison*. J'y tiens d'autant plus que c'est une des plus réussies que vous ayez faites.

Recevez mes compliments et amitiés.

EUG. DELACROIX.

Ce 1er octobre.

Il s'agissait d'une affiche devant représenter les sauvages Iowais qu'avait amenés et qu'exhibait le capitaine Catlin.

M. Delacroix témoignait d'une vive estime pour le talent si distingué et si précis du lithographe Mouilleron. « Je voudrais, nous disait-il un jour, être assez riche pour pouvoir l'enfermer chez moi et lui faire reproduire tout mon œuvre. » Et il nous montrait à l'appui une épreuve de la *Mort de Valentin*, où tout l'effet, le charme de la peinture sont traduits dans la légèreté des demi-teintes, la variété des reflets et des valeurs de tons.

A M. PIERRET

Bordeaux, 3 janvier 1846.

... Je suis arrivé trop tard pour trouver mon pauvre ami vivant.

... Au milieu de tant de cruelles émotions, j'ai trouvé ici quelques personnes aimant mon frère, qui se sont chargées de presque tout ce qui était à faire pour les funérailles. Elles se sont faites hier. J'ai été bien touché de l'empressement des militaires. Il y avait une émotion pleine de respect et de conve-

nance dans ces jeunes officiers, à la vue de ces nobles restes, de cette vie modeste et de cette noble vie. Toi qui as enseveli ton fils, tu comprends ce qui se passe dans le cœur de celui qui embrasse un tel frère glacé par la mort. Je tire un voile sur cette chère image qui vivra toujours pour moi. Quel bonheur encore que je sois arrivé à temps pour que tout fût ce qu'il devait être pour que cette mémoire fût entourée de respect et d'honneur !...

Voici l'inscription que Delacroix fit graver dans le cimetière de Bordeaux, sur la dalle des tombeaux de son père et de son frère :

« *Ici repose le corps de Charles-Henry* DELACROIX, *baron de l'empire, maréchal de camp, commandant de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et de la Couronne de fer, né à Paris le* 9 *janvier* 1779, *mort à Bordeaux le* 30 *décembre* 1845.

« *Volontaire dans la marine à* 14 *ans, lieutenant sur le champ de bataille de Novi, capitaine de chasseurs à cheval de la garde consulaire à Marengo, colonel sur le champ de bataille d'Eylau ; les champs de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Illyrie, du Tyrol, de la Pologne, de la Russie furent tour à tour les théâtres de sa brillante valeur.*

« *Blessé et prisonnier après la campagne de* 1812, *il méritait l'admiration de l'ennemi pour son caractère noble et chevaleresque.*

« *Dans la retraite profonde où il acheva sa vie, sans considérer ni son âge ni ses blessures, il se dévouait, aux yeux d'une commune entière paralysée par le danger, pour arracher deux jeunes gens à une mort certaine.*

« *Il fut l'ami et le compagne d'*EUGÈNE, *le moderne Bayard.*

« *Eugène Delacroix, resté seul de sa famille, a consacré ce simple monument de sa douleur aux mânes chéris de son père et de son frère.* »

—◇—

A M. ROCHÉ

ARCHITECTE, A BORDEAUX, ALLÉE D'ALBRET

Paris, 15 février 1846.

Monsieur..., la cause de ce retard vient de ce que je voulais vous annoncer l'envoi du buste : voici ce qui l'a retardé. J'ai eu l'idée, en m'en séparant, de conserver en bronze au moins le masque, et je me suis adressé à un habile homme de ma connaissance pour que la besogne fût bien faite... Je ne vous envoie pas le socle en marbre dont je vous

avais parlé; il est effectivement plus petit que la base du buste et était destiné à le faire porter sur une colonne en stuc plus étroite. Pendant que nous en sommes sur ce sujet, je vous demanderai dans l'inscription relative à mon frère de mettre *mort à Bordeaux*, au lieu de *décédé*. Toute réflexion faite, je trouve à ce dernier mot, en dépit de l'usage, quelque chose de vulgaire ou, si vous voulez, de légal, qui ne va pas à la tristesse des tombeaux...

N. B. J'ai mis dans l'épitaphe *commandant* de la Légion d'honneur et non pas *commandeur*, qui est l'appellation moderne.

— Voudriez-vous faire mettre en très-petits caractères l'alinéa qui me concerne?

— Ne point mettre le *Requiescat in pace* sacramentel : il suffit de la croix de fer sur la grille ou, s'il le faut, au bas de l'inscription.

— Vous trouverez peut-être l'inscription un peu longue. Cependant il était difficile d'en moins mettre.

Paris, 28 avril.

... Je crains d'être bien en retard et de vous avoir fait attendre en ce qui concerne l'épitaphe de mon

frère et ses armes. Je vous en ai fait un calque que je vous envoie. Pour l'exécution, j'en reviens à notre



première idée, qui consiste à sculpter l'écusson comme il est sur le tombeau de l'Espagnol que vous m'avez montré à la Chartreuse, et non pas simplement tracé avec des lignes en noir. Je crois, en définitive, que cela fera beaucoup mieux, surtout n'ajoutant pas d'autres accessoires. Il m'a semblé que, si nous ajoutions le chapeau et les plumes de baron et les décorations au bas, nous serions obligés de faire l'écusson tellement petit qu'il perdrait tout intérêt. Je pense que, les qualités étant détaillées dans l'inscription, cela suffira bien, — je laisse cela, au reste, à la décision de votre goût, — ou il ne fallait rien mettre du tout.

— Quant aux caractères, les creuser profondément. Faire en sorte que le corps de la lettre se détache bien. En un mot, peu de déliés et les pleins bien accusés. L'inscription en sera plus durable et plus facile à lire.

Mille pardons de tous ces détails.

A M. C. DUTILLEUX

PEINTRE, A ARRAS

Ce 27 mai 1846.

Monsieur, je reçois votre lettre et je commence par vous remercier bien sincèrement du sentiment qui vous a porté dans cette circonstance à penser à moi. Quant à l'objet lui-même, j'ai d'abord été un peu effrayé, malgré tout le plaisir que j'aurais à faire dans votre ville un travail aussi important, et cela à cause de la forme de l'objet à peindre. Je viens précisément d'achever une coupole au Luxembourg, et c'est une besogne des plus fatigantes du monde. Cependant j'ai repris courage, et, grâce surtout à la

commodité du chemin de fer, qui me permettra de ne pas renoncer à mes autres engagements, je pourrai m'en tirer, j'espère. La plus grande difficulté, sans parler de celle d'obtenir le travail, me paraît être dans l'allocation des fonds de la part du ministère. Je sais qu'ils sont très-pauvres ; il faudrait donc de la part de l'évêque et des *députés surtout* une certaine insistance, et peut-être qu'une intervention de la Ville elle-même serait plus déterminante.

Seriez-vous assez bon pour me dire s'il faudrait commencer dès à présent les démarches? Veuillez aussi me donner une idée de la forme et de la place. Est-ce une coupole complette (*sic*) ou seulement une partie de coupole? et surtout est-elle bien éclairée? Le défaut de lumière est une des plus grandes causes de difficulté.

Je m'applaudirais bien de cette occasion d'être plus à même de vous voir souvent, et j'ai l'indiscrétion de penser aussi que dans le cours d'un aussi long travail je pourrais, comme par le passé, compter sur cette obligeance si amicale et si aimable dont vous venez de me donner une nouvelle marque.

A M. THORÉ

RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, 29

Mon cher ami, rappelez-vous donc que, quand vous avez vu le tableau en question (1), je n'en étais pas le maître; que depuis j'ai fait auprès de l'obstiné propriétaire tous les efforts possibles pour qu'il me rendît ma parole, et que c'est avec beaucoup de chagrin que je vous ai dit qu'il n'en voulait pas démordre. J'aurais mille fois préféré, au contraire, le voir entre vos mains. Vous avez fait sur Ingres un article parfait. Vous avez touché la vraie corde, et personne, jusqu'à présent, n'avait signalé ce vice radical, cette absence de cœur, d'âme, de raison, enfin de tout ce qui touche *mortalia corda*, ce défaut capital qui ne mène qu'à satisfaire une vaine curiosité et à produire des ouvrages chinois, ce qu'il fait, moins la naïveté, laquelle est encore plus absente que tout le reste.

(1) Note de Th. Thoré. « C'est la *Rébecca enlevée par les ordres du templier Boisguibert*, exposée sous le n° 129, en 1864, et qui appartient à M. Bourruet. »

Recevez mes amitiés dévouées et aussi l'expression de mon regret bien sincère au sujet du tableau.

EUG. DELACROIX.

Ce lundi 16.

Th. Thoré venait d'écrire contre Ingres, dans le *Constitutionnel*, à propos de l'exposition organisée par l'*Association des artistes*, un article vigoureux. Il l'a réimprimé en tête de sa brochure, le *Salon de* 1846, et on le retrouve encore dans ses *Œuvres*, réimprimées par les soins de ses amis.

A M. LASSALLE-BORDES

Juillet 1846.

Mon cher Lassalle,

Je pars pour la campagne pour 8 ou 10 jours. Si vous aviez pu pendant ce temps aller faire une visite au Luxembourg, pour terminer les palmiers de l'A-

lexandre, cela m'aurait avancé à mon retour. Si vous êtes en train de l'Orphée, ne le lâchez pas.

Si vous faites ce que je vous demande, vous trouverez tout ce qu'il faut. Le marchand de couleurs vient le lundi et le jeudi, et quand vous partez avant sa venue, vous n'avez qu'à laisser ostensiblement une note des couleurs que vous voulez. Si vous pouvez diminuer un peu la grosseur des troncs des palmiers qui sont le plus en avant, cela fera mieux.

E. D.

L'*Alexandre après la bataille d'Arbelles, faisant enfermer dans une cassette d'or les œuvres d'Homère*, occupe une des voussures de la croisée, dans la décoration de la bibliothèque de la Chambre des pairs. Delacroix en avait conservé une esquisse de forme hémisphérique.

A M. FR. VILLOT

Champrosay, 10 juillet 1846.

Mille et mille remerciements de votre aimable lettre, mon cher ami; j'ai appris la nouvelle et en ai été surpris à Paris où j'ai été passer un jour et demi et où on m'a remis la lettre du Ministre. Il y a longtemps qu'on avait fait luire à mes yeux cette faveur que je n'ai pas sollicitée, mais que je ne suis pas assez Romain pour dédaigner quand elle vient à moi. Pour l'Institut, il me surprendrait bien davantage. Ce sera pour quand je n'aurai plus de dents, si jamais cela arrive.

Je suis bien paresseux, je n'avance qu'en me traînant dans mon article sur Prud'hon; j'ai rapporté de Paris le vôtre, sur lequel je m'appuie ainsi que sur Charles Blanc.

A M. FR. VILLOT

Nohant, 19 août 1846.

Je vous écris, mon cher ami, la lettre la plus intéressée du monde, car son but, que j'ai la franchise de ne pas vous cacher à l'avance, est que vous me répondiez une longue lettre, plaisir (celui de recevoir une lettre) toujours vif, toujours nouveau. Je vous écris à Champrosay, où vous n'aurez probablement rencontré quelque fraîcheur que depuis peu de jours. Nous avons ici quelque pluie qui a bien de la peine à dominer la canicule dont j'ai essuyé en route toutes les rigueurs par un pays brûlé, poudreux et dans des voitures très-incommodes. De plus, depuis que je suis ici, et c'est un sort qui m'attend pour tout le temps de mon séjour, je suis dévoré par des bêtes soi-disant rouges, car je n'ai pu encore les apercevoir, quoique je les sente très-bien. Cela commence par les jambes, passe insensiblement à tout le corps et s'en prend aux *charmes les plus secrets;* mais comme c'est inévitable et que tout le monde autour de vous est occupé à se gratter, on finit par n'y plus songer, pas plus qu'aux milliers de maux grands et petits qui

composent la trame de l'existence. Je suis d'une paresse affreuse, je ne fais rien; à peine si je lis et les journées cependant ne s'écoulent que trop vite, car, malgré tout, il faut renoncer bientôt à cette vie de chanoine et retourner dans la fournaise ou se brassent les idées bonnes ou mauvaises; car, dans le Berry, on a très-peu d'idées et on ne s'en porte pas plus mal.

Chopin m'a joué du Beethoven divinement bien; cela vaut bien de l'esthétique. Que faites-vous, que pensez vous? dites-moi tout cela. Dites à madame Villot, ou répétez-lui, que je suis à ses ordres pour le fameux Saint Remi; dites-lui aussi que je lui ferai une peinture superbe si elle veut m'aider à intriguer auprès de M. de Rambuteau, auquel je voudrais tirer une carotte, et j'ai pensé que Mme Villot, qui connaît Mme de Rambuteau, pourrait peut-être avoir plus de succès que qui que ce soit, à supposer qu'elle ait continué ses relations. Je lui expliquerai ce que c'est. Il s'agit en gros d'un petit emploi pour un pauvre hère intéressant, qui dépend dudit préfet. Si elle peut en même temps m'avoir une place de concierge pour moi, avec quelques profits, je me recommanderai en même temps, attendu que j'ai remarqué que c'est l'état le plus doux de la vie et que j'y suis préparé admirablement par la vie oisive que je mène ici. En effet, le concierge (*vulgo* portier) n'a autre chose à faire qu'un petit mouvement de bras pour

tirer le cordon, beaucoup moins fatigant que celui qui vous fait promener une brosse sur une toile à peindre. Il peut même s'en acquitter sans se déranger de son fauteuil. Il sait vos secrets avant vous-même, et, en fait de lettres, de visites, de journaux et même de bois et de vin, vous n'avez le plus souvent que ses restes. Votre destinée est dans ses mains; heureux qui est dans les bonnes grâces de son portier tout en le payant bien. Dites-moi comment va votre santé et si vous pouvez travailler malgré la chaleur et le penchant à la paresse qui vous saisit plus facilement à la campagne qu'à la ville. Adieu, mon cher ami, recevez mes tendresses en attendant le plaisir de vous voir.

EUG. DELACROIX.

Chez Mme G. Sand, à la Châtre (Indre).

Delacroix s'exécuta galamment, avant même que Mme Villot eût obtenu pour lui cette place de « concierge » qu'il ambitionnait. Il lui fit le modèle d'un saint Remi que Mme Villot découpa ensuite dans de la mousseline et appliqua sur un filet. Cette nappe d'autel, à laquelle M. Villot donna pour double pendant deux angelots agenouillés, doit exister encore dans l'église de Champrosay.

A PIERRET

Nohant, 19 août 1846 (?)

Cher ami, j'ai eu un voyage très-fatigant, à cause de la chaleur qui était excessive, il y a huit jours. De plus, j'avais mal ajusté mon affaire pour les voitures et j'ai fait en chemin de fer moins de chemin que je n'en pouvais faire, car j'aurais dû aller jusqu'à Blois, où j'aurais trouvé des voitures à revendre pour me conduire ici; tandis que, trompé par les intrigants qui tiennent les diligences à Paris, j'ai retenu ma place à partir d'Orléans, et j'ai traversé toute la Sologne dans des voitures détestables et à moitié cuit. J'ai été plusieurs jours à me reposer, et à peine établi, il me faudra songer à déguerpir.

C'est l'histoire de toutes les situations de la vie. C'est l'instable qui est le fixe. C'est sur l'incertain qu'il faut baser. Il en résulte qu'à cause de la brièveté des moments où nous pouvons jouir du repos ou d'un certain état de plaisir, nous sommes dans l'appréhension continuelle de l'état prochain qui nous menace et du fardeau qu'il faudra reprendre. Voilà la grande supériorité des animaux sur nous,

et qui égalise un peu la balance en leur faveur. Dans la répartition des biens et des maux attachés à leur condition et à la nôtre, la nature leur a accordé le don de jouir plus pleinement de l'instant favorable, et leur cache mieux en même temps les côtés menaçants de la vie mortelle. Cela explique parfaitement le côté philosophique de l'ivrognerie, sans parler du plaisir que vous cause en passant dans la gargamelle le liquide bienfaisant qui doit un peu plus tard rendormir les soucis et ôter les épines dont se rembourre l'oreiller de la vertu comme celui du remords.

Je tourne au mélodrame sans m'en apercevoir, et je crois que cela tient à ce que les nuages s'amassent sur l'horizon et nous ramènent encore de la pluie. Nous en avons eu hier à notre grand contentement, quoique cela gâte un peu les routes et empêche les excursions au dehors. Mais du moins nous sommes préservés de cette affreuse et insupportable chaleur contre laquelle on n'a de refuge ni à la campagne ni à la ville. Je crois enfin que le charme est rompu, à moins que nous ne soyons destinés à périr de combustion.

Donne-moi des nouvelles de tout ce qui t'intéresse et t'environne. En un mot, tu occupes le centre des arts et de la civilisation, le lieu du monde où le progrès a planté le piquet et d'où ses bienfaits s'étendent sur tout l'univers connu, moins les trois quarts de l'Afrique abandonnés au sable, à la canicule, à la

traite des nègres, aux mondes de toute espèce, etc.; l'Asie tout entière probablement; les deux tiers de l'Europe, malgré le voisinage du centre lumineux, et une bonne partie du continent où fleurissent les Iowais, Odjehowais, Patagons, habitants de la Terre-de-Feu et Américains de la sublime république du Nord, que je regarde comme les plus barbares de tous; en raison, dis-je, de ta situation privilégiée dans le lieu le plus civilisé de la terre habitable, tu ne peux manquer d'avoir mille sujets d'allonger ta lettre pour réjouir un voyageur qui languit loin du quartier Saint-Georges.

Adieu, cher ami, je fais trêve à mes mauvaises plaisanteries sur notre état social en t'embrassant tout simplement et primitivement...

Eug. Delacroix.

Chez Mme G. Sand, à La Châtre (Indre).

—◇—

A M. ROCHÉ

Paris, 6 mars 1847.

... J'ai été repris au commencement de l'automne d'accidents très-fâcheux à la gorge, auxquels j'étais sujet et dont je me croyais en partie délivré. De plus, je me suis vu forcé de terminer enfin les peintures de la Chambre des pairs. Ce travail, qui, au point où il en était aurait été peu de chose en toute autre situation, me devint tellement pénible — car c'était une voûte — que j'étais obligé de laisser après chaque séance des intervalles de repos absolu. Il m'aurait été impossible même de rien achever pour le Salon. Heureusement que les objets que je pouvais y exposer étaient terminés depuis longtemps et déjà la propriété d'amis ou d'amateurs.

J'eusse désiré aussi, dans cette circonstance, vous envoyer quelque chose de plus important. Je n'ai pu m'y remettre qu'après mon travail du Luxembourg. Je ne sais si le sujet vous plaira. Comme au dernier Salon j'avais exposé un *Lion* qui avait généralement

fait plaisir, j'ai pensé à vous envoyer une espèce de pendant à ce tableau. Je travaille maintenant à mon petit *Christ au jardin des Oliviers*, que je fais au pastel et que je prierai Mme Roché d'accepter en souvenir de ses bontés pour moi, cas auquel je la prierai de lui donner une petite place dans son oratoire. Mais, mon tableau étant tout à fait sec maintenant, je n'ai pas voulu en retarder l'envoi, et je vous prie de vouloir bien l'agréer en attendant...

Le pastel destiné à Mme Roché, en reconnaissance des soins que son mari avait pris à l'exécution des tombeaux de famille, ne fut mis à la diligence que le 17 février 1850. « Il s'est passé tant de choses, disait Delacroix dans sa lettre d'envoi, et nous avons eu, comme tout le monde, tant d'occasions de trouble et de chagrin, que ce n'est qu'en tremblant qu'on s'informe les uns les autres de pareils événements... »

M. LASSALLE-BORDES

PEINTRE, PLACE DE L'ORATOIRE, 6

Vendredi soir, 6 mai 1847

Mon cher Lassalle, ayez la bonté de laisser demain samedi, chez votre portier, votre carte d'exposant au Louvre.

Jenny, qui n'a que ce jour pour y aller, parce que je la laisse libre, ira la chercher et la remettra en sortant. J'ai négligé d'en prendre une. J'ai été aujourd'hui au Salon et j'ai trouvé que votre tableau fait très-bien.

Recevez mes bien sincères amitiés,

EUG. DELACROIX.

Le tableau exposé par M. Lassalle-Bordes était le *Christ apparaissant à ses disciples sur les eaux, appelant saint Pierre*

et lui disant : homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Il lui valut une médaille d'or.

A M. M ***

Monsieur,

Je trouve en arrivant à Paris la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je m'empresse de vous répondre que, depuis deux ans, j'ai entièrement renoncé à prendre des élèves, à cause des dérangements que j'en éprouvais dans mes travaux. Je regrette vivement, monsieur, de ne pouvoir vous donner une réponse plus conforme à ce que vous désirez.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-obéissant serviteur.

EUG. DELACROIX.

Ce 1er juillet 1847.

A SOULIER

Ce mardi matin 13.

... Tu as raison, il faut prendre au vol le bonheur passager que comporte encore la vie à notre âge. Je me regarde comme ce mouton enfermé dans une bergerie qu'on laisse brouter çà et là quelque maigre provende jusqu'à ce qu'une grande main vienne l'emporter et le faire disparaître. Je jouis donc de ces petits revenants-bons, en attendant le moment de tout quitter. Quelquefois je me demande s'il est réellement possible de jouir de ce dont on entrevoit la fin prochaine. Enfin, c'est la vie, et il faut, comme tu le dis, nous trouver plus heureux que Cottrau et la pauvre Ronzi. Ce qui a dû la consoler ou la préparer, c'est que sa beauté était partie avant elle. Dans ce sens-là, la nature ne nous prend pas en traître. Elle nous donne des signes certains que nous ne sommes plus bons à rien, avant ce grand coup de massue que nous ne sentons probablement pas.

M. LASSALLE-BORDES

A BREZOLLES

12 septembre 1847.

Mon cher Lassalle, votre lettre m'est parvenue pendant un petit repos que j'avais été prendre à la campagne... Le retard de votre retour n'entraînera nulle conséquence pour mon travail. Je vous laisse à raccorder certaines parties du paysage et pour cela vous reviendrez bien à temps. J'ai pris Valmore pour m'aider dans les tout petits détails. Je lui donne à copier quelques peintures pendant que je travaille, et tout cela marche, grâce à ma santé qui se soutient très-bien.

J'espère donc, malgré le grand nombre de jours sans soleil, achever ma coupole.

Mon plus grand ennui maintenant est mon déménagement qui va me causer de l'interruption. J'ai obtenu qu'on m'ôte les principales planches de l'échafaud des deux hémicycles de la Chambre des députés. L'Orphée est, comme je le craignais, trop en l'air;

mais avec quelques détails sur le devant, j'en tirerai parti tel qu'il est, et j'ai vu avec plaisir que les boursouflures n'avaient pas augmenté, ce qui fait qu'en les faisant réparer tout de suite et les laissant quelque temps, je verrai si je ne pourrais pas achever le tableau tel qu'il est, ce que j'espère fort. Le paysage de ce tableau vous réclame, et quand vous aurez du temps de libre vous me ferez plaisir de m'y aider un peu. L'autre tableau est fort bien, et nous n'y ferons pas de changements.

L'atelier est réduit à deux personnes, qui payent le modèle jusqu'à la fin du mois et entre eux. Il y a eu vacance pendant une quinzaine et j'ai été obligé de payer une semaine entière de modèle, et même plus, je crois, sans personne pour s'en servir; mais tout cela reprendra son cours, j'espère, quand je serai de l'autre côté.

Adieu, mon cher Lassalle, tout cela ira bien. Recevez donc mille amitiés et l'assurance de mon attachement bien sincère.

Eug. Delacroix.

Ma bonne vous remercie de votre souvenir. Elle est

malade dans le moment; mais je pense qu'elle sera sur pied d'ici à quelques jours.

« L'autre tableau, » le cul-de-four qui fait face à l'*Orphée*, a pour sujet *Attila*, *suivi de ses hordes*, *foule aux pieds de son cheval l'Italie conquise et ses monuments*. Delacroix avait conservé les esquisses, en forme semi-hémisphérique, de ces deux travaux considérables, mais que la mauvaise préparation des voûtes a déjà gravement endommagés. Cette esquisse de l'*Attila* fut adjugée à la vente posthume pour 1,050 francs et reportée, croyons-nous, sur un panneau.

A M. E. LEPOITEVIN

Ce mercredi.

Mon cher Lepoitevin, je vous prie de vouloir bien être mon interprète auprès de nos confrères de la Commission pour les prier de m'excuser si je ne puis

me rendre à la séance de demain. Je suis trop indisposé pour me permettre une sortie, surtout le soir : je l'étais déjà la dernière fois, et il aurait été plus prudent à moi de garder la chambre.

J'ai réfléchi à un des objets les plus intéressants qui se rattachent à notre projet d'exposition : j'aurais à cœur de soumettre mes idées à ces messieurs au sujet de la formation du jury. J'ai, au reste, déjà parlé de ces idées à quelques-uns d'entre eux, qui m'ont paru les accueillir. Dans le cas où je ne serais pas présent quand il sera question de cet article important, je prends la liberté d'en dire ici quelques mots que vous communiqueriez à la Commission et qui mettraient peut-être sur la voie de quelque chose de meilleur encore.

Une idée de l'ancien projet, quoique inexécutable à la pratique, présentait un grand avantage : c'était de rendre en quelque sorte tout le monde juge de tout le monde. On sera frappé en même temps du désagrément de la perte de temps et de la difficulté dans les fonctions de jurés, surtout quand ils fonctionnent en petit nombre.

Je crois qu'il n'y aurait aucun inconvénient à faire nommer par les exposants *cinquante jurés*, tout autant, mais qui, n'agissant que par fractionnement de cinq ou sept personnes au plus (trois, à mon avis, ne feraient que mieux la besogne), ne verraient revenir leur tour qu'à des intervalles assez éloignés

pour leur ôter toute lassitude. Il serait facile de régulariser le retour des fonctions de chacun.

On peut objecter que cinquante artistes choisis parmi tous les exposants ne soient point aptes à classer des tableaux. Il n'est pas nécessaire d'avoir le plus grand talent pour avoir une connaissance suffisante du degré d'un mérite qui ne consisterait que dans la possibilité d'être admis à l'exposition. On aurait aussi, par ce moyen, l'avantage de donner ce privilége à un plus grand nombre d'artistes. J'ajouterai même qu'il couperait court aux critiques qu'on ne manque pas de se permettre sur des juges qu'on a nommés soi-même et qui ont la bonté d'employer un temps précieux pour ne satisfaire personne.

Agréez, mon cher confrère et bon camarade, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Eugène Delacroix.

A M. THORÉ

RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, 29

Mon cher ami, avant de m'engager définitivement avec la personne qui veut bien se charger de l'exposition, j'ai réfléchi de nouveau, et je viens vous prier d'être mon interprète auprès de ces Messieurs pour les prier de me rendre ma parole et de vouloir bien m'accepter, au lieu de membre fondateur de la Société, comme simple membre honoraire. J'ose dire qu'en cette qualité, je serai l'un des plus assidus et avec grand plaisir. Je recule en présence d'un engagement qui me lierait pour un aussi grand nombre d'années. Il me mettrait par-dessus tout dans une situation désagréable vis-à-vis de plusieurs amis qui, par suite du nombre restreint, n'en feront pas partie. J'ai conçu dès le commencement et n'ai cessé d'envisager cette Société comme un remède aux abus du jury; par conséquent, j'ai toujours pensé qu'il était indispensable d'y comprendre le plus grand nombre possible d'hommes de talent *ou reconnus pour tels par une portion du public.*

Je pense que votre ami ne voudra pas se prévaloir d'une adhésion donnée contre mon sentiment intime. j'espère aussi que ces Messieurs ne verront dans mon refus que des impossibilités qui datent des premiers moments où je me suis occupé de ce projet avec plusieurs d'entre eux...

EUG. DELACROIX.

TABLE

NOTA. — Les lettres de Delacroix qui nous ont été confiées depuis le tirage de la première édition sont signalées dans cette table par la désignation (inédite).

1819

1820

1821

1822

1823

1825

1826

1828

1829

1834

1835

1836

1837

1838

1844

1845

1846

1847

FIN DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

